ESSAIS DE MORALE, CONTENUS EN DIVERS TRAITÉS, SUR PLUSIEURS...

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
168
NAPOLI
Digitized by Google

Digitized by Google

S. I. S.

530 III

Digitized by Google

II Suppl. Palat. A168

Digitized by Google

Digitized by Google

ESSAIS
DE
MORALE.
TOME TROISIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

627 275

ESSAIS
DE
MORALE,
CONTENUS
EN DIVERS TRAITÉS
sur plusieurs devoirs importans.
TOME TROISIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A PARIS,

Chez GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur-Libraire ordinaire du Roi, & du Clergé de France, rue S. Jacques, à S. Prosper & aux trois Vertus.

M DCC LV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

Des Traités & des Chapitres contenus en ce troiſieme Volume.

PREMIER TRAITÉ.

De la connoiſſance de ſoi-même.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *QUE les hommes ſont également unis dans l'aveu de la néceſſité de ſe connoître, & dans l'éloignement qu'ils ont de cette connoiſſance. Origine de cette averſion.* Page 1

II. *Comment les hommes allient l'inclination qu'ils ont à ſe regarder en tout, avec celle qu'ils ont à éviter la vue d'eux-mêmes,* 5

III. *Idée confuſe du* Moi, *principal objet de l'amour des hommes, & ſource de leurs plaiſirs & de leurs ennuis.* 9

IV. *Adreſſes des hommes pour empêcher que les objets du dehors, & principalement la vue des jugemens que les autres font d'eux, ne les rappellent à eux-mêmes, & ne leur faſſent connoître leurs défauts.* 14

Digitized by Google

V. *Par quel moyen nous faisons enforte, ou qu'on ne nous dit point la verité, ou qu'on nous la dit inutilement,* 22
VI. *En quoi consiste l'amour naturel que l'on dit que l'homme a pour la verité, & quel usage il en fait,* 30
VII. *Que le précepte,* Connois-toi toi-même, *vient plutôt de l'impatience des hommes à l'égard des défauts des autres, que d'un desir sincere de se connoître eux-mêmes,* 34
VIII. *Que nous ne trouvons point dans la nature corrompue de motifs bien pressans de desirer de nous connoître; mais que la foi nous en fournit de très-grands & de très-solides,* 39
IX. *De quelle sorte la connoissance de soi-même produit toutes les vertus,* 43
X. *Raisons générales qui nous doivent faire desirer la connoissance de nous-mêmes. Mort du péché toujours accompagnée de l'ignorance de notre état. Adresses des hommes à se le déguiser en corrompant les regles de la morale,* 54

SECONDE PARTIE,

Qui contient les moyens de l'acquérir.

CHAP. I. *L'inclination que le péché donne à ne se pas connoître, n'est pas détruite entierement par le desir que la grace nous donne de nous connoître. Combien la haine*

Digitized by Google

que nous avons pour la vérité, nous doit humilier, 58

II. *Qu'on peut juger combien l'amour que nous avons pour la vérité eſt encore foible, en le comparant aux autres paſſions,* 62

III. *Qu'encore qu'il n'y ait que la lumiere de Dieu qui nous puiſſe faire connoître à nous-mêmes, cela n'exclut point l'application à acquérir cette connoiſſance. Deux connoiſſances de l'homme, l'une générale, l'autre particuliere. Défauts communs ne laiſſent pas de nous être propres. Deſcription de l'état de l'homme après le péché,* 66

IV. *Que pour ſe connoître ſoi-même, il faut s'inſtruire des regles de la morale, tant de celles qui ne ſont point conteſtées que de celles qui le ſont. De quelle ſorte l'amour-propre élude les unes & les autres,* 74

V. *Que pour ſe connoître, il faut étudier ſes inclinations bonnes & mauvaiſes,* 83

VI. *Qu'il faut conſiderer ſes défauts dans leur grandeur & dans leurs ſuites, & ſes vertus avec les imperfections qui y ſont jointes, & le mauvais uſage que nous en avons fait,* 87

VII. *Qu'il faut tâcher de connoître ſes défauts cachés; qu'ils peuvent être très-grands, quoique nous ne les connoiſſions pas,* 92

VIII. *Comment on doit aller au-devant de la vérité en la cherchant dans l'exemple des autres, & en tâchant de s'édifier de leurs vertus, & de s'inſtruire par leurs défauts,* 95

IX. *Qu'il ſe faut inſtruire par les jugemens*

qu'on entend faire des autres, 100
X. *Qu'on se sert souvent des Confesseurs pour s'autoriser dans ses passions*, 103
XI. *Défaut qu'il faut éviter pour donner la liberté aux autres de nous dire leurs sentimens. En quoi consiste l'opiniâtreté*, 109
XII. *Regles pour entendre le langage des avertissemens, de la flaterie & du silence*, 121
XIII. *Qu'il y a toujours bien des choses que nous ne connoîtrons jamais en nous. Bornes dans lesquelles il faut se renfermer en s'étudiant soi-même*, 128
XIV. *Qu'il se faut faire justice dans l'examen de soi-même, & tempérer cette connoissance par la vue de la misericorde de Dieu*, 131

SECOND TRAITE'.

De la Charité & de l'Amour-propre.

CHAP. I. *Charité & amour-propre, semblables dans leurs effets. Ce qu'il faut entendre par le nom d'amour-propre. Que c'est la haine qu'on a pour l'amour-propre des autres, qui l'oblige à se déguiser*, 134
II. *Comment l'amour-propre a pu unir les hommes dans une même société. Description de ces sociétés formées par l'amour-propre*, 138
III. *Que la plus générale inclination qui naisse de l'amour-propre est le desir d'être aimé*, 144

Digitized by Google

IV. *Que l'amour-propre ſuit la charité en pluſieurs choſes, & particulierement en ſe cachant. En quoi conſiſte l'honnêteté humaine,* 147

V. *Comment l'amour-propre imite l'humilité,* 150

VI. *L'honnêteté & la charité nous éloignent de l'affectation, & principalement de celle des choſes qui ne conviennent pas à notre état,* 155

VII. *Que l'amour-propre fait les mêmes réponſes que la charité ſur la plupart des queſtions qu'on lui peut faire,* 159

VIII. *Que l'amour-propre ſe conduit de la même maniere que la charité à l'égard des ſoupçons injuſtes & des ennemis,* 165

IX. *Que l'amour-propre ſe conduit par les mêmes voies que la charité à l'égard des bonnes & des mauvaiſes qualités des autres,* 170

X. *Reſſemblance entre la charité & l'amour-propre à l'égard des autres vertus,* 173

XI. *L'amour-propre éclairé pourroit corriger tous les défauts extérieurs du monde, & former une ſociété très-reglée. Qu'il ſeroit utile d'avoir cela dans l'eſprit en inſtruiſant les Grands,* 181

XII. *Qu'il eſt très-difficile de diſcerner en nous-mêmes, ſi nous agiſſons par charité ou par amour-propre. Trois raiſons de cette difficulté,* 183

XIII. *Que l'ignorance où nous ſommes, ſi nous agiſſons par charité ou par amour-propre, nous eſt utile par pluſieurs raiſons,* 186

Digitized by Google

TROISIEME TRAITE'.

Des diverſes manieres dont on tente Dieu.

CHAP. I. *Fondement de la défenſe qui nous eſt faite de tenter Dieu. En quoi conſiſte ce péché,* 194

II. *Preuves de cette vérité par S. Auguſtin, Qu'il n'eſt pas permis de négliger les moyens ordinaires pour attendre des miracles,* 199

III. *Pourquoi Dieu cache ſes opérations ſous l'apparence de celles de la nature, dans les effets extérieurs qu'il produit ſur les corps, & dans ce qu'il produit ſur les ames,* 203

IV. *Que toutes les regles que les Peres donnent pour la vie ſpirituelle, ſont établies ſur ce principe, que Dieu cache ſes opérations ſurnaturelles ſous l'apparence d'un ordre tout naturel,* 210

V. *Comment cette doctrine s'accorde avec la néceſſité de la grace efficace. Eclairciſſement des difficultés qu'on peut former ſur ce point,* 221

VI. *Diverſes autres manieres de tenter Dieu,* 229

QUATRIEME TRAITE'.

De la Comédie.

CHAP. I. *Interêts que les hommes ont eu à juſtifier la comédie. Moyen dont ils ſe ſont ſervis pour cela,* 237

Digitized by Google

II. *Premiere raiſon contre la comédie, tirée de ce que le métier de comédien étant illicite & mauvais, on l'autoriſe en y aſſiſtant,* 240

III. *Deuxiéme raiſon tirée du danger de la paſſion de l'amour qui regne dans toutes les comédies,* 242

IV. *Tentations que la comédie cauſe en ce genre-là, plus dangereuſes que les autres par pluſieurs raiſons. Qu'elles ſont ſouvent beaucoup de tort ſans qu'on s'en apperçoive. Qu'il ſuffit même pour être obligé de fuir la comédie, qu'elle ſoit dangereuſe à d'autres,* 245

V. *Que quelque ſoin qu'on ait de ſéparer de la comédie les objets deshonnêtes, on ne la peut rendre permiſe, parcequ'elle inſpire le plaiſir d'aimer & d'être aimé, & qu'elle apprend le langage des paſſions,* 252

VI. *Que le plaiſir de la comédie eſt mauvais, parcequ'il naît d'une ſecrette approbation du vice,* 255

VII. *Que les Poëtes ont pour but de farder les paſſions vicieuſes, afin de les rendre aimables,* 265

VIII. *Que la néceſſité de ſe divertir ne peut excuſer la comédie,* 268

IX. *Oppoſition de la comédie à toutes les diſpoſitions chrétiennes, comme à l'eſprit de priere, à l'amour de la parole de Dieu, à l'amour de Dieu, au recueillement,* 275

X. *Oppoſition de la comédie aux obligations du Baptême, à ce que nous devons à J. C. à l'eſprit de pénitence & de crainte, à l'amour de la vérité,* 284

Digitized by Google

CINQUIEME TRAITE'.

Des Rapports.

CHAP. I. *Que les regles, qu'on doit garder dans les rapports, ſont peu connues, quoique très-importantes. Que peu de perſonnes ſe font juſtice ſur ce point. Pourquoi il eſt difficile de n'y faire point de fautes. Juſqu'où il faut s'attacher à ces regles,* 292

II. *Fondement de l'obligation au ſecret. Convention ſecrette entre les hommes ſur ce point. Pourquoi les Religieux n'y ſont point compris. Qu'il n'eſt pas néceſſaire que le ſecret ait été promis pour y être obligé,* 296

III. *L'obligation au ſecret s'étend aux ennemis, à ceux qui l'ont violé, aux perſonnes qu'on n'a entretenues qu'une fois,* 302

IV. *Exceptions légitimes de la loi du ſecret. Qu'il ne faut pas s'en diſpenſer ſur toutes ſortes d'utilités. Que la volonté des autres n'eſt pas toujours la regle de ce que nous pouvons ou ne pouvons pas rapporter,* 306

V. *Qu'on peut faire de grandes fautes en croyant trop légerement les rapports. Bizarrerie des hommes dans cette crédulité, & ſa ſource,* 313

VI. *Diverſes cauſes qui font faire de faux rapports de bonne foi,* 317

VII. *Comment il ſe faut conduire dans les faux rapports qu'on fait de nous. Qu'il n'eſt pas poſſible de les éviter. Juſtice que*

Digitized by Google

l'on doit à ceux qui les font. Réflexions qu'on doit faire ſur ſoi-même, & ſur la vanité de ces rapports, 323

VIII. *Qu'il faut tâcher de profiter des faux rapports qu'on fait de nous, pour mépriſer la réputation des hommes, pour ſe détacher des converſations, pour parler avec plus de retenue,* 328

SIXIEME TRAITE'.

De la guériſon des Soupçons.

CHAP. I. *Que la charité nous fait haïr tout ce qui la diminue, & par-conſéquent les impreſſions deſavantageuſes au prochain, parcequ'elles l'affoibliſſent en pluſieurs manieres,* 332

II. *Quoique l'on ne ſoit pas obligé de rejetter toutes les impreſſions déſavantageuſes au prochain, il faut néanmoins être toujours diſpoſé à les quitter, ſi on nous en éclaircit. Qu'il faut même aller au-devant des éclairciſſemens. Combien ce devoir eſt mal pratiqué,* 336

III. *Ce que l'on doit aux autres quand ils nous ſoupçonnent injuſtement de quelques fautes. Regles & exemples de ſaint Auguſtin ſur ce point,* 344

IV. *Ce que l'on doit faire quand on juge les éclairciſſemens inutiles. Qu'il ne faut pas prétendre guérir les ſoupçons en un moment. Utilité qu'on peut tirer des ſoupçons injuſtes qu'on a de nous,* 349

Digitized by Google

SEPTIEME TRAITÉ.

Qu'il ne faut point ſe ſcandaliſer des défauts des Gens de bien.

CHAP. I. *Importance de ſavoir ce que c'eſt que de n'être point ſcandaliſé de J. C. Jeſus-Chriſt ne ſcandaliſe queceux à qui il eſt caché. Il l'eſt en diverſes manieres. Tous les amateurs du monde ſont ſcandaliſés de la pauvreté & des ſouffrances de J. C.* 354

II. *On eſt ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, quand on ne le reconnoît point dans ſes membres à cauſe de leurs foibleſſes. Remedes à ce ſcandale. Utilité des foibleſſes qui couvrent la vertu des Juſtes,* 358

III. *Scandales qui naiſſent de l'obſcurité qui couvre les Saints;* 361

IV. *Conſiderations que la foi nous fournit contre les ſcandales qui naiſſent des défauts des Juſtes. Divers exemples des défauts des Saints, par leſquels Dieu a accompli ſes deſſeins ſur ſon Egliſe;* 364

V. *Autres raiſons qui prouvent que les fautes des Saints ſont bien moins conſidérables qu'elles ne nous paroiſſent,* 368

VI. *Raiſons que les ſavans ont de s'humilier dans les défauts de lumiere qu'ils découvrent dans les Saints,* 372

Digitized by Google

HUITIEME TRAITE'.

Des moyens de profiter des mauvais Sermons.

CHAP. I. *Que les mauvais Sermons ne doivent pas ſervir de prétexte de n'y point aſſiſter. Qu'il faut chercher les moyens de s'en édifier, & qu'on ne doit pas mettre de ce nombre ceux qui ſont bons dans le fond, quelque défaut de langage & d'ordre que l'on y remarque,* 376

II. *Deſcription des mauvais Sermons, combien ils deshonorent Jeſus-Chriſt. Outrage qu'il reçoit dans ſa parole auſſi grands que ceux qu'il reçoit dans ſon corps. Mouvemens de frayeur & de reconnoiſſance qui en doivent naître,* 380

III. *Inſtruction que nous pouvons tirer des mauvais Sermons. Que Jeſus-Chriſt en ſouffrant les mauvais Sermons, pratique d'une maniere divine ſa juſtice envers les méchans, & ſa miſéricorde envers les bons,* 384

IV. *Retenue qu'on doit avoir dans les jugemens que l'on porte des Prédicateurs. Qu'on peut trouver des ſujets d'édification preſque dans tous les Sermons. Etendue qu'il faut donner à la piété,* 388

V. *Qu'il faut aimer les vérités, lors même qu'elles ſont mélées avec d'autres choſes qui les deshonorent, ou qu'elles ſont pro-*

Digitized by Google

posées d'une maniere basse & commune ; 392

VI. *Que les défauts qu'on remarque dans les mauvais Sermons, nous donnent lieu d'en remarquer de semblable dans nous-mêmes,* 396

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

Page 4. *ligne* 11. qu'ils ne chercher en tout cela qu'à ne penser point à eux, *lisez* qu'ils ne cherchent en tout cela qu'à ne point penser à eux ; *P.* 17. *lig.* 15. subsiter, *lis.* subsister ; *P.* 98. *lig.* 15. ne tombe-je, *lis.* ne tombé-je ; *P.* 112. *lig.* 8. nanurelle, *lis.* naturelle ; *P.* 136. *lig.* 4. querelleux, *lis.* querelleurs ; *P.* 184. *lig.* 18. actiens, *lis.* actions ; *P.* 187. *lig.* 15. seroient tous, *lis.* seroient tous ; *P.* 193. *lig.* 15. nous devons, *lis.* nous nous devons ; *P.* 233. *lig.* 22. toures, *lis.* toutes ; *P.* 253. *lig.* 23. d'être objet, *lis.* d'être l'objet ; *P.* 259. *lig.* 20. il saut, *lis.* il faut ; *P.* 290. *lig.* 21. losqu'il, *lis.* lorsqu'il ; *P.* 305. *lig.* 21. ou pendent cette, *lis.* ou pendant cette ; *P.* 365. *lig.* 14. ne la pas *lis.* ne l'a pas.

ESSAIS

ESSAIS
DE
MORALE.

PREMIER TRAITÉ.

De la connoiſſance de ſoi-même.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Que les hommes ſont également unis dans l'aveu de la néceſſité de ſe connoître, & dans l'éloignement qu'ils ont de cette connoiſſance. Origine de cette averſion.

LE précepte le plus commun de la Philoſophie tant Payenne que Chrétienne, eſt celui *de ſe connoître ſoi-même*, & il n'y a rien en quoi les hommes ſe ſoient plus accordés que dans l'aveu

Digitized by Google

CHAP. I. de ce devoir. C'est une de ces verités sensibles, qui n'ont point besoin de preuves, & qui trouvent dans tous les hommes un cœur qui les sent, & une lumiere qui les approuve. Quelque agréable qu'on s'imagine l'illusion d'un homme qui se trompe dans l'idée qu'il a de lui-même, on le trouve toujours malheureux d'être trompé, & on est au-contraire pénetré du sentiment qu'un Poëte a exprimé dans ces Vers:

Senec. Thyeste. act. 2. v. 401.

Illi mors gravis incubat,
Qui notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi.
Qu'un homme est miserable à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, & ne se connoît pas.

Il faut faire d'autant plus d'état de ces principes, dans lesquels les hommes se trouvent unis par un consentement si unanime, que cela ne leur arrive pas souvent. Leur humeur vaine & maligne les a toujours porté à se contredire les uns les autres, quand ils en ont eu le moindre sujet. Chacun a voulu ou rabaisser les autres, ou s'en distin-

guer, en disant quelque chose de nou- CHAP. I.
veau, & en ne suivant pas simplement le train commun. Ainsi il faut qu'une verité soit bien claire, lorsqu'elle étouffe cette inclination, & qu'elle les contraint de se réünir dans quelque maxime. Et c'est ce qui est arrivé à l'égard de celle-ci. Car il ne s'est point trouvé de Philosophe assez bizarre, pour prétendre que l'homme devoit éviter de se connoître. Que si quelqu'un passoit même jusqu'à cet excès, il ne le pourroit faire qu'en supposant que l'homme est si malheureux, & que ses maux sont tellement sans remede, qu'il ne feroit qu'augmenter son malheur en se connoissant soi-même. Et ainsi il faudroit toujours se connoître pour conclure même par ce bizarre raisonnement, qu'il est bon de ne se connoître pas.

Mais ce qui est bien étrange, c'est qu'étant si unis à avouer l'importance de ce devoir, ils ne le sont pas moins dans l'éloignement de le pratiquer. Car bien-loin de travailler sérieusement à acquérir cette connoissance, ils ne sont presque occupés toute leur vie que du soin de l'éviter. Rien ne leur est plus odieux que cette lumiere qui les découvre à leurs propres yeux, & qui les

CHAP. I. oblige de se voir tels qu'ils sont. Ainsi ils font toutes choses pour se la cacher, & ils établissent leur repos à vivre dans l'ignorance & dans l'oubli de leur état.

M. Pascal. C'est ce qui a donné lieu à un grand Esprit de ce siecle, de faire voir dans un excellent discours, que ce désir d'éviter la vûe de soi-même, est la source de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & sur-tout de ce qu'ils appellent divertissement; qu'ils ne cherchent en tout cela qu'à ne penser point à eux; qu'il suffit pour rendre un homme miserable, de l'obliger d'arrêter la vûe sur soi, & qu'il n'y a point de félicité humaine qui la puisse soutenir. Qu'ainsi l'homme sans la grace est un grand supplice à lui-même, qu'il ne tend qu'à se fuir, qu'il se regarde en quelque sorte comme son plus grand ennemi, & qu'il fait consister son bonheur à soublier soi-même, & à se noyer dans cet oubli.

Cette inclination n'est pas l'effet d'une mauvaise habitude, ni d'un déreglement particulier à quelques-uns d'entre les hommes; c'est la pente generale de la nature corrompue. Nous sommes hors de nous-mêmes dès le moment de notre naissance, & l'ame

Digitized by Google

ne s'occupant dans le temps de l'enfance, que des choses extérieures & des sentimens de son corps, se rend par-là ces objets & ces sentimens si familiers, & s'y attache si fortement, qu'elle ne sauroit rentrer en elle-même qu'en se faisant une extrême violence. Et comme elle n'y trouve pas ce qu'elle désire, elle en sort le plûtôt qu'elle peut; & le chagrin fait qu'elle se porte incontinent vers ces autres objets, & qu'elle s'y applique avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils lui servent à oublier ses miseres intérieures, dont elle ne sauroit soutenir la vûe. *Projicit se foras, miserabiliter scalpi avida contactu sensibilium.* CHAP. I.

CHAPITRE II.

Comment les hommes allient l'inclination qu'ils ont à se regarder en tout, avec celle qu'ils ont à éviter la vûe d'eux-mêmes.

MAis pour ne pousser pas plus loin qu'il ne faut cet éloignement que l'homme a de se connoître, & pour en mieux pénetrer le fond, il faut ajouter qu'il est joint à une inclination

CHAP. II. contraire en apparence, qui le porte à se regarder en tout. Car le plus grand plaisir d'un homme orgueilleux, est de contempler l'idée qu'il se forme de lui-même. Cette idée est la source de toutes ses vaines satisfactions : il y rapporte tout, & rien ne lui plaît qu'à proportion qu'il contribue à la rehausser, à l'agrandir, & à la rendre plus vive.

Ces deux inclinations, dont l'une porte à fuir, & l'autre à rechercher la connoissance de soi-même, sont également naturelles à l'homme : aussi elles naissent de la même source, quoiqu'opposées en apparence.

L'homme veut se voir, parcequ'il est vain. Il évite de se voir, parcequ'étant vain, il ne peut souffrir la vûe de ses défauts & de ses miseres. Pour accorder donc ces désirs contraires, il a recours à un artifice digne de sa vanité, par lequel il trouve moyen de les contenter tous deux en même-temps. C'est de couvrir d'un voile tous ses défauts, de les effacer en quelque sorte de l'image qu'il se forme de lui-même, & de n'y laisser que les qualités qui le peuvent relever à ses propres yeux. S'il ne les a pas effectivement, il se les

Digitized by Google

donne par ſon imagination ; & s'il ne les trouve pas dans ſon propre être, il les va chercher dans les opinions des hommes, ou dans les choſes extérieures qu'il attache à ſon idée, comme ſi elles en faiſoient partie; & par le moyen de cette illuſion, il eſt toujours abſent de lui-même, & préſent à lui-même; il ſe regarde continuellement, & il ne ſe voit jamais veritablement, parcequ'il ne voit, au-lieu de lui-même, que le vain phantôme qu'il s'en eſt formé. CHAP. II.

Quand un Caraïbe, par exemple, ſe repréſente à lui-même, il ne voit qu'un certain ſpectre, ſemblable à l'image qu'il a vûe de lui-même dans l'eau : & ſe regardant comme adroit à tirer de l'arc & à pêcher, comme maître d'une certaine cabane, comme ayant tué tels & tels de ſes ennemis, comme mari d'une telle femme, il s'occupe tout entier de ces idées & des objets extérieurs qui les renouvellent ; & paſſe ainſi toute ſa vie ſans faire réflexion ſur cette partie de ſon être qui penſe & qui raiſonne, ſans penſer à ce qu'elle eſt, d'où elle vient, ni ce qu'elle deviendra, ni ce qui peut faire ſon bonheur & ſon malheur.

Et il ne faut pas s'imaginer que l'or-

CHAP. II.

gueil du reste des hommes, agisse d'une autre sorte que celui de ces miserables peuples. Ils ornent seulement un peu mieux cette image qui est l'objet de leur amour. Un Capitaine en se regardant soi-même, voit un phantôme à cheval, qui commande à des soldats. Un Prince voit un homme richement vêtu, qu'on regarde avec respect, & qui se fait obéir par quantité de gens. Un Magistrat voit un homme revêtu des ornemens de sa dignité, qui est revéré des autres hommes, parcequ'il est en état de les obliger ou de leur nuire. Une femme vaine se représente une idole qui charme par sa beauté ceux qui la voient. Un avare se voit au milieu de ses trésors : un ambitieux se représente entouré de gens qui s'abaissent sous sa grandeur. Et ainsi chacun n'a pour but dans toutes les actions dont l'amour-propre est le principe, que d'attacher toujours à l'idée qu'il a de lui-même, de nouveaux ornemens & de nouveaux titres.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Idée confuſe du Moi, *principal objet de l'amour des hommes, & ſource de leurs plaiſirs & de leurs ennuis.*

IL y a une idée plus ſpirituelle de ſoi-même, qui fait des effets tout ſemblables à ceux que j'ai décrits. C'eſt lorſqu'en ne concevant diſtinctement aucunes qualités, ni bonnes ni mauvaiſes, on conçoit ſeulement ce qu'on exprime par le mot de *moi*; & ce *moi* conçu en cette maniere, nous cache de même tous nos défauts, & ſuffit pour attirer notre amour. La vûe ſecrette que nous en avons ſe gliſſe partout; on y rapporte tout. C'eſt le principe de la plûpart des plaiſirs que l'on reſſent. Et quoique, ſi on venoit à développer ce que renferme ce *moi*, on n'y trouvât rien d'aimable, & qu'il n'y eût peut-être rien qui ne donnât de l'horreur; on l'aime pourtant ſous cette idée confuſe de *moi*, & l'on en évite la vûe diſtincte & particuliere qui nous le feroit haïr.

D'où penſez-vous que vient cet ennui qui accable ceux qui ont été dans

CHAP. III.

les grandes places, quand on les réduit à vivre en repos dans leur maison? Ce n'est pas seulement de ce qu'ils s'y voient trop, & que la vûe de leurs miseres & de leurs défauts les y vient troubler. Peut-être que c'est une des causes de leur chagrin, mais ce n'est pas la seule. C'est aussi parcequ'ils ne se voient pas assez, & qu'il y a moins de choses qui renouvellent l'idée de leur *moi*. Cette idée faisoit leur plaisir pendant leur fortune; & l'absence de ce plaisir fait leur chagrin, pendant ce qu'ils appellent disgrace. On a beau s'occuper de soi-même dans la solitude, les images que l'on s'en forme sont infiniment plus sombres que celles qui sont aidées par les objets extérieurs. Les gens qui sont dans les grands emplois, sont avertis par tous ceux qui s'adressent à eux, qu'ils sont puissans, qu'ils peuvent nuire ou servir. Mille choses excitent vivement en eux l'idée de leur *moi*, & la mettent devant leurs yeux avec quelque qualité agréable de *grand*, de *puissant*, de *respecté*.

Le commerce de la civilité du monde, fait le même effet à l'égard de ceux qui y vivent. Car, comme il est tout rempli de témoignages d'estime &

d'affection, d'égards, d'applications ; il leur donne lieu de se représenter à eux-mêmes, comme aimés & estimés, & par-conséqent comme aimables & estimables. Et par une raison contraire, les deserts & les lieux solitaires chagrinent & ennuient les hommes vains & ambitieux, parcequ'ils ne leur parlent point d'eux-mêmes, & qu'ils voudroient qu'on ne parlât d'autre chose. CHAP. III.

C'est ce que l'amour-propre avoue franchement, quand il ne se déguise point, & qu'il découvre naïvement ce qui lui plaît dans les occupations pénibles dont il charge les hommes. Il n'y en a guéres, par exemple, de plus laborieuses que celles de ceux qui parlent en public, comme les Avocats. Ils sont obligés de se charger la tête de mille affaires désagréables, de s'appliquer à chercher des pensées & des expressions pour remplir leurs discours, d'épuiser les forces de leur corps & de leur esprit sur des matieres qu'ils seront bien-aises d'oublier aussi-tôt qu'ils se seront acquittés de leur ministere. Cependant, parcequ'il y a bien des choses dans cette profession qui renouvellent l'idée de soi-même ; ceux qui l'exercent avec

CHAP. III.

honneur, croient être les plus heureux des hommes, & il n'y a qu'à entendre sur ce sujet un de ces anciens Orateurs, pour juger de ce qui soutient les autres. « Qu'y a-t-il, dit-il, de plus doux » à un honnête homme, né pour les » plaisirs honnêtes, que de voir sa maison toujours pleine de gens, & de » savoir qu'ils ne lui rendent pas ces » devoirs à cause de ses richesses, ni » par l'espérance d'être ses héritiers, ni » à cause de quelque charge qu'il exerce, mais à cause de lui-même; que » ceux-mêmes à qui l'on fait la cour » pour être leurs héritiers, ceux qui » sont les plus puissans en bien & en » crédit le viennent trouver quoiqu'il » soit souvent jeune & pauvre, afin de » lui recommander leurs propres affaires, ou celles de leurs amis? Y a-t-il » rien dans les richesses & dans la grandeur qui puisse donner un plaisir égal » à celui qu'il ressent, quand il voit des » personnes considerables par leur âge, » & dont le crédit s'étend par toute la » terre, confesser dans l'abondance des » richesses dont ils jouissent, qu'ils n'ont » pas le premier & le plus grand de tous » les avantages du monde, qui est celui » que possede un Orateur? Que dirai-je

Quint. Dialog. orat.

de cette foule de gens qui se présentent pour l'accompagner, ou qui vont au-devant de lui ; de l'éclat avec lequel il paroît en public ; du respect qu'on lui rend dans les jugemens ; de la joie qu'il ressent, lorsque s'étant levé pour parler seul au milieu d'une foule de gens qui l'écoutent en silence, il voit les yeux de tous les auditeurs tournés vers lui, que le peuple se presse pour l'entendre, & qu'il grave dans tous les esprits les mêmes impressions qu'il lui plaît de faire paroître en soi. » CHAP. III.

Voilà ce qui faisoit supporter à ce Romain les fatigues & les dégoûts de cette profession. Et si tous ceux qui sont dans les autres emplois pénibles ou dangereux, parloient aussi simplement que lui, ils nous diroient de même, que tout ce qui leur plaît, se réduit à cette idée de leur *moi* honoré & respecté par les autres.

Digitized by Google

Chapitre IV.

Adreſſes des hommes pour empêcher que les objets du dehors, & principalement la vûe des jugemens que les autres ſont d'eux, ne les rappellent à eux-mêmes, & ne leur faſſent connoître leurs défauts.

ON voit aſſez par ces exemples, de quelle ſorte l'amour-propre ſe ſert des objets extérieurs, pour contenter ces deux inclinations naturelles à l'homme, de ſe connoître & de ne ſe connoître pas; en ne permettant pas d'une part qu'il ſe voie autrement que par une idée confuſe, qui ne lui repréſente aucun défaut, & en y joignant de l'autre tout ce qu'il peut des choſes extérieures, qui lui donnent moyen d'y attacher une image phantaſtique de grandeur. Mais cela ne ſuffit pas néanmoins à l'homme pour ſe procurer le repos & le plaiſir qu'il cherche, ni pour éviter la connoiſſance de ſes défauts, dont il a tant d'horreur. Il a beſoin de bien d'autres adreſſes pour en éviter la vûe. En vain ſe répandroit-il au-dehors; il ne laiſſeroit pas de s'y

trouver, & mille choses lui pourroient mettre ses défauts & ses miseres devant les yeux. Il en verroit l'image dans tous les défauts & dans toutes les miseres des autres, qu'il ne sauroit s'empêcher de voir, & qu'il regarde même souvent avec trop de curiosité. Ainsi, comme il ne trouveroit pas mieux son compte hors de lui-même que dans lui même, il y a bien de l'apparence que si la crainte de se voir tel qu'il est, l'avoit fait sortir hors de soi, l'image de lui-même, qui lui seroit représentée par tous les objets extérieurs, l'y feroit rentrer malgré qu'il en eût. CHAP. IV.

Mais pour mieux comprendre encore de quelle sorte l'homme pourroit être forcé de se voir lui-même par les objets qui sont hors de lui, & ce qu'il fait pour s'en garantir; il faut considerer qu'il ne se regarde pas moins selon un certain être qu'il a dans l'imagination des autres, que selon ce qu'il est effectivement; & qu'il ne forme pas seulement son portrait sur ce qu'il connoît de soi par lui-même, mais aussi sur la vûe des portraits qu'il en découvre dans l'esprit des autres. Car nous sommes tous à l'égard les uns des au-

CHAP. IV.

tres, comme cet homme qui sert de modele aux éleves dans les Académies des Peintres. Chacun de ceux qui nous environnent, se forme un portrait de nous; & les différentes manieres dont on regarde nos actions, donnent lieu d'en former une diversité presque infinie.

La principale distinction des Grands, & des petits; de ceux qui ont de la réputation, & de ceux qui n'en ont pas; c'est qu'il y a plus de gens qui font le portrait des uns que des autres. Que de gens font le portrait d'un Prince! Tout son royaume, tous les pays étrangers sont pour lui une Académie de Peintres, dont il est le modele. Ceux qui en sont plus éloignés, ne le représentent que par des traits plus grossiers. Ceux qui en sont plus près, en font des portraits plus vifs & plus ressemblans. Un homme du commun au contraire qui vit dans sa famille, n'est peint que par le petit nombre de ceux qui le connoissent; & les portraits qu'on fait de lui ne sortent guéres hors l'enceinte de sa ville.

Mais ce qu'il y a de plus considerable en ceci, c'est que les hommes ne font pas seulement le portrait des au-

Digitized by Google

tres, mais qu'ils peuvent voir aussi ceux que l'on fait d'eux ; & s'ils les vouloient regarder de bonne foi, rien ne seroit plus capable de remédier à leur orgueil, & ne pourroit plus servir à les détromper, que la vûe même de ces portraits. CHAP. IV.

Que l'on choisisse le plus grand & le plus glorieux homme du monde, & qu'on lui donne un esprit assez étendu pour contempler tout à la fois toute cette variété de jugemens qu'on fait de lui, & pour jouir pleinement de tout le spectacle des pensées & des mouvemens qu'il excite dans les autres, il n'y a point de vanité qui puisse subsister à cette vûe. Pour un petit nombre de jugemens avantageux, il en verroit une infinité qui lui déplairoient. Il verroit que les défauts qu'il se dissimule, ou qu'il ne connoît point, sautent aux yeux de la plûpart des gens ; que souvent ils ne s'entretiennent d'autre chose, & qu'on ne le regarde que par cet endroit. Il verroit que le monde est très-peu touché de toutes ces belles qualités dont il se flatte ; que les uns ne les voient seulement pas, les autres les regardent avec froideur, les autres n'y remarquent que ce qu'elles ont de défectueux, les autres les obs-

Digitized by Google

CHAP. IV.
curcissent & les défigurent en y joignant des défauts qu'ils connoissent en lui ; & que de tout cela il se forme un portrait qui n'est propre qu'à faire mourir son orgueil.

Il n'y auroit donc, pour apprendre à s'humilier, qu'à ouvrir les yeux à tous ces divers jugemens qu'on forme de nous, & la raison sauroit bien les découvrir si nous désirions sincerement de les connoître. Mais parceque la vanité est un mal dont on ne veut pas guérir, & qu'on met son bonheur à n'en guérir pas ; pour se garantir de cette vûe, on se sert d'une adresse qui, toute grossiere qu'elle est, ne laisse pas de faire son effet. C'est qu'encore que la raison soit convaincue en général, qu'on forme de nous bien des jugemens peu favorables, & que l'exemple de ceux que nous entendons à toute heure faire des autres & que nous en faisons nous-mêmes, nous le puisse apprendre, nous faisons ensorte néanmoins de ne pas voir ceux qui sont à notre désavantage, & de nous appliquer uniquement à ceux qui nous sont avantageux. Ainsi en éloignant de notre esprit tous ces objets qui nous pourroient choquer, en ne nous attachant

qu'à ceux qui nous plaisent, en nous trompant volontairement, & en fuyant d'être détrompés, la vanité demeure à demi-satisfaite, & se procure ce vain plaisir dans lequel les hommes vains mettent leur fausse felicité. CHAP. IV.

Il est encore plus aisé que les Grands, & généralement tous ceux à qui on a interêt de plaire, s'entretiennent dans cette illusion; parcequ'au-lieu qu'on ne se forme qu'un portrait des autres hommes, on s'en forme en quelque sorte deux de ceux-ci: l'un intérieur, qui est le veritable; l'autre extérieur, où l'on ne fait entrer que ce qu'on juge leur pouvoir plaire. Et l'on a grand soin ensuite de ne leur mettre devant les yeux que ce faux portrait, & de tâcher de faire qu'ils le prennent pour le veritable. Il est vrai qu'il leur seroit aisé de s'empêcher d'y être trompés, & de se convaincre eux-mêmes, qu'il n'y a rien de si faux & de si vain que tous ces témoignages d'estime, d'affection & d'attachement qu'on leur rend. Ils savent ce qu'ils pensent souvent eux-mêmes de ceux à qui ils en rendent de semblables, & ils n'ont pas sujet de juger les autres plus sinceres qu'eux. Mais ils sont bien-aises de n'approfon-

Digitized by Google

CHAP. IV. dir pas les choses si avant. Ils se contentent donc de cette surface trompeuse. Ils laissent là ces portraits intérieurs qu'ils craignent de découvrir ; & ils s'arrêtent uniquement à ces portraits flattés, qui sont faits exprès pour tirer d'eux ce qu'on en prétend.

On use de la même adresse pour empêcher que les défauts & les miseres des autres, & les jugemens qu'on voit faire d'eux & que l'on en fait soi-même, ne nous rappellent à nous, & ne nous découvrent notre propre illusion. L'esprit aidé de l'amour-propre, retranche toutes les réflexions qu'il pourroit faire ; ou s'y applique si peu, qu'elles ne font presque point d'impression. On entend parler à toute-heure avec mépris de gens qui se trompent eux-mêmes. On voit qu'ils sont l'objet ordinaire de la moquerie des hommes. Car il n'y a rien de plus ridicule qu'un homme trompé par sa propre vanité. Cependant on ne pense point qu'on est soi-même cet homme trompé & ridicule ; qu'on dit peut-être de nous en notre absence, ce qu'on dit des autres devant nous ; que nous y donnons autant de sujet qu'eux, & qu'il n'y a pas d'apparence qu'on ait plus d'égards pour nous, que pour tous les autres.

Quelque fréquens & quelque certains que soient ces objets, il n'en ont pas plus de force pour obliger l'esprit de rentrer en soi, & d'y voir les mêmes défauts & les mêmes miseres qu'il voit dans les autres. Pense-t-on davantage à la mort, pour apprendre ou pour voir tous les jours la mort de ceux avec qui on a vécu ? On fuit ce spectacle si l'on peut. Si on ne peut l'éviter, on fuit les réflexions qu'il devroit produire. Si on ne les peut étouffer absolument, on s'en détourne le plûtôt qu'on peut. Ce que je dis de la mort se peut dire de toutes les autres miseres, & de tous les défauts des hommes qui pourroient nous représenter les nôtres. Ces images frappent nos yeux à tous momens, mais nous les fermons à tous momens pour ne les pas voir. Nous nous trompons si nous le pouvons ; & si nous ne le pouvons pas tout-à-fait, nous en détournons au-moins nos pensées. CHAP. IV.

Que diroit-on d'un homme qui voyant tous les jours son image dans un miroir, & s'y regardant sans cesse, ne s'y reconnoîtroit jamais, & ne diroit jamais, Me voilà ? Ne l'accuseroit-on pas d'une stupidité peu différente de la folie ? C'est néanmoins ce que font tous

CHAP. IV.

les hommes, & c'est même l'unique secret qu'ils ont trouvé pour se rendre heureux. Ils voient à tous momens l'image de leurs propres défauts dans ceux de tous les autres, & ils ne les y veulent jamais reconnoître. Etre plein de miseres, & ne les point voir; ignorer ses défauts, lorsque personne ne les ignore; être l'objet des railleries d'une infinité de gens, & n'en vouloir rien savoir; se repaître de vaines imaginations, sans vouloir connoître qu'elles sont vaines: c'est un état qui ne semble pas fort souhaitable; & c'est néanmoins ce qui fait la felicité des gens du monde, & principalement des Grands.

CHAPITRE V.

Par quel moyen nous faisons en sorte, ou qu'on ne nous dit point la verité, ou qu'on nous la dit inutilement.

C'EST par les moyens que nous avons marqués, qu'on s'empêche de voir la verité, lorsqu'il faudroit quelque soin & quelque application pour la trouver. Mais il y a des rencontres où elle nous vient trouver elle-même, & dans lesquelles on seroit forcé de la

voir, si on n'usoit de bien des adresses pour l'éviter. Car il se trouve quelquefois des gens assez charitables, pour essayer de nous tirer de l'illusion où nous vivons à l'égard de nous-mêmes. L'amour-propre fait donc son possible pour éloigner cet inconvénient, & il ne manque pas encore de voies pour y réüssir. Car il témoigne tant de chagrin & de mauvaise humeur à ceux qui nous voudroient rendre ce bon office; il trouve tant de prétextes pour ne pas croire ce qu'on nous découvre de nos défauts; il est si ingenieux à en trouver de plus grands dans ceux qui remarquent les nôtres, & à faire passer pour malignité les jugemens qu'ils font à notre désavantage, qu'il n'y a presque personne qui se veuille hazarder à nous les dire. CHAP. V.

Le principe général de l'amour-propre, c'est qu'on ne peut rien condamner en nous par un mouvement d'équité & de justice. Ainsi dessors que quelqu'un fait voir qu'il ne nous approuve pas en tout, on lui attache l'idée de prévention, de jalousie, ou quelqu'autre encore moins favorable. Et comme personne n'aime à se faire regarder ainsi, il se forme parmi les

CHAP. V.

hommes une espece de conspiration à se dissimuler les sentimens qu'ils ont les uns des autres ; & il n'y a point d'accord mieux gardé que celui-là, parcequ'il est fondé sur un sentiment d'amour-propre, dont il y a peu de personnes qui soient exemptes.

Et il ne faut pas s'imaginer qu'on ne prenne ce soin de cacher la verité, qu'à l'égard de ceux de qui l'on craint, ou de qui l'on espere quelque chose. On en use presque de même à l'égard de tout le monde.

On s'applique plus à tromper les Grands, mais on ne s'applique pas davantage à détromper les petits. C'est toute la différence que l'on met entre les uns & les autres. On n'aime à être haï de personne ; ainsi on n'aime à dire la verité à personne. On sait d'ailleurs que pour la faire recevoir, il faudroit beaucoup d'adoucissement, de tempéramens & de tours étudiés. Or l'on ne veut pas prendre cette peine pour des personnes que l'on considere peu. Ainsi on ne dit pas la verité aux Grands, parcequ'on a interêt de la leur cacher : & on ne la dit pas non plus aux petits, parcequ'on n'a pas assez d'interêt de la leur dire.

Cette

Cette réserve que les hommes gardent entre eux, en évitant de se communiquer les pensées qu'ils ont au désavantage les uns des autres, n'est pas néanmoins sans bornes ; & il y a quelquefois des raisons qui les portent à s'en dispenser. Il ne faut même souvent qu'une legere émotion, pour faire éclater tout-d'un-coup ce qu'on avoit tenu fort-long-temps caché : & de plus on n'est reservé de cette sorte, qu'en parlant aux personnes mêmes dont on connoît les défauts. Mais ce que l'on dissimule en leur présence, se dit d'ordinaire d'autant plus librement en leur absence, qu'on a eu plus de peine à se retenir. Il est vrai qu'on se ménage un peu plus à l'égard de ceux qui pourroient nuire, & qu'on apporte plus de précaution à découvrir ce qu'on pense d'eux. Mais comme c'est une contrainte pénible que de cacher toujours ses sentimens, le désir qu'on a de s'en délivrer fait qu'on prend assez facilement confiance en ceux à qui l'on parle, & qu'il faut peu de raisons pour porter à se répandre avec liberté. CHAP. V.

Ainsi, au-lieu que la charité oblige à avertir les personnes mêmes de leurs défauts, pour leur donner moyen de

CHAP. V. s'en corriger ; & à les cacher aux autres, pour ne pas blesser leur réputation : on fait d'ordinaire tout le contraire, & l'on parle de ces défauts à tout le monde, à l'exception de ceux-là seulement qu'il seroit utile d'en avertir.

Or quoique ces effusions de malignité qui entrent si souvent dans les entretiens des hommes, soient en elles-mêmes un très-grand mal, il arriveroit néanmoins de là quelque bien, si nous avions soin d'en profiter. Car ces discours particuliers se répandant peu à peu, & formant un bruit public, il en revient souvent quelque chose aux oreilles des interessés ; parcequ'il se trouve assez de gens, qui n'ayant pas assez de charité ou de force, pour nous dire eux-mêmes ce qu'ils pensent de nous, sont bien-aises de s'en décharger en l'attribuant à d'autres. Ce seroit donc un moyen pour ceux à qui on le découvre, de sortir de l'illusion où ils vivent. Mais on a le cœur si corrompu & si plein d'aversion pour la verité, qu'on abuse encore le plus souvent de ce moyen, & qu'on se le rend inutile. Car au lieu de juger, comme on devroit, que ces discours & ces

Digitized by Google

jugemens dont on est blessé, sont répandus parmi une infinité de gens, & qu'ainsi on n'a pas droit de s'en prendre à personne en particulier, l'inclination qu'on a à se tromper soi-même, fait que l'on tourne tout son chagrin contre celui qui s'en trouve chargé; qu'on se persuade qu'il est seul de son sentiment, & qu'il n'y est entré que par haine ou par interêt. On lui attribue même d'ordinaire quelque imprudence ou quelque excès, pour avoir plus de droit de rejetter ses sentimens; & par le moyen de cette illusion volontaire, on étouffe l'impression que ces discours pouvoient faire; on se conserve dans l'estime de soi-même, & l'on évite en quelque sorte de voir en soi ce que le monde y désapprouve, parceque c'est un spectacle que la vanité ne peut souffrir. CHAP. V.

J'ai dit que l'on l'évite en quelque sorte, parcequ'on ne l'évite pas tout-à-fait. La verité se fait toujours un peu de jour au travers de tous ces nuages dont on s'efforce de l'obscurcir. Il en passe toujours quelques rayons qui incommodent l'orgueil, & qui troublent ce faux repos qu'il s'efforce de se procurer. Ces opinions qui ne sont fon-

CHAP. V.

dées que sur une erreur volontaire, ne sont jamais fermes & assurées. Elles sont toujours mêlées de défiance, & par-conséquent de chagrin, d'ennui & d'inquiétude. Ainsi, au-lieu de cette joie pure, & de cette satisfaction pleine & entiere, à laquelle l'amour-propre aspiroit, tout ce qu'il peut faire avec tous ses déguisemens, est de suspendre un peu ses sentimens de tristesse qui se nourrissent au fond du cœur, & qui sont toujours prêts de s'en emparer.

Ce sont-là les sentimens naturels de l'amour-propre, & les adresses ordinaires dont il use pour nous cacher nos fautes, & pour empêcher qu'on ne nous les fasse connoître. Et il est remarquable que, comme c'est en soi-même un très-grand défaut de ne vouloir pas voir la verité, il ne veut pas reconnoître en soi cette mauvaise disposition non plus que les autres. Il n'use donc pas de moins d'artifices pour la déguiser aux autres & à nous-mêmes. Et c'est pourquoi on ne voit guéres de gens qui ne se fassent honneur d'aimer la verité, & qui avouent franchement qu'ils ne sont pas bien-aises qu'on la leur découvre. On s'offense de ce reproche autant que d'au-

Digitized by Google

cun autre ; & en un mot on voudroit avoir la gloire d'aimer la verité, & la satisfaction de ne l'entendre jamais. CHAP. V.

Mais comme ces deux passions sont en quelque sorte incompatibles, on tâche de les accorder en donnant quelque chose à l'une & à l'autre. Il est vrai que comme c'est l'amour-propre qui fait ce partage, il le fait fort inégal. Car il met ordre qu'on ne nous dise jamais ces défauts essentiels, auxquels nous sommes attachés par une passion vive & agissante ; qu'on nous dissimule ceux qui nous attirent le mépris des hommes, & qui nous donneroient lieu de nous mépriser nous-mêmes, & de croire que c'est avec raison que les autres nous méprisent. Toute la liberté que nous donnons donc aux autres sur ce sujet, est de nous faire remarquer quelques petits défauts qui ne défigurent pas l'image que nous avons de nous-mêmes, & qui en laissent subsister toute la beauté.

Velut si
Egregio impressos reprehendas corpore nævos.

Ainsi nous souffrons qu'on dise ses sentimens d'un discours ou d'un écrit que nous aurons fait ; qu'on y reprenne

CHAP. V.

quelques expressions moins justes, quelque mauvaise cadence, quelque endroit negligé; à condition néanmoins qu'on en ait estimé le dessein, les pensées, l'œconomie, & les autres parties plus essentielles. Nous pardonnons de même à ceux qui nous avertissent de quelque manque d'égards, de ménagemens, & d'autres bagatelles de cette nature; pourvû qu'ils ne touchent point à nos principales passions, & que tout ce qu'ils remarquent en nous, puisse subsister avec l'estime & l'approbation commune. C'est à ces conditions & à ce prix, qu'on se resoût quelquefois d'acheter la gloire d'aimer la verité, & qu'on lui donne quelque entrée. Encore faut-il que l'amour-propre la lui ouvre, & qu'elle soit accompagnée de témoignages d'estime & d'affection, pour n'être pas rejettée.

CHAPITRE VI.

En quoi consiste l'amour naturel que l'on dit que l'homme a pour la verité, & quel usage il en fait.

CE que l'on vient de dire suffit pour faire voir que l'on étend un peu trop ces maximes communes: Que les

Digitized by Google

hommes aiment naturellement la verité ; qu'ils ont une haine naturelle du mensonge ; & qu'y ayant une infinité de gens qui veulent tromper les autres, il n'y en a point qui veuille être trompé ; puisqu'il paroît au contraire que le monde n'est presque composé que d'aveugles volontaires, qui haïssent & fuient la lumiere, & qui ne travaillent à rien davantage qu'à se tromper eux-mêmes, & à s'entretenir dans l'illusion. Où est donc cet amour de la verité dont on nous flatte ? Et quelle haine du mensonge peut-on trouver dans les hommes, qui ne cherchent que le mensonge, selon l'Ecriture ? CHAP. VI. *Ps.* 4. 3.

On pourroit dire néanmoins que ces maximes ont lieu dans les choses indifférentes, dans lesquelles les hommes ne prenant point d'interêt, n'aiment point en effet à être trompés, & préferent la verité au mensonge : ce qui marque quelque amour naturel pour la verité. Mais il est assez rare que cette inclination naturelle soit en liberté d'agir, & que l'esprit ne soit prévenu d'aucune passion qui la fasse pancher d'un côté plûtôt que de l'autre. Il ne faut presque rien à l'amour-propre pour prendre parti. Il se fait des intérêts secrets dans les

CHAP. VI.
choses mêmes où il ne paroît point en avoir. Les moindres avances, les moindres engagemens, les moindres vûes de plaire ou de déplaire, suffisent pour ôter l'équilibre, & pour porter l'esprit à ne chercher des raisons que d'un côté. Combien y en a-t-il, par exemple, qui n'ont point d'autres raisons de demeurer dans un sentiment, sinon qu'il faudroit quelque peine à examiner les raisons contraires? Ils fuient le travail de s'instruire, parcequ'il est pénible; ils veulent juger & décider, parcequ'ils veulent paroître savans; & pour satisfaire tout ensemble ces deux inclinations, ils supposent sans autre examen, que ce qu'ils ont appris autrefois est vrai. *Tædio novæ curæ semel placita pro æternis servant.*

Mais le principal usage que nous faisons de cet amour de la verité, est de nous persuader que ce que nous aimons est vrai. Car si nous voulons nous faire justice, nous reconnoîtrons que nous n'aimons pas les choses, parcequ'elles sont vraies; mais que nous les croyons vraies, parceque nous les aimons. Notre volonté s'attache aux objets indépendamment de leur verité, & par le seul rapport avec ses inclinations. Mais

parcequ'elle n'en pourroit jouir si elle les regardoit comme faux, elle fait ensorte d'y ajoûter l'idée de la verité pour s'y attacher plus sûrement : *Quicumque aliud amant, hoc quod amant volunt esse veritatem.* *August. Confess. l. 10. c. 23.*

CHAP. VI.

Ainsi l'on peut dire que nous aimons la verité en général comme le bien en général. Car comme nous ne saurions rien aimer qu'en le croyant bien ; nous ne saurions de même rien aimer qu'en le croyant vrai. Mais l'amour-propre fait bien allier ses inclinations générales avec ses passions particulieres. Comme il nous fait croire que ce que nous aimons est un bien, il nous fait croire de même que ce que nous aimons est vrai ; c'est-à-dire que ne pouvant aimer le mensonge sous son visage naturel, & aimant en effet plusieurs objets faux & trompeurs, il trouve moyen de les revêtir de l'image de la verité.

Chapitre VII.

Que le précepte Connois-toi toi-même, *vient plûtôt de l'impatience des hommes à l'égard des défauts des autres, que d'un déſir ſincere de ſe connoître eux-mêmes.*

Cette averſion ſi conſtante & ſi uniforme, qui ſe trouve parmi les hommes pour les verités qui les découvrent à eux-mêmes, & cette inclination ſi générale à éviter la vûe de leurs défauts comme leur plus grand malheur, donnent auſſi ſujet de croire que cette maxime commune qui les rappelle à eux-mêmes, & qui leur ordonne de ſe connoître, *Noſce teipſum*, n'eſt pas formée ſur une lumiere commune, qui leur perſuade que cette connoiſſance eſt un bien pour eux, & qui la leur faſſe déſirer; mais qu'elle pourroit bien avoir ſa ſource dans la malignité du cœur de chacun en particulier, qui ſe ſentant incommodé de la vanité & de l'injuſtice qu'il remarque dans les autres, leur ordonne de déſirer & de rechercher pour eux cette connoiſſance qu'il ne cherche & ne déſire pas pour ſoi.

Digitized by Google

Cette pensée est d'autant plus vraisemblable, que rien ne nous choque tant dans les défauts que nous remarquons dans les autres, que l'aveuglement où l'on voit qu'ils sont à l'égard d'eux-mêmes. Qu'y a-t-il de plus incommode qu'un homme vain, qui n'est occupé que de lui, & qui voudroit qu'on ne s'appliquât qu'à lui, qui s'admire continuellement & qui s'imagine que les autres en font de même, ou qu'ils ont grand tort de ne le pas faire ? Et qui est-ce qui ne se sent pas tenté de dire à des gens ainsi faits, qu'ils feroient bien de travailler à se connoître eux-mêmes, pour se détromper de l'illusion où ils sont ? *Nosce teipsum.* CHAP. VII.

Le monde est plein de gens qui remarquent les défauts des autres avec un discernement admirable; qui ne leur pardonnent rien, & qui étant sujets aux mêmes ou à de plus grands défauts qu'eux, n'y font pas la moindre réflexion. Les personnes les plus vaines ne laissent pas de se moquer de la vanité des autres. Les plus trompés se rient de ceux qu'ils croient trompés. Les plus injustes reprochent aux autres leur injustice. Les plus aigres font des leçons de douceur. Les plus prévenus

CHAP. VII.

parlent avec force contre les préventions. Les plus opiniâtres sont les premiers à accuser les autres d'opiniâtreté. Il est bien difficile qu'on n'ait pas envie d'avertir ces sortes de gens, qu'ils feroient bien de se dire à eux-mêmes ce qu'ils disent aux autres, & de se reconnoître dans les portraits qu'ils en font. *Nosce teipsum.*

Quand on voit de même ces ambitieux qui entassent entreprises sur entreprises, qui forment des desseins auxquels plusieurs vies ne suffiroient pas, qui troublent par leurs caprices le repos des autres & le leur propre, qui ne pensent jamais à la mort qui les menace à tout moment, qui s'imaginent que les autres hommes ne vivent que pour eux, qui dévorent avec une avidité insatiable les biens des autres; qui est-ce qui ne se sent pas porté à les rappeller à la connoissance de leur condition fragile & mortelle, & à les faire souvenir qu'ils sont hommes?

On sent les mêmes mouvemens dans une infinité d'autres rencontres, comme quand on voit des gens qui, faute de se connoître, entreprennent des choses infiniment au-dessus d'eux, & dans lesquelles ils ne sauroient réüssir; qui

veulent tout faire, parcequ'ils se jugent capables de tout, & qui gâtent tout par leur peu d'habileté ; qui font gloire de ne prendre conseil de personne; qui s'en prennent aux autres, du mauvais succès qu'ils ont attiré par leur imprudence. Enfin comme l'ignorance de soi-même se trouve presque dans tous les vices, & que c'est même ce qui nous y choque le plus, on seroit à tout moment porté à tirer les gens de leur illusion, en leur apprenant à se connoître, si ce mouvement n'étoit retenu par des mouvemens plus puissans.. CHAP. VII.

On a droit de conclure, ce me semble, de ce que je viens de dire, que ce précepte, *connois-toi toi-même*, dans la bouche de ceux qui n'ont agi que par l'amour-propre, étoit plûtôt l'effet d'un mouvement d'impatience & de chagrin, excité par les défauts qu'ils voyoient dans les autres, que d'une vûe claire de la nécessité de cette connoissance pour chaque homme en particulier & pour son propre bien. Nous voudrions que les autres se connussent eux-mêmes, afin qu'ils agissent d'une maniere moins choquante à notre égard. Nous ne voulons pas nous connoître, pour ne pas voir en nous ce qui nous y

CHAP. VII.

choqueroit, & pour ne nous pas sentir obligés de travailler à corriger les défauts dans lesquels nous sommes bien-aises de demeurer. Nous trouvons moyen de nous consoler dans notre propre illusion, en n'attachant notre pensée qu'à certains objets, & en nous cachant les autres. Mais nous trouvons l'illusion des autres ridicule, parce nous voyons en eux ce qu'ils n'y veulent pas voir, & que nous jouissons de tout le spectacle des jugemens que l'on fait d'eux, dont ils ne voient qu'une partie. On ne laisse pas pourtant d'envier souvent la condition de ces personnes trompées, & de souhaiter leur place; mais c'est en s'imaginant que si on y étoit, on éviteroit les défauts qu'on voit en eux, & qu'on se procureroit tout ce qui leur manque. Et je ne sai si on la voudroit, à condition de vivre dans la même illusion où on les voit. Car les hommes ont encore assez de lumiere pour ne pas croire les autres heureux par la possession d'un faux bien; & ils ne sont capables d'y mettre leur bonheur, qu'en éloignant d'eux la pensée qu'il soit faux, & qu'en le prenant pour veritable.

Digitized by Google

Chapitre VIII.

Que nous ne trouvons point dans la nature corrompue de motifs bien preſſans de déſirer de nous connoître ; mais que la foi nous en fournit de très-grands & de très-ſolides.

Notre eſprit n'eſt pas ſi aveugle, qu'après avoir rappellé les autres par chagrin à la connoiſſance d'eux-mêmes, il n'en puiſſe conclure en général, qu'il ſeroit utile que chacun s'appliquât ce précepte en le donnant aux autres. On eſt même bien-aiſe de s'honorer, en faiſant ſemblant de ſe comprendre dans les avis qu'on donne aux autres. Mais ces applications froides & ſpeculatives, ſont encore bien éloignées d'un déſir effectif de travailler à acquérir cette connoiſſance. Et après tout, les raiſons humaines qui nous y peuvent porter, ne ſont guéres capables de nous faire ſurmonter l'éloignement naturel que nous en avons. Quiconque ne ſe regarde que par rapport à la vie préſente eſt malheureux, ſoit qu'il ſe connoiſſe, ou qu'il ne ſe connoiſſe pas. Il l'eſt plus réellement en ne ſe connoiſ-

CHAP. VIII.

sant pas, mais il sent plus son malheur en se connoissant ; & le sensible l'emporte d'ordinaire sur le réel, parcequ'il fait impression sur les sens, au-lieu que les réalités insensibles n'agissent que sur la raison. Or la raison, lorsqu'elle combat les inclinations de l'amour-propre, n'est pas d'un grand usage dans la conduite de la vie : & après tout, la mort qui met fin à toute l'imprudence & à toute la sagesse des hommes, rend l'avantage de l'une au-dessus de l'autre si peu considerable, qu'elle ôte l'envie de le rechercher avec ardeur : ce qui fait dire à Salomon pour exprimer ce sentiment humain : *Qu'il a dit en lui-même : Si je dois mourir, que me servira de m'être appliqué à la sagesse ?* Tout avantage qui ne regarde que la vie présente, ne vaut presque pas la peine qu'on travaille à l'acquérir, parceque cette vie n'est qu'un instant qui ne mérite pas qu'on en délibere.

Eccle. 2. 15.

Nous ne trouverons donc point dans notre propre nature, ni d'inclination qui la porte à s'appliquer à la connoissance de soi-même, ni de motifs bien puissans qui la lui faſſent désirer. Mais si nous y joignons les lumieres de la foi, la nécessité de ce devoir nous paroîtra

si pressante, qu'on aura peine à comprendre qu'il y ait des Chrétiens qui veuillent bien vivre dans l'ignorance d'eux-mêmes & de leur état. Car cette foi nous apprend, que c'est en vain que nous fuyons de nous connoître; que cette vûe nous est inévitable, puisque Dieu ouvrira les yeux à tous les hommes pour se voir tels qu'ils sont, mais avec cette horrible différence, que ceux qui n'auront pas voulu se connoître dans ce monde-ci, se verront malgré eux dans toute l'éternité, d'une vûe qui les comblera de rage & de désespoir: au-lieu que ceux qui n'auront pas évité de se voir en cette vie, & qui auront travaillé par ce moyen à détruire en eux ce qui déplait à Dieu, ne verront plus rien en eux pour jamais qui ne leur cause de la joie; ou plûtôt, ils s'oublieront heureusement pour toute l'éternité, parcequ'ils ne verront plus que Dieu en eux & dans toutes les créatures. Nous n'avons donc qu'à choisir, ou de travailler à nous connoître en ce monde, ou d'être à jamais notre propre supplice, en éprouvant l'effet de cette terrible menace que Dieu fait à tous les méchans: *Arguam te, & statuam contra faciem tuam*: JE

CHAP. VIII.

Ps. 49. 20.

CHAP. VII. *te reprendrai, & je te mettrai devant tes yeux.*

Qui peut concevoir quel sera le désespoir d'une ame malheureuse, qui après avoir fui toute sa vie de se voir & de se connoître, sera tout-d'un-coup attachée & colée à cet objet pour toute l'éternité, sans esperance de s'en pouvoir jamais détourner un seul moment; qui aura continuellement devant les yeux tous ses crimes, sans pouvoir ni les détruire, ni s'empêcher de les voir? C'est la punition inévitable de cet oubli volontaire de soi-même. Il faut ou travailler sincerement à se connoître durant cette vie, ou se connoître éternellement en l'autre de cette horrible maniere. Il n'y a point de milieu. La raison ni la foi n'ont sans doute pas de peine à prendre parti; mais comme nous sommes portés à cet oubli par un poids très-violent & qui entraine presque tout le monde, il est utile de fortifier sa foi & de soutenir sa raison, par toutes les considerations qui nous découvrent les avantages de cette connoissance, comme sont celles que nous marquerons ici.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

De quelle ſorte la connoiſſance de ſoi-même produit toutes les vertus.

COmme l'ignorance de ſoi-même eſt la ſource de tous les vices, on peut dire que la connoiſſance de ſoi-même eſt le fondement de toutes les vertus. Et il ne faut que conſiderer la nature de chaque vertu pour en être perſuadé. Quel moyen, par exemple, d'être veritablement humble, ſans ſe connoître ſoi-même; ou plûtôt, qu'eſt-ce que l'humilité, qu'une connoiſſance de ſes péchés, de ſes miſeres & de ſon néant, qui fait que l'on eſt vil à ſes propres yeux, & que l'on ſe juge digne de toute ſorte d'abaiſſement? C'eſt la définition qu'en donne ſaint Bernard : *Humilitas eſt virtus quâ homo veriſſimâ ſui cognitione ſibi ipſi vileſcit.* Et ſaint Auguſtin de même réduit cette vertu à ſe connoître ſoi-même : *Tota humilitas tua, ut cognoſcas te.* La vûe de nos défauts eſt donc le fondement de l'humilité, & c'eſt en même-temps ce qui la conſerve. On la perd bientôt quand on ne regarde que ſes vertus, ſoit verita-

Bern. de Grad. hum. c. 1. n. 2.
In Joan. tr. 25. n. 16.

CHAP. IX.

bles, soit fausses. Etrange état de l'ame de l'homme, à qui les maladies mêmes sont nécessaires pour ne point mourir! Elle est presque vuide de tout bien, & elle ne sauroit voir le peu qui lui en reste, sans être en danger de le perdre.

Mais la connoissance de nous-mêmes ne nous humilie pas simplement à l'égard de Dieu, elle nous empêche aussi de nous élever au-dessus du prochain, n'y ayant que l'oubli de nous-mêmes qui nous le puisse faire mépriser. Un malade n'insulte jamais à un autre malade, qu'en oubliant sa maladie propre; & comme on est toujours plein de douceur envers soi-même, on ne traite les autres avec aigreur, qu'en se distinguant d'eux. Et c'est ce que la connoissance de nous-mêmes ne nous permet pas de faire, puisqu'elle nous découvre toujours en nous, ou les mêmes défauts, ou la racine des mêmes défauts, & qu'elle nous fait sentir le poids qui nous y porteroit, si la grace de Dieu ne nous retenoit. C'est pourquoi l'Apôtre, en nous recommandant de reprendre avec douceur ceux qui péchent, *in spiritu lenitatis*, nous rappelle à la connoissance de notre fragilité, & du danger où nous sommes à tout moment de

Galat. 6. 1.

tomber, *ne & tu tenteris*: De *peur que vous ne soyiez tenté vous-même.* Voilà la source de la douceur & de l'humilité envers le prochain. CHAP. IX.

L'homme est si foible & si vain, qu'il est également porté à l'orgueil par la vûe des vertus qu'il croit avoir, & par celle des défauts qu'il remarque dans les autres. Par l'une, il s'éleve au-dessus d'eux. Par l'autre, il les rabaisse au-dessous de soi. Mais la connoissance de soi-même le préserve de l'un & de l'autre; & en lui mettant ses propres défauts devant les yeux, elle étouffe d'une part la complaisance qu'il pouvoit avoir dans ses vertus, & elle le rend de l'autre plus indulgent pour les défauts d'autrui. Ainsi elle le tient au-moins au niveau des autres hommes; elle lui apprend à les supporter comme il veut être supporté d'eux, & elle fait aussi en quelque maniere un bon usage de l'amour-propre.

Il est également facile de comprendre que l'oubli de soi-même produit la dureté, & que par un effet contraire la connoissance de soi-même doit produire la pitié. Car il y a dans les sentimens de compassion que nous avons pour les autres, quelque réflexion se-

Digitized by Google

CHAP. IX. crette sur nous-mêmes, par laquelle nous nous regardons, ou comme ayant souffert les mêmes maux, ou comme les pouvant souffrir.

Virgil Æn. l. 1. vers. 630. *Non ignara mali miseris succurrere disco.* Et c'est ce qui fait que ces gens qui se croient au-dessus de tout, & qui s'imaginent que les maux dont les autres sont affligés ne sauroient venir jusqu'à eux, sont d'ordinaire impitoyables ; parcequ'ils ne font pas sur eux-mêmes ces sortes de réflexions qui attendrissent le cœur à la vûe des maux d'autrui.

Il en est de même de la plûpart des injustices que l'on fait aux autres. Elles ne viennent d'ordinaire que d'un aveuglement qui fait que l'on ne se donne jamais le tort, & que se croyant exempt de tout défaut, on rejette la faute de tout sur les autres. Ainsi rien ne contribue tant à nous rendre justes & équitables envers les autres, que la connoissance de nous-mêmes. C'est ce qui nous fait découvrir dans le fond de nos cœurs, l'impression de la loi naturelle qui nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent. C'est ce qui dissipe tous les nuages dont l'amour-propre obscurcit cette

Digitized by Google

regle dans les rencontres où il eſt intereſſé. C'eſt ce qui nous empêche même de nous plaindre avec aigreur des jugemens déſavantageux que l'on forme de nous, & des injuſtices qu'on nous peut faire, en nous convainquant que nous traitons ſouvent de même les autres ſans y prendre garde. Enfin, c'eſt ce qui réprime l'inſolence & la fierté des hommes, en leur mettant une image vive de leurs miſeres devant les yeux, & qui détruit ainſi la cauſe la plus ordinaire des injuſtices qu'ils font aux autres. CHAP. IX.

La vûe de nos défauts ne réprime pas ſeulement notre orgueil, elle réprime auſſi toutes les ſuites de l'orgueil, & toutes les paſſions où il ſe mêle; & comme il y en a peu dont il ne ſoit la ſource, il y en a peu auſſi dont cette vûe ne ſoit le remede. Un homme qui ſe connoît bien n'eſt guéres jaloux; parcequ'il eſt convaincu qu'il ne merite rien, & qu'ainſi il ne croit pas que l'honneur que l'on rend aux autres lui ſoit dû.

Il n'eſt ni aigre ni vindicatif; parceque le peu d'eſtime qu'il a de lui-même, lui fait compter pour peu les offenſes qu'on lui fait.

Digitized by Google

CHAP. IX.

Il ne sauroit haïr personne ; parcequ'il ne peut se haïr soi-même, & qu'il ne voit rien néanmoins dans les autres, qu'il ne reconnoisse en soi en quelque degré.

Il est peu ambitieux, & il ne sauroit former de desseins pour s'élever dans le monde ; parceque ces desseins ne naissent que de ce qu'on croit mériter le rang où l'on aspire, & que l'on s'imagine avoir plus d'adresse & d'industrie que les autres pour y parvenir. Or un homme qui se connoît bien, ne se flatte pas de ces pensées.

Il ne conçoit point d'ailleurs cette élevation comme un fort grand bien. Il sent que ses passions le peuvent rendre très-malheureux, en quelque état qu'il soit : que sa cupidité se déborderoit davantage, si elle avoit plus de moyens de se satisfaire ; & dans l'incertitude où il est, si ce seroit un bien ou un mal pour lui, il conclut aisément à se tenir dans la place où il se trouve.

Matth. 5. 3.

Cette pauvreté dont Jesus-Christ a fait la premiere des béatitudes, & qui est louée en tant d'endroits de l'Ecriture, n'est même autre chose qu'une humble connoissance de soi-même. Car pour être pauvre en cette maniere, il faut

faut connoître qu'on l'est, & pouvoir dire avec le Prophete : *Ego vir videns paupertatem meam* : Je *suis un homme qui voit quelle est ma misere ;* c'est-à-dire, que nous devons connoître en nous, ou la privation des biens que nous n'avons pas, ou la privation de tout droit aux biens que nous tenons de la liberalité de Dieu, ce qui renferme une entiere connoissance de nous-mêmes. CHAP. IX. *Jerem. Thnre. c. 3. 1.*

Il est aisé de comprendre comment cette connoissance contribue à nous rendre plus patiens à l'égard des maux qui sont purement d'opinion, comme les jugemens peu favorables qu'on fait de nous, les calomnies & les médisances. Car il est clair qu'elle en doit diminuer le sentiment, par la vûe qu'elle nous donne de notre misere effective, qui est encore beaucoup plus grande que tout ce que les hommes en peuvent dire. Mais on ne voit pas d'abord à quoi peut servir de connoître ses miseres & ses défauts, pour être plus patient dans les maux extérieurs, dans les pertes, dans les disgraces, dans les maladies, dans les douleurs. L'on pourroit croire même que ce seroit un nouveau poids, qui ne seroit propre qu'à accabler

Digitized by Google

CHAP. IX. l'ame par la tristesse & le désespoir. Cela n'est pas néanmoins ; & si cette vûe de nos défauts est un poids, c'est un poids qui soulage celui de toutes les autres afflictions ; parcequ'il nous découvre qu'elles sont justes, qu'elles sont proportionnées à nos maux intérieurs, & qu'elles y peuvent servir de remede. Elle nous convainc que la prospérité ne nous auroit pas été moins dangereuse que l'adversité ; & en nous donnant lieu de faire réflexion sur tout ce qui nous est arrivé dans notre vie, de bien & de mal, elle nous fait voir que nous avons encore plus abusé des biens que des maux, & que nous en sommes ainsi plus chargés aux yeux de Dieu.

La prudence dépend tellement de la connoissance de soi-même, qu'on ne fait guéres de fautes d'imprudence, que parcequ'on ne se connoît pas assez. Car la plûpart des entrepriſes mal concertées & des desseins téméraires, viennent de la présomption de ceux qui les forment, & cette présomption vient de l'aveuglement où ils sont à l'égard d'eux-mêmes. Il n'y a rien de plus ordinaire que ces imprudences dans les actions particulieres, & elles naissent toutes pour l'ordinaire de la principale

action de la vie, qui est le choix de l'état & de l'emploi où chacun la doit passer. Car c'est en quoi l'ignorance de nous-mêmes nous fait faire de plus grandes fautes. CHAP. IX.

Il n'y a point de personne si disgraciée de la nature, qui ne pût trouver dans l'ordre du monde, une place proportionnée aux forces de son esprit & de son corps : mais le peu de connoissance que l'on a de soi-même, est cause que la plûpart des gens font un mauvais choix. Qu'on fasse réflexion sur ceux qui rempliſſent les charges & les emplois du monde, & sur le lieu qu'ils occupent, & l'on trouvera que presque personne n'est bien placé. Combien y a-t-il de gens qui, n'ayant que des bras & point de tête, choisissent des emplois qui auroient besoin de tête, & non de bras ? Combien y en a-t-il qui, n'étant nés que pour obéir & non pour conduire, occupent des places où il est besoin de conduire, & non d'obéir ? Combien y en a-t-il qui s'engagent dans des ministeres qui sont au-dessus de leur lumiere, de leur force & de leur vertu ? Et combien peu s'en retirent par la connoissance de leur incapacité ? Chacun se croit capable de tout, & ne borne ses

CHAP. IX. prétentions que par l'impuissance où il se trouve de s'élever plus haut. C'est la source la plus commune des désordres du monde, & des maux de l'Eglise & des Etats, & même de chaque particulier. Car il est impossible qu'une personne mal placée, & qui n'a pas les qualités nécessaires pour s'acquitter d'un emploi où elle s'est engagée, n'y fasse une infinité de fautes; & ces fautes qui sont des suites de sa témérité & de sa présomption, la rendent pour l'ordinaire ridicule dans ce monde, & malheureuse pour jamais en l'autre.

Ainsi l'on peut dire avec verité, que la connoissance de soi-même peut suppléer au défaut de tous les talens, & que le seul défaut de cette connoissance rend au-contraire tous les talens, inutiles, dangereux, & pernicieux à celui qui les a. Ce n'est pas un grand mal de n'avoir ni mémoire, ni intelligence, ni conduite, ni science, ni industrie, ni habileté; pourvû qu'on le connoisse, que l'on emprunte d'autrui ce que l'on n'a pas, & que l'on n'entreprenne rien qui ait besoin des qualités que l'on n'a pas reçues de Dieu. Un homme qui auroit tous ces défauts, en ne s'appliquant qu'à ce qui lui est proportionné,

Digitized by Google

ne laisseroit pas d'être estimable, puis- CHAP. IX.
qu'il pourroit devenir saint, & qu'il seroit souvent plus agréable à Dieu, que ceux qui auroient toutes les qualités dont il manqueroit. Il n'en seroit privé même que pour un moment, c'est-à-dire pour la vie présente, & il auroit autant de droit que personne d'esperer d'en être bien partagé dans l'autre vie. Mais que l'on suppose en un homme tant de talens & tant de lumiere qu'on voudra; s'il ne se connoît avec cela dans ses défauts & dans ses foiblesses, toutes ses qualités ne lui seront qu'une occasion de chûte & de ruine, souvent même dès ce monde. Il ne saura pas mesurer ses entrepriſes à ses forces, il entrera dans des engagemens téméraires, & la présomption, qui n'a point de bornes quand elle n'est point retenue par le frein de la connoissance de soi-même, l'emportera à des excès dangereux.

Chapitre X.

Raisons générales qui nous doivent faire désirer la connoissance de nous-mêmes. Mort du péché toujours accompagnée de l'ignorance de notre état. Adresse des hommes à se le déguiser en corrompant les regles de la Morale.

ON peut ajouter à ces raisons particulieres qui nous doivent faire désirer de nous connoître, cette raison générale, qui doit faire encore plus d'impression sur notre esprit, & lui donner plus d'horreur de cet aveuglement : que comme la punition commune des reprouvés dans l'autre vie, sera de se voir eux-mêmes ; le caractere général des reprouvés en celle-ci, est de ne se voir point : de sorte qu'il est également vrai que l'on n'entre dans le ciel qu'en se connoissant, & dans l'enfer qu'en ne se connoissant pas.

La mort du péché, qui est la cause de la mort éternelle, est toujours accompagnée d'un sommeil malheureux, qui nous prive de la connoissance de notre état. Et c'est pourquoi le Prophete demandoit à Dieu avec instance, *qu'il*

Ps. 12. 4

éclairât ses yeux, afin qu'il ne s'endormît pas dans la mort; parcequ'il savoit bien que cette mort étoit inséparable de ce sommeil, & que pourvû qu'il ne dormît pas, il ne mourroit point : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte.* L'état où le péché réduit l'homme est si horrible, qu'il ne le pourroit souffrir s'il le voyoit ; & ainsi les hommes que le plaisir y attire, trouvent moyen de se le déguiser à eux-mêmes par mille adresses, qu'ils sont malheureusement ingénieux à trouver. CHAP. X.

L'une des plus criminelles, & néanmoins des plus communes, est celle par laquelle les hommes étouffent en eux-mêmes la lumiere qui condamne leurs déreglemens, en les justifiant à leurs propres yeux par de fausses regles qui les autorisent. C'est la source de tant d'erreurs dans la Morale, & de tant de maximes corrompues que l'on a toujours tâché d'introduire dans l'Eglise, & principalement en ces derniers temps. Car les hommes ne voulant pas rendre leurs actions conformes aux loix de Dieu, ont tâché de rendre les loix de Dieu conformes à leurs actions. Au lieu de redresser leurs inclinations cor-

Digitized by Google

CHAP. X.

rompues, selon la rectitude de cette regle divine, ils ont tâché de courber la regle même pour l'ajuster avec leurs inclinations. Ils ne veulent pas seulement suivre leurs interêts & leurs passions, mais ils veulent aussi être approuvés en suivant leurs interêts & leurs passions, & ils ne peuvent souffrir que leur conscience leur reproche d'être injustes. Ainsi ne trouvant pas leur compte dans les maximes toutes pures que Dieu nous a données pour notre conduite, s'ils les laissoient dans leur pureté; ils ont tâché de les alterer, pour y trouver cette approbation qu'ils cherchent, & appaiser par-là le trouble de leur conscience qui les inquiéte. C'est ainsi qu'à la faveur de ces fausses lumieres, qu'ils sont bien-aises de prendre pour veritables, ils s'établissent dans cette paix & ce repos malheureux, qui est proprement le sommeil dont le Prophete demandoit à Dieu d'être préservé par les rayons de la veritable lumiere.

Que s'ils ne peuvent réüssir à se cacher entierement cette lumiere qui les condamne, ils ont recours à d'autres moyens pour en affoiblir l'effet, & pour arrêter l'impression qu'elle feroit capa-

ble de faire sur eux. Quelquefois en laissant subsister la loi, ils se contentent de n'y penser pas, en n'y comparant jamais leurs actions, & en ne les regardant que par d'autres faces qui ne leur représentent point ce qu'elles ont de défectueux. Sils ne peuvent étouffer entierement la vûe de cette opposition qu'elles ont aux loix de Dieu, ils en affoiblissent & en diminuent l'idée, en se joignant avec une infinité de gens qu'elles condamnent aussi-bien qu'eux: comme si cette foule de criminels étoit capable de les défendre contre Dieu. Enfin, s'ils ne se déguisent pas les loix de Dieu, ils se déguisent eux-mêmes à eux-mêmes. Ils s'attribuent des motifs & des intentions qu'ils n'ont pas, & ne veulent pas voir celles qu'ils ont. Ainsi, en portant un faux jugement de leurs actions, ils se justifient à eux-mêmes durant toute leur vie, par le moyen de cette illusion volontaire. Voilà le sommeil dont il faut demander d'être préservé, & que tout homme de bien doit se résoudre à combattre toute sa vie, en tâchant de se connoître soi-même, & en embrassant tous les moyens qui y peuvent aider, & que nous allons voir dans la seconde Partie de ce Traité.

CHAP. X.

DE LA CONNOISSANCE de soi-même.

SECONDE PARTIE,

Qui contient les moyens de l'acquérir.

CHAPITRE PREMIER.

L'inclination que le péché donne à ne se pas connoître, n'est pas détruite entierement par le désir que la grace nous donne de nous connoître. Combien la haine que nous avons pour la verité nous doit humilier.

ON n'a prétendu dans la premiere Partie de ce Traité, que d'inspirer le désir de se connoître soi-même. On suppose dans celle-ci ce désir tout formé, & joint à une résolution sincere de travailler à acquérir cette connoissance. Il ne s'agit donc plus que de mettre ceux qui sont bien disposés, dans la voie qui y conduit, & de leur ouvrir les moyens les

plus propres pour y parvenir. Et ce que l'on leur peut dire d'abord, c'eſt que ce déſir en eſt un des principaux, & qu'il ſuffiroit même pour produire cet effet, s'il étoit plein & entier. Car il y a cela de différent entre la connoiſſance de ſoi-même & celle des objets qui ſont hors de nous, qu'on peut ignorer ces objets, quelque déſir qu'on ait de les connoître : mais ce qui fait qu'on ne ſe connoît pas, c'eſt qu'on ne le déſire pas pleinement, & qu'on nourrit dans le fond de ſon cœur un éloignement ſecret de la verité. C'eſt ce qui s'oppoſe en nous à la lumiere de Dieu, & l'empêche de pénetrer nos eſprits. Sans cela elle nous feroit voir clair dans tous les replis de notre cœur ; elle nous avertiroit de toutes nos chûtes : & nous n'aurions beſoin, pour nous connoître parfaitement, que de nous expoſer à ſes rayons. CHAP. I.

On a déja fait voir que cette malheureuſe inclination étoit devenue naturelle à l'homme depuis le péché ; & il faut ajouter ici que la grace ne la détruit jamais entierement ; & que, quelque déſir qu'elle nous inſpire de ne nous pas aveugler nous-mêmes, il reſte toujours, pour le dire ainſi, dans le

CHAP. I. fond du vieil homme, une pente vers cet aveuglement volontaire, qui est marquée par ces paroles de Jesus-Christ : *Que tout homme qui fait mal, hait la lumiere, & ne vient point à la lumiere, de-peur que ses œuvres ne soient connues* : OMNIS *qui malè agit, odit lucem, & non venit ad lucem, ut non arguantur opera ejus.* Car, comme il n'y a personne qui n'ait du penchant au mal, il n'y a personne qui n'ait quelque aversion pour la lumiere qui lui découvre ce mal qu'il aime.

Joan. 3. 20.

Mais aussi comme l'inclination au mal, que le péché a imprimée dans nos ames, n'empêche pas que Dieu n'y imprime par sa grace une inclination contraire qui nous porte au bien & à la justice ; cet éloignement naturel que nous avons de la verité, n'empêche pas aussi l'esprit de Dieu de nous inspirer une pente contraire, qui nous fait aimer & chercher la verité. Nous sommes seulement obligés de reconnoître que notre cœur est partagé ; que nous n'aimons pas pleinement la verité ; qu'il y a en nous deux poids & deux pentes opposées : de sorte que si nous avons sujet de rendre graces à Dieu, de ce qu'il nous a donné quelque amour de sa

verité ; nous avons aussi sujet de nous humilier, en nous regardant, selon cette autre inclination, comme ennemis de cette même verité. CHAP. I.

Il n'y a rien qui fasse mieux comprendre la grandeur du déreglement de l'homme, que la vûe de cette pente malheureuse que nous sentons en nous. Car Dieu étant la verité, la lumiere, la justice ; haïr la lumiere, la verité, la justice, c'est haïr Dieu même. Cependant l'homme les hait. Il voudroit que cette verité ne fût point, que cette lumiere fût éteinte, que cette justice fût abolie, c'est-à-dire, qu'il voudroit que Dieu ne fût point. Il en souhaite l'anéantissement, & ne pouvant réüssir à le détruire dans son être propre, il le détruit autant qu'il peut pour soi-même, en fermant les yeux à la lumiere de sa verité.

Miserables hommes, dit saint Augustin, vous voulez être méchans ; & voyant que la verité vous condamne, vous voudriez qu'elle ne fût pas ce qu'elle est, au-lieu de cesser de vouloir être ce que vous êtes, & de faire aussi en sorte qu'elle puisse subsister sans vous condamner ! *O miseros homines, qui cùm esse volunt mali, nolunt esse veri-* *In Joan. tract. 90. n. 3.*

CHAP. I. *tatem quâ damnantur mali ! Nolunt enim eam esse quod est, cùm seipsos debeant nolle esse quod sunt; ut ipsâ manente mutentur, ne ipsâ judicante damnentur.*

CHAPITRE II.

Qu'on peut juger combien l'amour que nous avons pour la verité est encore foible, en le comparant aux autres passions.

VOilà l'état dans lequel non-seulement nous sommes nés, mais où nous sommes encore engagés en partie, & dont nous devons tâcher de sortir en diminuant autant qu'il nous sera possible, cette aversion naturelle que nous avons pour la verité, & en travaillant à faire croître en nous ce que Dieu nous a donné d'amour pour elle. Et il est bon pour nous exciter davantage à ce travail, de nous convaincre nous-mêmes de la foiblesse de cet amour. Nous le pouvons facilement, en considerant combien un amour plein & sincere pour quelque objet, comme celui qu'un avare a pour l'argent, est différent de l'amour que nous avons, ou que nous

Digitized by Google

nous flattons d'avoir pour la verité. CHAP. II.

Le cœur d'un avare, par exemple, sent un penchant continuel du côté du gain; les moyens qu'on lui en donne y entrent toujours sans résistance, ils y sont toujours reçûs avec une joie sincere, sans opposition & sans partage; il ne faut point de ménagemens, ni de temperamens étudiés pour les faire agréer. Toute personne est bien venue à les proposer, amis, ennemis, familiers, étrangers, inférieurs, égaux, supérieurs: & bien loin qu'il conçoive de l'aigreur contre ceux qui lui font quelque ouverture pour augmenter son bien, ce seroit un moyen certain de l'adoucir s'il étoit aigri contre eux. Il ne s'amuse point à chercher des raisons pour rejetter ces avis; il n'en prend jamais sujet d'examiner les défauts de ceux qui les donnent. Il ne pointille point sur les manieres, sur l'air, sur les intentions. Il cherche uniquement à s'éclaircir de la verité de ce qu'on lui dit, & l'examinant de bonne foi, il ne craint que de s'y tromper.

Voilà la maniere dont nous devrions aimer la verité, & le modele que le Sage nous en propose, en nous ordonnant *de la chercher comme l'argent*; & Prov. 2. 4.

CHAP. II. nous y pouvons voir que nous l'aimons si peu, & que nous la cherchons si imparfaitement, qu'on peut dire de nous tout le contraire de ce que nous avons dit de cet avare.

Car notre cœur n'est presque jamais ouvert du côté que la verité se présente. Elle y trouve toujours de la résistance, & n'y entre jamais sans violence & sans effort : & si quelquefois on la reçoit agréablement en apparence, c'est toujours avec quelque chagrin intérieur, de quelque joie superficielle qu'on le déguise. Personne n'est propre à nous la faire connoître, & l'amour-propre ne manque presque jamais de nous fournir des reproches contre tous ceux qui l'entreprennent. La Rhétorique n'a point assez d'adresses ni de délicatesse pour nous l'insinuer sans nous blesser. Nous trouvons toujours de l'excès dans les choses, des défauts dans l'air, dans les manieres, dans le temps. Et au-lieu d'appliquer sincerement notre esprit à l'examen de ce qu'on nous propose, nous ne l'appliquons qu'à une recherche inutile & maligne des défauts de ceux qui nous donnent ces avis. C'est le portrait de l'esprit & de la conduite de la plûpart

des hommes. Les traits en sont plus marqués dans les uns que dans les autres ; mais il y en a peu en qui il n'en paroisse quelques traces. CHAP. II.

Ne nous flattons donc pas au-moins d'une vertu que nous n'avons pas, & gardons-nous bien de dire, comme font tant de gens, que nous ne désirons rien tant que de nous connoître nous-mêmes, & qu'on ne sauroit nous faire plus de plaisir que de nous y aider. Reconnoissons au-contraire que ce seroit nous donner une louange qui surpasse l'homme. Et ainsi que le premier pas que nous ferons pour en sortir, soit d'avouer sincerement l'opposition que nous sentons en nous à la connoissance de nous-mêmes, & d'en gémir devant Dieu comme d'un de nos plus grands maux.

Digitized by Google

Chapitre III.

Qu'encore qu'il n'y ait que la lumiere de Dieu qui nous puisse faire connoître à nous-mêmes, cela n'exclut point l'application à acquérir cette connoissance. Deux connoissances de l'homme, l'une générale, l'autre particuliere. Défauts communs ne laissent pas de nous être propres. Description de l'état de l'homme après le péché.

LE second pas qui n'est pas moins essentiel, est de reconnoître l'impuissance où nous sommes de réüssir dans cette recherche sans le secours de la lumiere de Dieu. Car il n'y a que cette lumiere qui puisse dissiper les nuages dont notre cœur est couvert, & ce n'est que par elle que nous pouvons juger sainement de ce que nous y découvrons; nos mouvemens étant bons ou mauvais, selon qu'ils sont conformes ou contraires à la verité qui en est la regle. Enfin il n'y a que Dieu qui nous puisse donner une connoissance de nous-mêmes, qui soit tempérée dans la juste proportion dont notre infirmité à besoin: celle que nous

pouvons acquérir par des efforts purement humains, étant quelquefois aussi dangereuse que l'ignorance même de notre état, parcequ'elle est capable de porter l'ame au découragement & à une espece de désespoir ; au-lieu que celle que Dieu lui donne, la soutient en même-temps qu'elle la rabbaisse, & ne l'abbat jamais par la vûe de ses miseres, qu'elle ne la releve par la confiance en la misericorde de Dieu. CHAP. III.

Mais cette persuasion ferme qu'on ne doit attendre cette connoissance si nécessaire que de la pure grace de Dieu, n'exclut nullement les réflexions qu'il faut faire pour l'acquérir. Car la grace se cache souvent sous ces réflexions, & elle s'en sert pour faire entrer ses lumieres dans notre esprit. Il faut donc agir à l'égard de ce point si important de la vie chrétienne, comme à l'égard de tous les autres. C'est-à-dire, qu'il faut demander à Dieu la connoissance de soi-même, comme ne dépendant que de lui seul ; & qu'il faut travailler à l'acquérir, comme si elle ne dépendoit que de notre soin : & c'est dans cette vûe, que nous donnerons ici quelques ouvertures qui peuvent aider dans cette recherche.

Digitized by Google

CHAP. III.

Il y a deux sortes de connoissances de l'homme, l'une générale & l'autre particuliere. La premiere découvre ce qui convient à tous les hommes dans l'état du péché où ils sont nés ; l'autre nous apprend ce que nous avons ajouté à cette corruption commune. Car quoiqu'elle soit la même dans tous par sa racine, elle prend néanmoins une infinité de diverses formes, selon que l'ame s'y abandonne plus ou moins, & que la concupiscence étant déterminée & excitée par les occasions & par les objets, se répand plus d'un côté que d'un autre : desorte que par ce différent mélange de déreglemens particuliers, il se forme autant de diverses maladies & de divers états, qu'il y a d'ames différentes.

C'est sans doute à cette connoissance particuliere de notre état, que nous devons tendre. Car il nous serviroit peu de contempler le portrait général de la corruption de l'homme, si nous ne nous en servions pour tracer le nôtre, puisqu'il s'agit de nous guérir en particulier, & non les hommes en général. Mais la connoissance de l'état commun des hommes, ne laisse pas d'être très-utile, & elle comprend même la plus

grande partie de cette connoissance particuliere que nous cherchons. Car ces défauts & ces vices, pour être communs, ne laissent pas d'être les vices & les défauts de chacun de nous. Ils ne subsistent point en l'air, ni dans quelque être séparé de nous; ils sont en nous, & ils nous rendent chacun aussi miserables que si nul autre ne les avoit. CHAP. III.

Cherchons donc une partie de ce que nous sommes, dans la connoissance générale de l'homme corrompu; & pour nous la représenter par quelque image, servons-nous de celle que l'Ecriture emploie pour exprimer celui du peuple d'Israel, en disant que depuis la tête jusqu'aux pieds, il n'y avoit point en lui de partie saine: *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.* Qu'on s'imagine donc une plaie universelle, ou plûtôt, un amas de plaies, de pestes, de charbons, dont le corps d'un homme soit tout couvert; qu'entre ces plaies, il y en ait qui paroissent plus envenimées & plus enflammées, d'autres qui semblent comme amorties & sans ardeur; mais qu'elles ayent néanmoins cela de commun, qu'elles puissent toutes devenir mortelles; celles-mêmes *Is.* 1 6.

CHAP. III.

qui paroissent approcher de la guérison, se pouvant aigrir & enflammer de nouveau, par diverses causes intérieures & extérieures capables de produire cet effet, sans que cet homme ait aucun moyen ni aucune force pour l'empêcher. Voilà l'image de l'état où nous sommes nés, & de ce que nous sommes par la nature. L'amour de nous-mêmes, qui est le centre & la source de toutes nos maladies, nous donne une inclination violente pour les plaisirs, pour l'élevation, & pour tout ce qui nourrit notre curiosité, afin de remplir par-là le vuide effroyable que la perte de notre bonheur veritable a causé dans notre cœur. Et cette inclination nous dispose à nous procurer ces trois objets de nos désirs par toute sorte de voies, quelque injustes & quelque criminelles qu'elles soient.

Mais comme ces objets se diversifiant en mille manieres, agissent plus ou moins sur notre imagination & sur nos sens, les mouvemens par lesquels notre ame s'y porte sont aussi fort différens. Et c'est ce qui fait la diversité de nos passions, dont le divers assemblage & les divers degrés, font la différence des humeurs & des dispositions

particulieres des hommes. Les unes sont plus criminelles, les autres plus innocentes selon leurs objets. Les unes plus vives, les autres plus languissantes, selon la maniere dont elles s'y portent. Il y en a même qui paroissent tout-à-fait éteintes, parceque le cœur est dominé par une passion contraire. Et ce sont-là ces plaies sans feu & presque guéries, dont nous parlions tout-à-l'heure. Mais il ne faut pas s'y fier absolument. Car jamais elles ne se referment si bien qu'elles ne puissent s'envenimer de nouveau. Quelque éloignement que nous ayions de certains vices, il reste pourtant toujours en nous assez de penchant pour nous y faire tomber, si Dieu permettoit que les pensées qui nous en peuvent détourner s'éloignassent de notre esprit, que les objets qui nous y peuvent porter agissent vivement sur nous; & enfin qu'il se fît un amas de circonstances extérieures capables d'irriter notre concupiscence, & de la tourner de ce côté-là: ce qui a donné lieu à S. Augustin d'établir cette belle regle: *Que de tous les péchés que les hommes commettent, il n'y en a aucun qu'un autre homme ne commît, s'il n'étoit aidé par celui qui a* CHAP. III.

Serm. 99. n. 6.

CHAP. III. *fait l'homme* : NULLUM *est peccatum quod facit homo, quod non possit facere & alter homo, si desit rector à quo factus est homo.*

Ainsi ne nous flattons jamais d'une entiere exemption d'aucun vice, ni d'un amortissement total d'aucune passion ; & reconnoissons en nous cette malheureuse capacité de tous les crimes & de tous les déreglemens des hommes. Que cette vûe ne nous permette jamais de nous élever au-dessus de qui que ce soit. Qu'elle nous rabaisse & nous humilie par tous les désordres & par tous les défauts que nous remarquons dans les autres, puisqu'ils sont nôtres en quelque façon, par la pente que nous y avons, & par l'impuissance où nous sommes de nous en garantir, si Dieu ne nous en préserve. Ainsi l'histoire des hommes, qui ne comprend presque que celle de leurs passions, de leurs foiblesses & de leurs désordres, deviendra en quelque sorte notre propre histoire : & au-lieu qu'elle n'est pour la plûpart des gens qu'un divertissement assez vain, elle sera pour nous, si nous la considerons dans cet esprit, une instruction très-solide, qui nous remettra sans cesse nos défauts devant

devant les yeux, & qui nous fera reconnoître, ou ce que nous sommes en effet, ou ce que nous pouvons devenir si Dieu nous abandonne à nous-mêmes. CHAP. III.

C'est par ces réflexions que nous devons faire sans cesse sur tout ce que l'on voit & que l'on apprend des déreglemens des hommes, qu'il faut tâcher de concevoir plus distinctement la corruption de notre nature. Car il ne suffit pas d'en avoir seulement une idée confuse & générale, comme celle que nous venons de tracer. Il faut en considerer en détail les diverses parties & les effets qui en dépendent, & s'efforcer de connoître à fond l'injustice, la vanité, & la foiblesse de l'homme, le progrès & les effets de ses passions, en s'appliquant toujours ces connoissances communes; &, sans se contenter de reconnnoître simplement que nous avons la racine & la source de ces défauts, tâcher de plus de découvrir ce que ces racines ont produit en nous, & jusqu'à quel point elles y sont vivantes.

Chapitre IV.

Que pour ſe connoître ſoi-même il faut s'inſtruire des regles de la Morale, tant de celles qui ne ſont point conteſtées que de celles qui le ſont. De quelle ſorte l'amour-propre élude les unes & les autres.

Mais comme le déſordre & l'injuſtice de l'homme ne ſont que des privations de l'ordre où il devroit être, & de la juſtice à laquelle il doit demeurer attaché, il eſt clair qu'on ne les ſauroit connoître comme il faut, ſans connoître cet ordre & cette juſtice, c'eſt-à-dire les loix divines & éternelles, qui reglent les devoirs des hommes, & dont ils ne ſauroient s'éloigner ſans tomber dans le déreglement & dans l'injuſtice. Mais comme ce n'eſt pas ici le lieu d'en traiter à fond, & que c'eſt plûtôt la matiere d'une Morale toute entiere, que d'un petit écrit comme celui-ci ; l'on ſe contentera d'y propoſer en général quelques avis, pour éviter dans l'étude qu'il en faut faire toute ſa vie, les égaremens volontaires & les illuſions ſubtiles où l'averſion

Digitized by Google

pour la verité nous engage sans que nous nous en appercevions, ou plûtôt sans que notre esprit veuille avouer qu'il s'en apperçoit. CHAP. IV.

Entre les regles qui prescrivent les devoirs des hommes, & sur lesquelles ils seront jugés, il y en a de généralement reconnues, comme, par exemple, que le meurtre, le vol, l'adultere, la fornication, le faux témoignage sont des actions criminelles; & d'autres au contraire, sur lesquelles il y a quelque partage entre ceux qui se mêlent de décider ces sortes de questions.

Je ne prétens point par cette division, ôter la certitude & l'évidence à ces regles contestées. Car je sai qu'il y en a quelques-unes qui ne sont pas moins claires ni moins certaines, que les principes les plus généralement reçus de tous les hommes, & desquelles on ne peut douter que par un défaut d'application, ou par un aveuglement de passion & de malice. Je veux seulement marquer le fait, & distinguer les verités de Morale en ces deux classes, par rapport, non à leur évidence réelle, mais à la disposition effective des hommes, qui ont reçu les unes unanimement, & qui se sont partagés à l'égard des autres.

CHAP. IV.

Je mets même au rang de ces regles contestées, celles qui, quoique peu attaquées par des écrits & des discours, le sont néanmoins par la pratique, & que bien des gens qui veulent passer pour mener une vie chrétienne, ne laissent pas de violer par leur conduite, sans cesser pour cela de trouver des Confesseurs qui les tolerent, ou qui les approuvent, & sans perdre l'estime de personnes reglées & chrétiennes. Il y a, par exemple, assez peu de Confesseurs qui voulussent autoriser par une décision formelle, le Bal, la Comedie, les Romans, la maniere si peu modeste dont les femmes s'habillent presentement, l'usage que l'on fait communément des biens de l'Eglise, la recherche des Dignités Ecclésiastiques. Cependant, puisqu'on voit tant de gens, qui ont quelque conscience, qui ne font nul scrupule de toutes ces choses, il faut qu'il y ait des Confesseurs qui n'y trouvent rien à redire, & qui ne croient pas qu'on soit obligé de les quitter.

Quiconque désire de se connoître, doit donc s'instruire & s'éclaircir de ces deux genres de verités, puisque c'est par-là qu'il doit juger de soi-même &

de son état. Et il est bien facile de le faire à l'égard des premieres : car il n'est besoin que de le vouloir sérieusement. Elles sont exposées à tous ceux qui désirent de s'en informer. On les trouve par-tout. Mais s'il est aisé de les apprendre d'une maniere speculative, il ne l'est pas de s'en servir comme d'une lumiere pour découvrir le fond de son cœur, & pour juger de ses actions. Car l'amour-propre qui ne peut pas toujours empêcher qu'elles n'entrent dans notre mémoire, fait en sorte d'ordinaire qu'elles y demeurent stériles, c'est-à-dire qu'elles ne nous servent jamais de regles ; que nous n'y comparons jamais nos actions ; que nous n'en tirons jamais les conséquences les plus naturelles & les plus certaines; qu'elles ne nous viennent dans l'esprit que quand il s'agit d'en discourir ; enfin, que nous les regardons à peu près comme ces opinions des anciens Philosophes, que nous sommes bien-aises de garder en dépôt dans notre mémoire, comme des points de science & d'érudition, mais par lesquels nous ne pensons point à regler notre conduite. CHAP. IV.

Il faut considerer cette disposition de notre cœur comme un de nos plus

CHAP. IV. grands maux, puiſqu'elle fait que la verité qui en devroit être le remede, ne ſert qu'à les augmenter par le mauvais uſage que nous faiſons de ſa lumiere. Car ne nous étant donnée que pour nous conduire, nous en devenons injuſtes poſſeſſeurs, deſlors que nous ne nous en ſervons pas pour cette fin. Nous devons donc faire toute ſorte d'efforts pour remedier à ce mal : & ainſi, quelque éloignement que nous ſentions pour la verité, il faut que nous nous forçions nous-mêmes d'en approcher, & de nous en ſervir comme d'un flambeau, pour chercher dans les plus profonds replis de notre ame tout ce qui peut y être contraire.

Mais ſi l'amour propre a aſſez d'adreſſe pour arrêter dans la plûpart du monde, l'effet des verités les plus conſtantes & dont on eſt le plus convaincu, il élude encore bien plus facilement celles qui ſont combattues, ou par des opinions contraires formellement ſoutenues, ou par une pratique oppoſée. Car il fait, ou que les gens demeurans dans l'incertitude & dans le doute, ne laiſſent pas d'agir comme s'ils étoient le plus aſſurés de ce qu'il faut croire dans ce partage de ſentimens ; ou qu'ils ſe déter-

Digitized by Google

minent au parti qui favorise leurs inclinations, par des raisons si frivoles, qu'ils auroient honte de les dire si on les y obligeoit ; ou qu'ils suivent aveuglément l'exemple des autres, sans qu'ils ayent jamais examiné si cet exemple les mettoit en sureté, & s'ils en seroient quittes devant Dieu, en lui alleguant qu'ils ont suivi le train commun : & enfin il fait si bien arrêter sur ce point leur curiosité, qu'ils n'appréhendent rien tant que d'y voir trop clair.

Ce n'est point mon dessein de décider ici aucun des points que j'ai appellé contestés parcequ'il se trouve des gens dans l'Eglise qui les combattent, ou par leurs opinions, ou par leur pratique. Je dis seulement que ce repos où vivent ceux qui suivent des sentimens relâchés, sans les avoir jamais examinés serieusement, est visiblement déraisonnable, & qu'il ne peut venir que de la corruption de leur cœur, de la haine pour la verité, & du désir secret qu'ils ont de n'être pas troublés dans la jouissance des objets de leurs passions par les remords de leur conscience ; & enfin, de la crainte d'être obligés de se condamner à l'égard du passé, & de changer de conduite à l'avenir. C'est-

CHAP. IV.

là ce qui étouffe leur crainte, & les empêche d'avoir à l'égard de leur salut, les mêmes sentimens qu'ils éprouvent à l'égard de toutes les autres choses. Car si des Médecins habiles leur disoient qu'une certaine viande est empoisonnée, ils se garderoient bien d'en manger avant que de s'être assurés que ces Médecins se trompent. Si on leur donnoit avis qu'il y a une entreprise formée contre leur vie, que le feu est à leur logis, ils ne se fieroient nullement aux discours de ceux qui leur diroient le contraire sans leur en apporter aucune preuve; ils ne manqueroient point d'approfondir ces avis, & ils ne se tiendroient point en repos, qu'ils ne se fussent parfaitement éclaircis de la verité. D'où vient donc que, quand ils entendent dire que des personnes éclairées, sont convaincues que des choses qu'ils pratiquent ne sont nullement permises, qu'elles sont capables de les perdre, qu'elles sont condamnées par la loi de Dieu comme des crimes, ils en sont pourtant si peu émûs, que tout est capable de les rassurer? D'où vient qu'ils ne prennent jamais la peine d'examiner à fond les raisons du sentiment qui ne leur est pas favorable, ni de

Digitized by Google

conſulter aucun de ceux qui en ſont perſuadés, mais qu'ils s'arrêtent à de certaines raiſons ſuperficielles; & que, pourvû qu'ils ſe voient autoriſés par une troupe de gens dont ils eſtiment d'ailleurs très-peu la lumiere & la piété, ils s'imaginent n'avoir rien à craindre? Qui ne voit que c'eſt leur paſſion qui ſuſpend leur raiſon, & qui lui cache les plus communes regles du bon ſens, qu'elle ne ſe pourroit empêcher de voir, ſi elle n'étoit comme liée par le cœur, qui appréhende d'être troublé dans ſes inclinations. CHAP. IV.

Ce que nous devons donc faire pour éviter un déreglement ſi viſible, & ſi propre à nous jetter & à nous entretenir dans l'aveuglement, eſt d'établir pour un principe inviolable de notre conduite, de ne ſuivre jamais dans la pratique aucune de ces opinions favorables aux inclinations de la nature, & qui ſont condamnées par des gens de bien; à moins que d'être pleinement aſſurés que ces gens de bien ſe trompent, & ſont dans un excès de ſeverité. Autrement nous ne ſaurions nous exempter de témérité; & l'imprudence que nous commettons en ſuivant une conduite ſi déraiſonnable, nous devroit être un-

CHAP. IV. préjugé que nous nous trompons même dans le fond, & que c'est l'aversion que nous avons pour la verité, qui nous empêche de le reconnoître.

Ce ne seroit pas avoir peu avancé dans la connoissance de soi-même, que de s'être instruit des principales verités sur lesquelles on doit juger de ses actions & de son état. Mais il faut ajouter à la connoissance des loix de Dieu, celle de sa grandeur, de sa bonté, des obligations infinies que nous lui avons, des droits qu'il a sur les hommes en qualité de Créateur & de Rédempteur. Il y faut ajouter les suites nécessaires du péché, & se regarder, en qualité de pécheurs, comme réduits au dernier degré de la bassesse & du néant : *Vide, Domine, & considera quoniam facta sum vilis* : VOYEZ, *Seigneur, & considerez l'aviliſſement où je suis reduite :* comme ayant mérité que toutes les créatures s'élevent contre nous : comme étant indignes de tous les soulagemens, de toutes les consolations, de toutes les assistances que nous en recevons ; & enfin, comme n'ayant aucun droit de nous plaindre d'aucun mauvais traitement, parcequ'il n'y en a point que nous ne

Jerem. Thren. I. 11.

mériterions. Que si nous comparons ensuite ces sentimens que notre état exige de nous, avec ceux que nous avons effectivement, avec cette inclination violente à l'élevation, avec cette délicatesse & cette sensibilité dans les plus petits maux & les plus legeres injures, avec cette pente tyrannique à nous assujettir tous les hommes & à rapporter tout à nous, il est impossible que nous ne soyions étonnés d'une disposition si monstrueuse, & si opposée à la raison & à la justice. CHAP. IV.

CHAPITRE V.

Que pour se connoître, il faut étudier ses inclinations bonnes & mauvaises.

QUoique ces considérations soient utiles à tout le monde, elles sont néanmoins particulierement propres à ceux qui reviennent à Dieu après de grands égaremens. Mais il y a une autre étude de soi-même, beaucoup plus longue & plus difficile, & qui fait l'exercice des justes même durant toute leur vie. Elle consiste à tâcher de connoître ses passions, ses humeurs, ses foiblesses, ses défauts, les déguisemens

CHAP. V. dont l'amour-propre se sert pour les couvrir & aux autres & à nous-mêmes, & les injustices secrettes où il nous engage. C'est à quoi chacun est obligé de s'appliquer avec soin, comme à un des principaux moyens de s'avancer dans la piété, & même de s'y maintenir. Car toutes les fautes des justes, & legeres & importantes, ne viennent d'ordinaire que de ce qu'ils ne se connoissent pas assez ; qu'ils ne se font point assez justice, & qu'ils se dissimulent à eux-mêmes une grande partie de leurs défauts.

Il ne faut qu'être bien persuadé de l'importance de ce devoir & s'appliquer à le pratiquer, pour découvrir d'abord en nous un grand nombre de défauts. Car il est certain que ce qui fait ordinairement que la plûpart de nos fautes nous demeurent inconnues, c'est que si-tôt que nous en appercevons quelqu'une, nous en détournons la vûe comme d'un objet qui nous incommode, & qu'ainsi elles font peu d'impression sur notre esprit. Nous ne les regardons même que séparément, comme si nous n'avions que le défaut que nous sommes forcés de voir en ce moment-là. Tous ceux que nous avons

remarqués par le passé, demeurent comme anéantis à notre égard. Nous ne comptons pour rien les habitudes & les inclinations qui en restent; & ne nous arrêtant ainsi qu'aux simples actions, & encore le plus legerement qu'il nous est possible, nous n'avons jamais lieu de former de nous une idée qui soit fort humiliante. CHAP. V.

On ne sauroit faire aucun progrès dans l'étude de soi-même, qu'en corrigeant ce défaut; & en prenant une voie toute contraire, qui est de forcer son esprit à considerer ses défauts & ses imperfections avec une application sérieuse; de les ajouter les uns aux autres à mesure qu'on les découvre; de tâcher d'en pénetrer la source; d'examiner les effets de ses passions; de ne s'imaginer pas facilement qu'elles soient détruites pour avoir été quelque temps sans action, & de se servir de cette image pour s'en humilier devant Dieu & devant les hommes.

En un mot, il faut agir à peu près dans cette étude, comme si on avoit entrepris de travailler toute sa vie à faire son portrait; c'est-à-dire, qu'il faut y donner tous les jours quelque coup de pinceau, sans effacer ce qui

CHAP. V. en en est déja tracé. Ainsi on remarquera tantôt une passion, & tantôt une autre. On découvrira aujourd'hui une illusion de l'amour-propre, & une autre demain. Et par-là nous formerons peu-à-peu un portrait si ressemblant, que nous pourrons voir à chaque moment tout ce que nous sommes; de sorte que nous aurons sans cesse lieu de nous dire à nous-mêmes: Voilà ce que je suis; voilà ce que j'ai tant aimé, & dont je voudrois que tout le monde fît l'objet de son estime & de son affection.

On ne doit pas oublier dans cet amas de nos défauts, ceux qui n'étant qu'extérieurs & involontaires, ne nous rendent pas proprement coupables devant Dieu. Car ce sont ceux-là qui nous rabaissent souvent le plus à nos propres yeux; parceque nous sommes si vains, que nous jugeons ordinairement de nous-mêmes, plûtôt par rapport aux hommes, que suivant la verité. Et de plus, ces défauts nous rendant incapables de certaines actions & de certains emplois, doivent avoir place dans les déliberations que nous faisons, pour entrer, ou ne pas entrer dans les divers engagemens qu'on nous peut proposer.

Digitized by Google

Enfin, comme ils font d'ordinaire beaucoup d'impression sur l'esprit des autres, nous sommes obligés d'y avoir beaucoup d'égard, puisque nous devons regler en partie notre conduite sur cette impression, qui nous ouvre ou qui nous ferme l'entrée de leur cœur, & qui les dispose à se choquer, ou à ne se choquer pas de nos actions. CHAP. V.

CHAPITRE VI.

Qu'il faut considerer ses défauts dans leur grandeur & dans leurs suites, & ses vertus avec les imperfections qui y sont jointes, & le mauvais usage que nous en avons fait.

LEs défauts & les vertus doivent, comme nous avons dit, être également l'objet de l'examen de nous-mêmes. Mais il faut tâcher de connoître l'étendue & la grandeur de ses défauts, les bornes & les imperfections de ses vertus. L'un & l'autre est nécessaire pour se former la vraie idée de soi-même. Car l'on se trompe également dans l'un & dans l'autre, par la pente que l'amour-propre nous donne, à cacher ou à diminuer ce que nous avons de

CHAP. VI.
mauvais, & à mettre en vûe ou à augmenter ce que nous avons de bon.

Pour éviter ces illusions, il faut remarquer qu'à l'égard des défauts, on ne doit pas simplement juger de leur grandeur & de leur étendue par rapport aux effets qu'ils ont eus, mais aussi par rapport aux effets qu'ils pouvoient avoir, si Dieu ne les eût arrêtés. Car il n'y a point de passion qui ne puisse être la cause de notre perte. Une legereté, un petit mouvement de colere, une parole de vanité, une complaisance déreglée, un manque de circonspection, peuvent quelquefois avoir des suites qui changent tout l'état de notre vie. C'est ce que nous connoîtrons clairement dans l'autre monde, où Dieu nous fera voir qu'il nous a fait éviter une infinité de précipices, dans lesquels notre concupiscence nous auroit entraînés, s'il n'en avoit détourné le cours. Et nous en pouvons même connoître une partie dès cette vie, si nous faisons réflexion sur ce qui nous pouvoit arriver de toutes les fautes que nous avons commises, & sur les excès où nos passions nous auroient pu porter, si elles eussent été violemment excitées par les objets & favorisées par les occasions;

& qu'elles n'eussent point été arrêtées par les obstacles que Dieu y a mis pour les retenir dans de certaines bornes : ce qui nous oblige de reconnoître, que ce n'est point par notre modération & par notre sagesse, que nous avons évité ces grands inconvéniens, mais par la seule misericorde de Dieu. CHAP. VI.

On doit retrancher dans l'examen des vertus que nous croyons avoir, ce qu'il y a de purement naturel & où la grace n'a point de part. Car Dieu qui doit être la regle de tous nos jugemens, ne fait aucun état de ce qui ne vient que de la nature. Il en faut retrancher les effets de l'habitude, qui n'est encore qu'une autre nature. Il en faut retrancher tout ce qui naît du désir de plaire aux hommes, & des autres vûes secrettes d'interêt & de passion ; parceque tout cela est mauvais & corrompu. Il en faut séparer ce que nous avons détruit par notre ingratitude & par nos péchés ; parceque cela ne subsistant plus aux yeux de Dieu, il ne doit pas subsister aux nôtres. Il faut considerer combien ces vertus, quelles qu'elles soient, ont peu d'étendue, de force & de fermeté ; avec combien peu d'amour &

Digitized by Google

CHAP. VI. de zele nous nous y portons ; & après tous ces divers retranchemens, il faut nous demander à nous-mêmes ce qui nous en reste.

Non-seulement les bonnes qualités & les vertus ne sont rien aux yeux de Dieu, quand elles sont détruites par des crimes ; mais sans que nous en ayions commis, elles nous deviennent souvent inutiles, & nous rendent même coupables par le peu d'usage que nous en faisons. Car les dons de Dieu enferment toujours quelque nouvelle obligation. Il demande davantage à ceux à qui il a plus donné. Nous lui devons l'usure de ses faveurs & de ses graces ; & si nous manquons à la lui rendre, il vaudroit mieux que nous ne les eussions point reçues. S'il nous a donné un naturel favorable ; s'il nous a préservés des tentations qui emportent la plûpart des autres ; si nous en avons eu peu à combattre dans nous-mêmes ; s'il nous a donné quelques bonnes qualités d'esprit, quelque pente & quelque inclination à la vertu ; enfin, s'il nous a donné les vertus mêmes, nous devons regarder tout cela comme des talens que nous n'avons reçus de Dieu, qu'à condition de les

Digitized by Google

faire profiter : de sorte que si nous connoissons que nous ne l'ayions pas fait, il n'y a rien qui nous doive donner plus de confusion & plus de crainte. CHAP. VI.

Nous devons sur-tout considerer le mauvais usage que nous avons fait de toutes les verités de Dieu, soit en nous en élevant intérieurement ou extérieurement ; soit en les profanant par des entrétiens indiscrets ; soit en nous en servant, non pour nous mépriser nous-mêmes, mais pour mépriser les autres. Car c'est-là l'usage, ou plûtôt l'abus le plus ordinaire que l'on en fait. Il est impossible que ceux qui connoissent un peu les verités de l'Evangile, ne voient en même-temps qu'elles sont peu observées par un grand nombre de personnes qui font d'ailleurs profession de piété. On voit qu'ils manquent de lumieres en plusieurs points, & qu'ils tombent en des fautes considérables. Et la malignité se mettant de la partie, prend plaisir à s'occuper de ces défauts. Elle les exagere, elle s'en remplit, & détourne par-là notre esprit de tout ce qui pourroit l'édifier dans ceux en qui nous les remarquons. Tout blesse & tout choque ces gens si éclairés, mais peu charitables. Si un Monastere ne suit

CHAP. VI.

pas avec exactitude les regles de désintéressement prescrites par les Canons de l'Eglise, ils n'y voient plus rien de bon, ils ne s'occupent que de cela, & comptent pour rien tout ce qu'il a d'ailleurs de vertu. Ils ont raison en ce qu'ils condamnent; mais ils n'en ont pas de le condamner avec si peu de douceur, d'humilité, & de charité: de sorte que souvent la maniere dont ils blâment les défauts des autres, est plus blâmable que ces défauts mêmes.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut tâcher de connoître ses défauts cachés: qu'ils peuvent être très-grands, quoique nous ne les connoissions pas.

IL n'est pas si difficile d'arriver à ce degré de connoissance de soi-même, dont nous avons parlé jusqu'ici, puisqu'il ne renferme encore que des défauts visibles. Il est bien plus difficile de découvrir en soi ceux qui nous sont cachés par notre peu de lumiere, ou par les adresses de l'amour-propre. Nous avons tout lieu de craindre que nous n'en ayions beaucoup de ce gen-

Digitized by Google

re. Car comme nous ne voyons presque personne en qui nous ne croyions reconnoître des défauts qui leur sont inconnus; pourquoi supposerons-nous que nous sommes plus exempts que d'autres de cette illusion si commune ? CHAP. VII.

On n'a pas même lieu de s'assûrer que ces défauts cachés ne puissent être fort considerables, & ne soient jamais capables de nuire au salut. L'aveuglement où nous sommes, nous en peut cacher de fort importans. Combien voit-on de gens, par exemple, qui faute de connoître le peu d'étendue de leur esprit, entrent dans des engagemens où ils commettent de très-grandes fautes ? On choisit mal ses occupations & ses emplois; on mépriſe ceux ausquels on seroit propre, & on s'applique à d'autres dont on est fort incapable. On s'engage en des contestations qui ont de fâcheuses suites. On se persuade fortement d'avoir raison quand on a tort : & sur ce fondement, on traite les autres avec hauteur & avec dureté. On excite des murmures contre soi. On détruit toute l'édification qu'on auroit pu donner par ses autres actions. Il y a des gens qui, faute de connoître ce qu'ils ont de choquant

Digitized by Google

CHAP. VII.

dans leur humeur & dans leur conduite, portent la froideur & le dégoût dans le cœur des autres ; qui désunissent par-là des sociétés entieres ; qui détournent des personnes de leur voie, & étouffent en elles les semences que Dieu y avoit mises. Il y en a qui servent d'obstacles, sans y penser, à beaucoup de choses utiles & nécessaires, parcequ'on ne sait comment s'y prendre pour traiter avec eux.

Il y en a que de petites attaches, ou des préventions opiniâtres qu'ils ne connoissent point, empêchent de satisfaire à des devoirs importans, dont l'omission scandalise ceux qui les voient agir, & cause de grands inconvéniens. Enfin il arrive rarement, que les chûtes visibles n'ayent pas leur source dans ces défauts que l'on ne veut pas voir.

Cela doit suffire pour nous obliger de joindre à l'examen que nous devons faire de nous-mêmes, tous les secours que nous pouvons tirer des autres pour nous mieux connoître. Il y a divers moyens de se les procurer ; mais je n'en marquerai ici que deux principaux qui en comprennent plusieurs. L'un est d'aller en quelque sorte au-devant de la verité, en la cherchant dans l'exem-

Digitized by Google

ple & dans les instructions des autres. CHAP.
L'autre, de la laisser approcher de VII.
nous, en lui donnant un accès libre, & en ôtant tous les obstacles qui l'en éloignent.

CHAPITRE VIII.

Comment on doit aller au-devant de la verité, en la cherchant dans l'exemple des autres, & en tâchant de s'édifier de leurs vertus & de s'instruire par leurs défauts.

ON cherche la verité dans l'exemple des autres, par les réflexions que l'on fait sur les actions des hommes, ce qui s'étend à leurs vertus & à leurs défauts. Leurs vertus nous instruisent de celles qui nous manquent; elles nous convainquent de notre foiblesse & de notre lâcheté, & elles nous humilient par cette comparaison. Il suffit même souvent qu'il y ait quelque différence de lumiere & de conduite entre les autres & nous, pour nous donner lieu de nous détromper. Car encore que l'amour-propre nous persuade d'abord que c'est nous qui avons la raison de notre côté; si nous

Digitized by Google

CHAP. VIII. remarquons néanmoins que la conduite des autres ait ordinairement de bons succès, & que la nôtre au-contraire en ait toujours de mauvais, il faudroit que nous fussions bien opiniâtres pour ne pas croire que c'est nous qui avons tort.

C'est presque là le seul moyen de reconnoître en soi ce qu'on appelle fausseté d'esprit, qui est un défaut qui fait prendre les affaires de travers, qui engage en de faux partis, en des avis écartés, & en de mauvais raisonnemens. Car encore que ce même défaut d'esprit qui produit ces faux jugemens, soit un obstacle à les reconnoître directement; s'il arrive néanmoins qu'un homme ait lieu de remarquer qu'il se trouve ordinairement seul de son sentiment, & que ses pensées sont presque toujours opposées à celles de tous les autres, il faudroit qu'il eût une extrême attache à son propre sens, pour n'en pas conclure qu'il y a bien de l'apparence que le défaut est de son côté. Et ainsi le moins qu'il puisse faire, c'est de se défier de ses lumieres & de la qualité de son esprit, & de consulter sincerement sur les points dans lesquels il aura des avis particuliers, les personnes les plus habiles

habiles & les plus désintereſſées qu'il pourra, en tâchant de bonne foi d'entrer dans leurs raiſons. CHAP. VIII.

Il eſt d'autant plus important de tâcher de s'édifier des vertus & des bonnes qualités des autres, que nous devons reconnoître en nous une inclination qui nous porte à faire tout le contraire. Notre malignité nous en cache une partie, & elle fait que nous nous appliquons peu à celles qu'elle ne peut nous cacher. Ou nous les oublions entierement, ou nous ne regardons preſque point par ces endroits-là, ceux qui les ont. Au-contraire leurs défauts font des traces profondes dans notre eſprit. Nous en conſervons des images vives, qui ſe préſentent d'elles-mêmes ſans qu'il ſoit beſoin de les chercher, & nous renouvellons ſans ceſſe ces images & ces traces par de nouvelles réflexions, comme pour les empêcher de perdre rien de leur force. Cependant on devroit faire tout le contraire, puiſqu'au-lieu qu'il y a peu de gens qui ſoient chargés de remedier aux défauts des autres, il n'y a perſonne au-contraire que Dieu n'oblige de profiter de leurs vertus. Car il les propoſe à tous ceux qui les voient comme une inſtru-

CHAP. VIII.

ction vivante & animée, dont il leur demandera compte un jour, comme de toutes les autres graces qu'il leur fait.

Mais comme il n'est pas défendu néanmoins de remarquer dans les autres certains défauts visibles, & qu'il est même impossible de ne pas voir ce qui frappe nos sens, il faut essayer de nous en servir pour nous mieux connoître; & afin d'en tirer cet avantage, il faut, d'abord que nous appercevons quelques-uns de ces défauts, que nous nous demandions à nous-mêmes: *Numquid ego unquam imprudens facio simile huic?* Ne tombe-je point moi-même dans les défauts que je remarque en cette personne? Les occasions de faire de ces sortes de réflexions ne sont que trop ordinaires. Car l'amour-propre qui a mille adresses pour nous cacher nos propres défauts, n'en a pas moins pour découvrir ceux d'autrui. Et au-lieu que sa délicatesse ne nous permet guéres d'arrêter la vûe sur les nôtres, il nous rend au-contraire clair-voyans à l'égard de ceux des autres. Nous les voyons tels qu'ils sont: nous les considérons tant que nous voulons: nous ne nous mettons guéres en peine de les amoindrir par des excuses favorables. Cet

effet vient sans doute d'une assez mauvaise cause : mais en le retenant dans de justes bornes, on en peut tirer quelque utilité, & s'en servir pour tromper en quelque sorte l'amour-propre. Car en considerant ainsi les défauts des autres sans cette multitude de vûes & d'excuses artificieuses qui nous trompent dans les nôtres, on découvre aisément quelle est la fausse lumiere qui les éblouit, comment ils se sont engagés dans cette illusion, & ce qu'ils devroient faire pour s'en délivrer. Et ensuite en tournant toutes ces considerations contre soi-même, on trouve facilement à se les appliquer, si l'on a tant soit peu de sincerité & de désir de se connoître. CHAP. VIII.

A moins qu'on ne se serve de cette adresse pour profiter des fautes d'autrui que l'on ne sauroit s'empêcher de voir, elles ne font que nous aveugler encore davantage, au-lieu de nous aider à nous connoître. Car ou l'on en prend sujet de mépriser ceux qui y tombent, en s'élevant au-dessus d'eux, comme si on en étoit exempt ; ou si l'on s'en reconnoît coupable aussi-bien qu'eux, on se console de n'être pas seul sujet à ces foiblesses. Nous sommes bien-aises

CHAP. VIII. qu'ils n'ayent pas cet avantage au-dessus de nous. Nous diminuons l'idée que nous avons de nos propres fautes, en les regardant comme communes à plusieurs, & comme étant plûtôt des suites de l'infirmité de la nature, que de notre déreglement ; & nous nous mettons ainsi en quelque sorte à couvert des reproches de notre conscience, en nous cachant dans la foule des coupables.

CHAPITRE IX.

Qu'il se faut instruire par les jugemens qu'on entend faire des autres.

MAIS outre les instructions que l'on peut tirer des défauts des autres que l'on apperçoit par soi-même, on en peut tirer aussi de fort importantes, des jugemens qu'on entend faire à ceux qui s'en entretiennent. Car on en peut apprendre que c'est en vain que l'on se dissimule ses défauts, & que l'on s'offense de ceux qui en parlent ; que l'on ne fait par-là qu'y appliquer les gens un peu davantage : parcequ'au-lieu qu'ils sont d'ordinaire fort indulgens pour les imperfections de ceux qui les

Digitized by Google

reconnoissent de bonne foi, ils ne souffrent au-contraire qu'avec impatience celles qu'on prétend cacher, & dont on ne leur permet pas de parler avec liberté. Que s'ils gardent quelque retenue en parlant avec ceux dont ils ont quelque sujet de se défier, ils trouvent toujours quelqu'un à qui ils se déchargent; & par ce moyen, ces jugemens se répandent en secret de l'un à l'autre, à peu près comme si l'on en parloit publiquement. De sorte qu'il faut faire état, que le seul moyen d'empêcher qu'on ne parle de nos défauts, c'est de s'en corriger, ou de témoigner qu'on le désire sérieusement, & qu'on est bien-aise d'en être averti. CHAP. IX.

On peut encore apprendre par les jugemens qu'on entend faire des autres, que presque personne ne fait ce qu'on pense de lui, ni quelle impression ses actions font sur l'esprit du monde: d'où il arrive qu'en se formant de fausses idées de la disposition des autres envers soi, on prend ensuite de fausses mesures. On ne fait pas le bien qu'on pourroit faire, & on ne prévient pas le mal qu'on auroit pu prévenir. On choque les autres en mille manieres sans le savoir, & l'on rompt ainsi peu-à-peu tous

Digitized by Google

CHAP. IX. les liens qui formoient l'union qu'on avoit avec eux.

On s'apperçoit bien à la fin de quelques-uns de ces mauvais effets, mais cela ne fait qu'augmenter l'illusion où l'on est. Car faute de connoître ce qu'il y a effectivement de choquant en notre conduite, on rejette tout le tort sur les autres : on leur attribue des mouvemens, des intentions & des desseins auxquels ils n'ont jamais pensé : & sur cela on se forme d'eux des idées peu avantageuses, qui paroissant au-dehors par quelques marques extérieures, augmentent encore l'éloignement qu'ils ont de nous.

Il est vrai qu'il ne faut pas regler absolument sa conduite sur les opinions & sur les impressions des autres. Mais quand ces opinions & ces impressions sont uniformes, elles nous donnent souvent lieu de reconnoître qu'elle n'est pas reglée selon les loix de Dieu; les autres étant d'ordinaire plus subtils que nous-mêmes, à découvrir ce qui vient en nous de passion & d'amour-propre. Souvent même lorsque ces impressions sont injustes, elles ne laissent pas d'avoir quelque cause en nous, à laquelle on pourroit remedier. Enfin,

Digitized by Google

quelque déraisonnables qu'elles soient; comme elles peuvent être ou aigries ou adoucies par notre conduite, qu'elles servent d'obstacles à certaines entrepriſes, & qu'elles en facilitent d'autres, & qu'on peut quelquefois prendre des biais pour les éviter, il eſt toujours bon de les ſavoir, pourvû qu'on ait la force de les ſouffrir. CHAP. IX.

CHAPITRE X.

Qu'on ſe ſert ſouvent des Confeſſeurs pour s'autoriſer dans ſes paſſions.

ON éviteroit une partie des inconvéniens où l'on tombe faute de ſavoir ce que les autres penſent de nous, ſi l'on pratiquoit de bonne foi ce qui eſt remarqué dans la vie de ſaint Thomas de Cantorberi, qu'un de ſes amis l'avertiſſoit par ſon ordre de tout ce qu'il trouvoit à redire à ſa conduite. Et c'eſt ce qu'ont eu en vûe ceux qui ont établi en certaines Maiſons Religieuſes, qu'il y auroit une perſonne chargée de recevoir les plaintes que chacun feroit de la conduite du Supérieur, pour lui en faire le rapport ſans en nommer les auteurs. Mais comme

CHAP. X. tout le monde ne peut pas jouir de ce bien, on devroit tâcher d'y suppléer, en se procurant un ami fidele & intelligent, à qui on donnât une entiere liberté de nous avertir de ce qu'on diroit de nous dans le monde, & de quelle maniere nos actions y seroient prises.

Il semble d'abord que la plûpart du monde suive cet avis, & qu'au-moins il soit pratiqué par toutes les personnes qui font profession de piété. Car il n'y en a point qui n'ait un Confesseur : & ce Confesseur devroit être cet ami fidele qui nous avertît de nos défauts & des scandales que nous causons, puisque nous lui en donnons droit en nous adressant à lui. Il les peut connoître d'autant mieux, qu'il joint à la connoissance qu'on lui donne de soi-même, celle qu'il peut quelquefois tirer d'ailleurs ; & qu'il voit ainsi les bornes de notre lumiere, c'est-à-dire ce que nous connoissons de nous, & ce que nous n'en connoissons pas. Et comme la pratique de cet office de charité fait une des principales parties de son ministere, il y a peu de personnes qui ne se flattent que c'est ce qu'ils recherchent en se soumettant à la conduite d'un Dire-

Digitized by Google

teur, & qui ne croient lui donner sur ce point toute la liberté qu'il peut désirer. CHAP. X.

Mais quiconque voudra bien développer les secrets replis de son propre cœur, trouvera souvent que, quoiqu'il s'imagine qu'il ne s'adresse à un Confesseur qu'afin d'en tirer du secours pour se mieux connoître, il a au fond du cœur une fin toute contraire, & un dessein secret de s'en servir pour se justifier dans ses défauts, & se dispenser ainsi de les avouer. C'est ce qu'on n'a garde de s'avouer à soi-même, puisqu'au-contraire on l'ignore, & que l'on a même sur la surface de l'esprit une pensée toute différente. Mais l'amour-propre qui réside dans le fond de l'ame, sait bien y réüssir sans que nous fassions sur cela des réflexions expresses. Et voici l'artifice dont il se sert. Nous avons de deux sortes de défauts: les uns qui sont l'objet de notre attache, & que nous ne voulons pas reconnoître pour défauts, de-peur d'être obligés de nous en défaire: les autres que nous condamnons de bonne foi, auſquels nous avons peu d'attache, & dont nous voudrions bien être délivrés. On choisit donc d'abord pour Confesseur, celui

CHAP. X.

dont on croit qu'il jugera à peu près de nous comme nous désirons qu'il en juge. Ensuite l'on fait comme une espece de convention & de partage avec lui. On lui abandonne les défauts que l'on n'aime point; on trouve bon qu'il les reprenne comme on les reprend soi-même : mais pour les objets des principales passions, on ne les soumet guéres à la censure d'un Confesseur, & on ne le choisit même que dans la pensée qu'il n'y touchera point.

On justifie ainsi premierement ses passions à soi-même, & l'on cherche ensuite quelque Confesseur qui soit disposé à les justifier. En un mot, nous voulons en eux une lumiere qui n'aille pas plus loin que la nôtre, & qui s'y conforme en tout. C'est-à-dire que nous voulons qu'ils approuvent & qu'ils condamnent ce que nous approuvons & ce que nous condamnons nous-mêmes.

C'est ce qui fait qu'y ayant dans le monde parmi ceux-mêmes qui font profession de piété, tant de conduites bizarres & irrégulieres, il n'y a presque personne néanmoins qui manque de Directeur, s'il en veut avoir : & ce Directeur ne sert à ceux qui le choi-

Digitized by Google

sissent dans cet esprit, qu'à étouffer leurs remords, & à faire qu'ils demeurent plus tranquillement dans l'état dont ils ne veulent pas sortir. CHAP. X.

Ainsi l'on peut définir un Directeur à l'égard de la plûpart du monde, un censeur charitable des petits défauts & des attaches legeres, & un approbateur des passions ausquelles on ne veut pas renoncer. On ne voudroit point d'un Directeur qui ne reprît rien, & l'on n'en veut point non plus qui touche à ces passions chéries. Ces deux conditions sont aussi essentielles l'une que l'autre. Car comme il seroit incommode, s'il prétendoit nous contredire dans ce que nous voulons absolument faire; il serviroit mal aussi notre amour-propre, s'il ne nous contredisoit en rien, notre intention secrette étant de nous servir de son zele contre certains défauts, pour nous autoriser dans ceux que nous ne voulons point reconnoître pour défauts.

Ce n'est donc pas assez d'avoir un Directeur, ni même d'en avoir un éclairé. Il faut de plus s'abandonner à lui sans déguisement & sans artifice, & avoir dessein de se conformer au jugement qu'il fait de nous, & non pas le

CHAP. X.

porter à suivre le nôtre. Enfin il faut être prêts d'apprendre de lui à nous mieux connoître, & être bien-aises qu'il nous y aide, sans lui prescrire de bornes. C'est la disposition où tout le monde doit être ; mais il n'est pas nécessaire qu'elle soit parfaite, ou plûtôt il est impossible qu'elle le soit. Car il n'y a point d'homme sur la terre qui ait assez d'humilité & de force, pour supporter sans découragement & sans effroi la vûe du moindre péché dans sa grandeur naturelle ; & il est vrai de dire de tous nos péchés connus dans toute leur étendue, ce que l'Ecriture dit de Dieu : *Non videbit me homo, & vivet* : NUL *homme ne me verra sans mourir*. Ainsi pour prendre une conduite proportionnée, & au besoin que nous avons tous de la verité, & à la foiblesse qui nous rend incapables de la soutenir dans toute sa force, il faut souhaiter ardemment de la connoître ; il faut recevoir avec docilité ce qu'on nous en découvre ; il faut croire qu'on nous épargne toujours beaucoup, & travailler cependant à devenir plus forts, afin qu'on soit moins obligé de nous épargner.

Exod. 33. 20.

Chapitre XI.

Défauts qu'il faut éviter pour donner la liberté aux autres de nous dire leurs sentimens. En quoi consiste l'opiniâtreté.

ON feroit sans doute de grands progrès dans la connoissance de soi-même, si l'on avoit sincerement cette disposition dans le cœur, en traitant avec le Confesseur qu'on auroit choisi. Mais il ne faut pas néanmoins borner à lui seul le droit de nous découvrir nos défauts, & les mauvais effets de nos actions. Il seroit à désirer au-contraire qu'on l'étendît le plus qu'on pourroit, & qu'on le donnât même en quelque sorte à tout le monde; puisqu'il n'y a personne à qui nous ne soyions redevables, & que nous ne puissions blesser & scandaliser. Quelque éclairé que soit un Confesseur, il ne nous voit pas toujours agir, il n'entend pas tout ce que nous disons, il ne connoît pas toujours aussi l'impression que nos paroles & nos actions font sur les autres; & ce n'est guéres que de ceux qui la sentent qu'on la peut bien

CHAP. XI.

apprendre. Il faudroit donc s'accoutumer à n'être pas si délicats sur ce point, & à donner à tout le monde une honnête liberté. Peut-être recevrions-nous souvent des avertissemens peu sensés. Mais si nous ne voulons recevoir que ceux qui nous paroîtront tout-à-fait raisonnables, nous n'en recevrons point du-tout. Car les hommes ne se chargeront jamais d'une exactitude si pénible, & ils prendront bien plûtôt le parti de ne nous rien dire du-tout, que de s'exposer à nous blesser si ce qu'ils nous diroient ne nous paroissoit pas tout-à-fait juste.

Il faut supposer que chacun, étant prévenu d'une part qu'on n'aime point à être averti de ses défauts, & n'étant pas bien-aise de l'autre de s'attirer notre aversion, est disposé par-là à s'exempter de nous rendre cet office de charité, & à ne nous rien découvrir de ce qu'il pense de nous, & de ce qu'il sait que les autres en pensent. Ainsi à moins que de lever cet obstacle, & d'aller comme au-devant de la verité, en excitant les autres à nous la dire, en leur témoignant d'une maniere non suspecte que nous nous en tenons obligés de quelque maniere

qu'ils le faſſent, & en diſſipant ainſi la crainte qu'ils ont de ſe rendre odieux, ils garderont toujours avec nous cette retenue trompeuſe, qui nous entretient dans l'ignorance de pluſieurs choſes qu'il nous ſeroit très-important de ſavoir. CHAP. XI.

Il ne ſuffit pas pour cela de recevoir ſans émotion les avis qu'on nous donne, ni même d'en remercier ceux qui prennent la liberté de nous les donner. Car tout le monde ſait aſſez, que comme il eſt honteux de témoigner de s'en offenſer, on tâche de ſe faire honneur d'être civil en ces occaſions. Mais il faut perſuader aux gens, que ces civilités ſont ſinceres; & c'eſt ce qui ne ſe peut, à moins que d'éviter quantité de choſes, que le monde prend pour des marques d'un ſecret mécontentement & d'un dépit que nous n'oſons découvrir.

Il ne faut pas prétendre, par exemple, que l'on prenne jamais la liberté de nous avertir de rien, ſi l'on voit que nous n'ayions d'union & de liaiſon qu'avec ceux qui entrent abſolument dans tous nos ſentimens, & que nous ne témoignions à tous les autres que de la ſéchereſſe & de la froideur.

Digitized by Google

CHAP. XI.

Si l'on voit que si-tôt que quelqu'un se sera hazardé de nous donner quelque avis, nous entrions dans un esprit de réserve à son égard ; que nous nous trouvions embarrassés toutes les fois que nous sommes avec lui, & que nous n'agissions plus d'une maniere libre & naturelle. Si l'on voit que pour avoir plus de droit de rejetter cet avis, nous y donnions un mauvais tour, & que nous le proposions d'une maniere odieuse, pour le faire condamner par ceux à qui nous en parlons. Si nous cherchons dans la personne de celui qui l'a donné, de quoi décrier son sentiment. Si dans les occasions qui s'en présentent, nous parlons de lui d'une maniere plus aigre & plus seche qu'à l'ordinaire. Enfin, si l'on s'apperçoit que cela nous a fait une plaie dans le cœur; que nous nous en souvenions, & que nous mêlions à dessein dans nos discours certaines apologies affectées, par rapport aux défauts dont on nous a avertis. Si nous n'évitons, dis-je, toutes ces choses, qui font voir que nous sommes extérieurement piqués, il ne faut pas esperer que l'on s'arrête à des paroles de civilité, qui sont détruites par tant de marques réelles d'un mécontentement secret.

Digitized by Google

C'est le sentiment d'un sage Payen, que celui que l'on avertit de quelque défaut, ne doit pas faire le même sur le champ à l'égard de celui dont il reçoit un avertissement, & qu'il doit attendre un autre temps à lui rendre cet office. Mais il faut étendre cet avis beaucoup plus loin. Car non-seulement il ne faut pas reprendre sur le champ ceux qui nous reprennent, mais il faut même éviter de les reprendre, lorsqu'il y auroit lieu de soupçonner que quelque dépit secret nous auroit ouvert les yeux sur leurs défauts, & nous auroit appliqués à les remarquer. On doit supposer qu'ils sont en peine de l'effet des avis qu'ils ont donnés, & qu'ils s'appercevront des moindres signes que nous donnerons de les trouver mauvais : qu'ils rapporteront à cette cause tout ce qu'ils remarqueront en nous de froideur & de chagrin pour eux, ce qui leur rendroit nos avis inutiles, & leur donneroit lieu de faire de nous un jugement téméraire. Et c'est ce qui nous oblige d'être en garde de ce côté-là, & de leur témoigner même plus d'ouverture & de confiance, que nous n'aurions fait en un autre temps. CHAP. XI.

Il est d'autant plus important de gar-

CHAP. XI.

der cette conduite envers ceux qui se hazardent de nous donner des avis, qu'en agissant autrement, on ne ferme pas seulement la bouche à une ou à deux personnes, mais qu'on la ferme presque à tout le monde. Car il ne faut que deux ou trois rencontres de cette nature, pour s'attirer la réputation de délicatesse, & pour passer dans l'esprit de ceux qui nous connoissent, pour gens qui n'aiment pas qu'on leur parle librement. Or dès que cette impression est formée, c'est une barriere invincible contre la verité. Chacun cherche des prétextes pour s'exempter de la dire à des gens si délicats. On craint toujours de les choquer & de les aigrir. Ainsi, dans le doute on prend ordinairement le parti de se taire, & de ne leur rien dire de désagréable.

C'est avec raison que l'on plaint les Grands & les Princes, de ce que leur grandeur fait que la verité n'ose approcher d'eux, & qu'ils passent ainsi toute leur vie dans l'illusion. Mais certainement on n'a guéres moins de sujet de plaindre sur ce point, la plûpart de ceux qui sont en quelque considération dans le monde. Car s'ils ne sont Princes par naissance, ils se font Princes par

Digitized by Google

humeur, en répandant parmi tous ceux qui les approchent, certaines terreurs qui empêchent leurs plus intimes amis de leur parler avec ouverture. D'où il arrive que souvent ils ne sont pas informés de ce qui sert d'entretien à tout le monde; qu'ils s'imaginent d'être approuvés dans ce qui est presque universellement condamné; & enfin, qu'ils prennent presque en toutes choses de fausses mesures. CHAP. XI.

Il est si dangereux de donner cette impression de soi, que quand elle est une fois formée, nos amis mêmes se croient obligés par charité de dissimuler leurs sentimens, & de nous abandonner à nos pensées. Saint Augustin se plaint comme d'une des principales difficultés qui se rencontrent dans le commerce de la vie, de ce que quand on n'approuve pas quelque chose dans les paroles ou dans les écrits de quelqu'un, & qu'on lui découvre ce sentiment dans la créance que la liberté chrétienne nous oblige d'en user ainsi, il arrive souvent que cet avis passe pour un effet de jalousie plûtôt que d'amitié. Il représente ces mauvais soupçons comme une faute considérable, & en même-temps fort ordinaire; & il dit qu'ils causent sou- *August. ep. 95. n. 4.*

CHAP. XI.

vent des divisions & des inimitiés entre des personnes très-unies. Cependant il ne fait point lui-même d'autre remede à ce mal, que de supprimer ses sentimens quand on a affaire à des amis de cette humeur. *Si je ne puis*, dit-il à saint Jerôme, *vous exposer avec liberté ce qui paroît défectueux dans vos écrits, & que vous n'en puissiez faire de même à l'égard des miens, sans que nous nous rendions suspects l'un à l'autre de jalousie & de manque d'amitié, laissons plûtôt tout cela, & ne mettons pas notre vie & notre salut en danger. Qu'il manque plûtôt quelque chose à la science qui enfle, pourvû que nous ne blessions point la charité qui édifie.* Et dans une autre de ses lettres : *Il semble*, dit-il, *que nous devrions user envers nous non-seulement de la charité, mais aussi de la liberté de l'amitié ; & qu'ainsi nous ne devrions pas nous dissimuler l'un à l'autre ce qui nous peut déplaire dans nos écrits, pourvû que nous le fissions avec un esprit que Dieu approuve dans la charité fraternelle. Mais si vous ne croyez pas que nous puissions user entre nous de cette conduite sans blesser dangereusement la charité, nous ferons mieux de nous en abstenir. Car encore*

Ep. 73. n. 9.

Ep. 82. n. 36.

que cette sorte de charité que je désirerois que nous pratiquassions ensemble, soit bien plus relevée, il vaut mieux néanmoins avoir cette autre à laquelle vous me réduisez, que de n'en avoir point du-tout: ILLA *enim caritas, quam tecum habere vellem, profectò major est: sed meliùs hæc minor quam nulla est.* Si un Saint se trouvoit donc obligé d'en user ainsi envers un autre Saint, on voit aisément qu'on peut bien en être réduit là envers d'autres; & qu'ainsi la charité même demande quelquefois qu'on vive dans cette réserve avec ses amis, lorsqu'ils ne donnent pas plus d'ouverture à leur découvrir ses sentimens. CHAP. XI.

Outre la réputation de délicatesse, il y en a encore une autre qui éloigne étrangement nos amis mêmes de nous parler avec liberté; c'est celle d'être attachés à notre sens, & fortement prévenus de nos pensées. Car lorsque nous avons donné cette idée de nous, personne presque ne se hazarde de nous contredire, principalement si nous avons quelque consideration qui porte les gens à se ménager avec nous. Ainsi chacun se tient dans la réserve & nous laisse croire ce que nous voulons, en

CHAP. XI. s'en moquant souvent dans son cœur. Il est vrai qu'il ne seroit pas juste de prétendre, qu'afin de ne pas passer pour opiniâtre à l'égard de ceux qui voudroient être crus de tout ce qu'ils proposent, on fût obligé de témoigner qu'on approuve des sentimens qu'on n'approuve pas en effet, & de se rendre à tous les avis que le premier venu s'avisera de nous donner; mais il est aisé d'éviter la réputation d'être attaché à son sens, sans passer à cette extrémité. Il n'y a pour cela qu'à distinguer la fermeté raisonnable, qui est une vertu, de l'opiniâtreté, qui est un vice: ce qui n'est pas difficile, si l'on considere le droit que la raison nous donne sur l'esprit des autres.

Nous ne pouvons exiger avec justice de qui que ce soit, qu'il se rende à nos sentimens quand il n'en est pas convaincu, ni l'accuser pour cela d'opiniâtreté. Car si c'est par lumiere qu'il n'en est pas persuadé, il est louable de ne se pas rendre à la fausseté: si c'est manque d'intelligence & de lumiere, on peut l'accuser de ces défauts, mais non de celui d'opiniâtreté. Mais le monde aussi ne commet pas cette injustice, quand on lui rend d'ailleurs ce

qu'il a droit d'exiger de nous : & voici en quoi cela consiste. Encore que les hommes ne soient pas dans cette vie absolument incapables de connoître aucune verité avec certitude, il y a néanmoins tant de choses qu'ils ne voient qu'obscurément, & ils se trompent même si souvent, en prenant pour certain ce qui ne l'est pas, en ne considerant les objets que confusément, & en n'y voyant pas tout ce qui est nécessaire pour en juger, que le moins qu'ils doivent faire, c'est d'avoir une défiance générale de leurs sentimens & de leurs pensées, lorsqu'elles ne sont pas expressément confirmées par la foi & par l'autorité de l'Eglise. Cette défiance ne fait pas qu'ils soient indéterminés, & qu'ils ne prennent aucun parti, mais elle les empêche de proposer leurs pensées d'un air décisif, & de se choquer quand on les contredit. Elle leur fait écouter & examiner de bonne foi les raisons qu'on allegue contre leur sentiment. Enfin elle leur fait rejetter les opinions qu'ils n'approuvent pas, avec tant de modestie, qu'on demeure persuadé qu'ils auroient été disposés à les embrasser, s'ils avoient eu assez de lumiere pour en pénétrer les raisons.

CHAP. XI.

CHAP. XI.

Voilà la disposition que le monde exige de nous, & qu'il en exige avec raison, parceque nous y devons être en effet. Et le contraire de cette disposition, c'est-à-dire cette assurance qui exclut même la défiance générale; cet air décisif; cette maniere de rejetter les opinions des autres, sans prendre presque la peine de les examiner, comme s'ils étoient incapables de trouver la verité, ou que l'on fût incapable de se tromper, est proprement ce qu'on appelle opiniâtreté.

C'est-là ce qui rebute le monde, & qui l'éloigne de nous parler librement; parcequ'on suppose toujours que ce seroit en vain qu'on le feroit; que lorsque nous avons pris parti, nous ne revenons jamais qu'après avoir bien contesté; qu'il faudroit toujours qu'il se trouvât que nous avons raison, & que les autres ont tort. Ainsi chacun aime mieux laisser tout-là, & nous abandonner à nos lumieres sans nous proposer les siennes.

On produit à peu près le même mauvais effet, si, sans entrer en contestation, & sans témoigner d'opiniâtreté & de chagrin, on demeure néanmoins dans une certaine froideur, sans faire paroître

paroître ni qu'on approuve, ni qu'on désaprouve la liberté que nos amis prennent de nous dire leurs sentimens. Car comme ils sont portés naturellement à croire que cette liberté ne nous est pas agréable, & qu'ils sont en défiance sur ce point; quiconque ne détruit pas cette impression par son air & par sa maniere de répondre, donne lieu de croire qu'il veut bien qu'elle subsiste, & son silence étant pris avec beaucoup d'apparence pour une marque de mécontentement, le monde se tient quitte de faire à l'avenir de pareilles tentatives. CHAP. XI.

CHAPITRE XII.

Regles pour entendre le langage des avertissemens, de la flatterie & du silence.

SI nous avions soin d'éviter ces défauts & les autres semblables, nous engagerions nos veritables amis à nous dire quelquefois ce qu'ils pensent de nos actions, & à nous rapporter de quelle sorte elles sont prises dans le monde. Mais pour juger bien de ce qu'ils nous disent, il faut avoir dans

CHAP. XII.

l'esprit cette regle, que comme la complaisance naturelle, la crainte de choquer, & l'honnêteté même obligent ceux qui nous parlent de nos défauts, de se modérer beaucoup dans les expressions; si nous voulons connoître leur sentiment au juste, il faut que nous ajoutions de nous-mêmes ce qui manque à leurs paroles, & ne pas supposer que ces pensées leur naissent dans l'esprit avec tous ces tempéramens & ces adoucissemens dont ils usent en nous les proposant. Faisons donc état qu'on ne nous dit jamais qu'une bien petite partie de ce qu'on pense de nous, & qu'il faut multiplier en quelque sorte tout ce qu'on nous en dit pour trouver le vrai. Si l'on nous dit que l'on trouve un peu à redire à quelque chose que nous avons fait, cela signifie qu'on y trouve beaucoup à redire. Si l'on dit que l'on fait quelque difficulté sur quelque raisonnement, cela veut dire qu'on le croit faux & ridicule. Si l'on nous dit que l'on a peine à entrer dans quelqu'une de nos pensées, cela veut dire qu'on la désapprouve & qu'on la condamne. Si l'on nous avertit qu'il y a des gens qui se blessent de certaines actions, c'est-à-dire qu'il y a grand

nombre de personnes qui s'en scandalisent. Enfin, il faut supposer que la langue des avertissemens est une langue particuliere ; qu'on ne s'y exprime qu'à demi ; que ce ne sont que réticences perpetuelles ; & qu'à moins que d'y suppléer & d'entendre à demi-mot, on est trompé par ceux mêmes qui s'efforcent de nous détromper. CHAP. XII.

Si l'on avoit autant de subtilité & de finesse pour ce qui regarde son veritable bien, qu'on en a d'ordinaire pour ses interêts, on ne découvriroit pas seulement la verité au travers des petits nuages, dont l'honnêteté & la prudence se servent pour l'adoucir & la tempérer, mais on sauroit même la discerner dans l'obscurité du mensonge & du silence. On l'altere par le mensonge des flatteries. On la cache par le silence. Mais il ne tient le plus souvent qu'à nous de la distinguer dans l'un & dans l'autre. Car il y a toujours quelque chose de vrai dans la flatterie même, & le silence a aussi son langage : ce qui a donné lieu à saint Jerôme d'appeller le silence de sainte Aselle, *silentium loquens* : Un *silence parlant*. *Hier. ep. 21. tom. 4. part. 2.*

Pour comprendre ce qu'il peut y avoir de vrai dans la flatterie, il n'y a

CHAP. XII.

qu'à distinguer le sens précis des expressions, d'avec les pensées qu'elles nous donnent lieu de lire dans l'esprit de ceux qui s'en servent. Il n'y a point de verité dans le sens précis des expressions des flatteurs, puisque nous prenons ici le terme de flatterie pour une fausse louange. Mais elles donnent lieu de connoître plusieurs de leurs pensées, & de nous instruire par ces pensées, de plusieurs verités qui nous regardent.

La premiere est que lorsqu'ils donnent ces louanges, ils croient tout le contraire de ce qu'ils disent, & méprisent autant dans le cœur ceux à qui ils les donnent, qu'ils témoignent au dehors d'estime pour eux.

La seconde se tire de la nature des louanges qu'ils choisissent. Car ils en prennent d'ordinaire la matiere, de choses vraiment louables, qu'ils attribuent faussement à ceux qu'ils veulent flatter. Ainsi ceux à qui l'on donne ces louanges, n'en doivent conclure, ni qu'ils ayent effectivement ces qualités qu'on leur attribue, ni qu'il y ait des gens qui le croient; mais seulement que ces qualités sont louables en elles-mêmes, & qu'il seroit à souhaiter qu'ils les eussent : c'est-à-dire qu'ils peuvent ap-

prendre par-là, non ce qu'ils ſont, mais ce qu'ils devroient être. C'eſt la réflexion que S. Auguſtin fait ſur la louange que Ciceron donne à Ceſar, de n'oublier rien que les injures ; *Nihil oblivisci ſolebat niſi injurias. Dicebat hoc*, dit-il, *tam magnus laudator, aut tam magnus adulator : Sed ſi laudator, talem Cæſarem noverat ; ſi autem adulator, talem eſſe debere oſtendebat Principem civitatis, qualem illum fallaciter prædicabat.* CE *que Ciceron diſoit à Ceſar*, dit ce Pere, *étoit, ou une grande louange, ou une grande flatterie : ſi c'étoit une louange, il falloit qu'il crût que Ceſar étoit tel en effet ; & ſi c'étoit une flatterie, il faiſoit toujours voir par-là que celui qui commande à un Etat, doit avoir les qualités qu'il attribuoit fauſſement à Ceſar.* CHAP. XII. *Auguſt. ep. 138. n. 9.*

La troiſieme choſe que la flatterie nous apprend, eſt de la même eſpece que la premiere. C'eſt que, non-ſeulement le flatteur ne croit pas ce qu'il dit, mais qu'il ſuppoſe de plus que celui qu'il flatte, eſt aſſez duppe pour ſe laiſſer tromper par ces flatteries, & pour les prendre pour des louanges ſinceres. Et comme on ne ſauroit approuver de fauſſes louanges qu'en ſe flattant

CHAP. XII.

soi-même, tout flatteur condamne dans soi-même d'illusion & de vanité, celui qu'il flatte. C'est-là le jugement qu'il en porte. Enfin, comme c'est par interêt & non par inclination, que l'on se porte à la flatterie, & que l'on s'en sert seulement comme d'un moyen pour obtenir des Grands ce qu'on prétend d'eux, il faut que les flatteurs jugent encore que ceux à qui ils donnent ces fausses louanges, sont assez amoureux d'eux-mêmes pour se laisser gagner par cette tromperie grossiere. De sorte que, si tout ce qui est dans l'esprit d'un flatteur étoit développé & exprimé, on le pourroit réduire à cet étrange compliment : Ne vous imaginez pas, Monsieur, que je croie rien de ces louanges que je vous donne. J'ai pour vous tout le juste mépris que vous méritez ; mais comme je sai que vous êtes assez vain pour croire qu'on ait dans le cœur les sentimens d'estime que je vous témoigne, & que l'amour excessif que vous avez pour vous-même, vous pourra disposer par-là à me faire les graces que je souhaite, j'ai cru pour les obtenir devoir employer un moyen qui devroit attirer tout le contraire. Voilà ce que les Grands pourroient voir dans l'esprit de la plûpart des gens qui les

Digitized by Google

jouent, s'ils ſavoient joindre aux expreſſions de ces flatteurs, ce qu'ils pourroient connoître de leurs penſées. Mais comme cela les incommoderoit, ils aiment mieux n'être pas ſi pénetrans, & s'arrêter à l'écorce des paroles. Et c'eſt par la connoiſſance qu'on a de cette diſpoſition, que l'on ſe hazarde d'employer ce mauvais moyen. CHAP. XII.

Le langage du ſilence conſiſte dans les penſées; le ſilence même fait voir dans l'eſprit de ceux qui ſe taiſent par certaines vûes. Par exemple, quand on évite de parler d'un certain défaut devant les Grands, cela marque qu'on les y croit ſujets, & qu'on a peur qu'ils ne prennent pour eux ce qu'on en diroit. De même, quand en leur préſence on ne loue point de certaines gens, cela veut dire qu'on s'imagine qu'ils ne les aiment pas, & qu'ils ſont prévenus contre eux. Ainſi ils n'ont qu'à remarquer les diſcours qu'on évite devant eux, pour ſavoir quelles préventions & quels défauts on leur attribue. Et comme on ne parle de rien tant, en l'abſence des gens, que des choſes dont on n'oſe parler en leur préſence; ils peuvent auſſi juger par ces diſcours qu'on ne fait jamais devant eux, quels ſont ceux

CHAPITRE XIII.

Qu'il y a toujours bien des choses que nous ne connoîtrons jamais en nous. Bornes dans lesquelles il se faut renfermer en s'étudiant soi-même.

LA pratique de ces moyens n'est pas seulement utile pour faire connoître quantité de défauts que nous ne connoissons pas, mais elle est très-propre aussi à obtenir de Dieu qu'il nous assiste de ses lumieres dans cette étude de nous-mêmes, à laquelle nous nous appliquons. Il ne faut pas néanmoins prétendre, quelque progrès qu'on y fasse, de pouvoir jamais arriver à se connoître parfaitement. Il y a toujours dans le cœur de l'homme, tant qu'il est en cette vie, des abîmes impénétrables à toutes ses recherches. Et c'est même une partie de la connoissance qu'on peut avoir de soi-même, que de bien comprendre que l'on ne se connoît pas avec assurance, dans ce qui paroît même de plus essentiel & de plus important.

Digitized by Google

Car on ne connoît jamais avec certitude ce qu'on appelle le fond du cœur, ou cette premiere pente de l'ame qui fait qu'elle est ou à Dieu ou à la créature. Je veux dire qu'on ne connoît jamais certainement que l'on soit à Dieu, quoique l'on puisse connoître quelquefois avec certitude que l'on n'y est pas. CHAP. XIII.

On ne connoît point non plus avec une assûrance entiere, l'habitation de Dieu dans l'ame comme dans son temple, parceque c'est une suite de cette premiere pente du cœur.

On ne connoît point avec certitude dans les actions particulieres, si l'amour de Dieu en est le principe, ou si la nature & la coutume n'empruntent point la forme de l'amour de Dieu.

Nul ne connoît avec certitude si ses péchés sont remis. On ne connoît point le degré précis de sa foiblesse & de sa force. On ne connoit point ce que Dieu nous impute, ou ne nous impute pas, des productions continuelles de notre concupiscence.

Enfin on ne connoît avec évidence ni les approches de Dieu ni son éloignement. Car souvent on croit avoir la grace, lorsque l'esprit n'est occupé que de pensées & de mouvemens tout

CHAP. XIII.

naturels ; & souvent aussi on prend pour des mouvemens de la nature, de véritables opérations de la grace.

On doit donc supposer qu'avec toute notre étude & toutes nos recherches, nous demeurerons toujours inconnus à nous-mêmes en cette vie. Mais comme cette ignorance nécessaire est dans l'ordre de Dieu, il la faut souffrir humblement, & croire même qu'il nous est utile d'y demeurer. Il n'y a que l'ignorance volontaire que nous devons éviter, parcequ'elle est contraire à cet ordre.

En un mot nous ne devons désirer de nous connoître qu'autant que Dieu le veut. Et Dieu ne veut que nous nous connoissions qu'autant qu'il nous est nécessaire pour nous humilier, & pour nous conduire. Ainsi toute application à percer dans le fond de notre cœur, qui n'est pas renfermée dans ces bornes, n'est point agréable à Dieu, & ne nous sauroit être utile.

Il ne faut donc pas tellement s'occuper de ses défauts, que sous prétexte d'éviter la présomption, on tombe dans le découragement & dans le trouble. C'est pourquoi, malgré ce qu'on a dit de ce portrait qu'il faut essayer de faire

de soi-même ; s'il arrivoit néanmoins qu'on fût tellement effrayé de ces objets, que l'ame en pût être en quelque sorte renversée, il vaudroit beaucoup mieux l'en détourner, pour ne l'occuper que de la misericorde de Dieu. CHAP. XIII.

CHAPITRE XIV.

Qu'il se faut faire justice dans l'examen de soi-même, & tempérer cette connoissance par la vûe de la misericorde de Dieu.

ON doit encore avoir soin dans tout cet examen de ses actions & de ses mouvemens intérieurs, de se faire la même justice qu'on se croiroit obligé de faire aux autres, c'est-à-dire de ne se pas condamner sans évidence.

Il est vrai que nous ignorons si nos meilleures actions sont bonnes & agréables à Dieu, mais nous savons encore moins qu'elles lui soient désagréables.

Il s'y mêle quantité de vûes humaines & corrompues ; mais nous ne savons point si ces vûes sont volontaires, ni quelle part nous y avons ; si ce ne sont point de purs mouvemens de la con-

CHAP. XIV.

cupiscence, que Dieu ne nous impute point ; ou des tentations de l'ennemi, qui nous rendent encore moins coupables.

Nous reconnoissons en nous un fonds infini de corruption; mais ce fonds, quel qu'il soit, ne nous rend point coupables, lorsqu'il y a un autre fonds d'amour de Dieu & de la justice, qui posséde notre cœur.

Nous avons commis, & nous commettons à toute heure une infinité de fautes; mais Dieu nous pardonne aussi à toute heure cette infinité de fautes, lorsque nous revenons à lui avec une veritable humilité. Et ainsi nous ne savons si ces fautes subsistent devant ses yeux.

Que faut-il donc faire dans cette ignorance ? Il faut s'humilier sous la main de Dieu, mais non pas se condamner ; car ce seroit s'attribuer une connoissance que nous n'avons pas.

Enfin la principale précaution qu'on doit apporter dans l'étude de soi-même, c'est de ne s'y appliquer pas si uniquement, qu'on ne la joigne toujours avec la consideration de la misericorde infinie de Dieu, qui surpasse tellement toutes nos miseres, qu'elles

ne sont qu'une goutte en comparaison de cet ocean infini. C'est donc dans cette mer immense qu'il les faut noyer avec une confiance entiere. Elles sont grandes étant considerées en elles-mêmes, mais elles ne sont rien étant comparées à la grandeur infinie de l'amour de Dieu pour nous, & du prix qu'il a donné pour nous délivrer. Elles doivent nous abaisser sans nous abattre, comme la vûe de la misericorde de Dieu nous doit consoler sans nous élever. Dieu nous a voulu donner ces deux grands objets, de notre misere & de sa misericorde, pour tenir notre ame dans un juste équilibre. Il y a toujours du danger à considerer l'un sans l'autre; mais l'union de ces deux vûes établit l'ame dans le veritable état où elle doit être durant cette vie, qui est celui d'une crainte salutaire fondée sur la vûe de nos miseres, & d'une humble confiance appuyée sur la misericorde de Dieu. CHAP. XIV.

Digitized by Google

SECOND TRAITÉ.

DE LA CHARITÉ, & de l'amour-propre.

CHAPITRE PREMIER.

Charité & amour-propre, ſemblables dans leurs effets. Ce qu'il faut entendre par le nom d'amour-propre. Que c'eſt la haine qu'on a pour l'amour-propre des autres, qui l'oblige à ſe déguiſer.

QUOIQU'IL n'y ait rien de ſi oppoſé à la charité qui rapporte tout à Dieu, que l'amour-propre qui rapporte tout à ſoi, il n'y a rien néanmoins de ſi ſemblable aux effets de la charité, que ceux de l'amour-propre. Car il marche tellement par les mêmes voies, qu'on ne ſauroit preſque mieux marquer celles où la charité nous doit porter, qu'en découvrant celles que prend un amour-

propre éclairé, qui fait connoître ſes vrais interêts, & qui tend par raiſon à la fin qu'il ſe propoſe. CHAP. I.

Cette conformité d'effets en des principes ſi différens, ne paroîtra point étrange à ceux qui auront bien compris la nature de l'amour-propre. Mais pour la connoître, il faut d'abord conſiderer l'amour-propre dans ſon fond & dans ſes premieres pentes, afin de voir enſuite de quelle ſorte il ſe déguiſe pour ſe dérober à la vûe du monde.

Le nom d'amour-propre ne ſuffit pas pour nous faire connoître ſa nature, puiſqu'on ſe peut aimer en bien des manieres. Il faut y joindre d'autres qualités pour s'en former une veritable idée. Ces qualités ſont, que l'homme corrompu non-ſeulement s'aime ſoi-même, mais qu'il s'aime ſans bornes & ſans meſures; qu'il n'aime que ſoi; qu'il rapporte tout à ſoi. Il ſe déſire toute ſorte de biens, d'honneurs, de plaiſirs, & il n'en déſire qu'à ſoi-même, ou par rapport à ſoi-même. Il ſe fait le centre de tout: il voudroit dominer ſur tout, & que toutes les créatures ne fuſſent occupées qu'à le contenter, à le louer, à l'admirer. Cette diſpoſition tyrannique étant empreinte

CHAP. I.

dans le fond du cœur de tous les hommes, les rend violens, injuſtes, cruels, ambitieux, flatteurs, envieux, inſolens, querelleux. En un mot elle renferme les ſemences de tous les crimes & de tous les déreglemens des hommes, depuis les plus legers, juſqu'aux plus déteſtables. Voilà le monſtre que nous renfermons dans notre ſein. Il vit & regne abſolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit ſon empire en verſant un autre amour dans notre cœur. Il eſt le principe de toutes les actions qui n'en ont point d'autre que la nature corrompue : & bien-loin qu'il nous faſſe de l'horreur, nous n'aimons & ne haïſſons toutes les choſes qui ſont hors de nous, que ſelon qu'elles ſont conformes ou contraires à ſes inclinations.

Mais ſi nous l'aimons dans nous-mêmes, il s'en faut bien que nous le traitions de même, quand nous l'appercevons dans les autres. Il nous paroît alors au-contraire ſous ſa forme naturelle, & nous le haïſſons même d'autant plus que nous nous aimons, parceque l'amour-propre des autres hommes s'oppoſe à tous les déſirs du nôtre. Nous voudrions que tous les autres

nous aimaſſent, nous admiraſſent, pliaſſent ſous nous, qu'ils ne fuſſent occupés que du ſoin de nous ſatisfaire. Et non-ſeulement ils n'en ont aucune envie, mais ils nous trouvent ridicules de le prétendre, & ils ſont prêts de tout faire, non-ſeulement pour nous empêcher de réüſſir dans nos déſirs, mais pour nous aſſujettir aux leurs, & pour exiger les mêmes choſes de nous. Voilà donc par-là tous les hommes aux mains les uns contre les autres; & ſi celui qui a dit qu'ils naiſſent dans un état de guerre, & que chaque homme eſt naturellement ennemi de tous les autres hommes, eût voulu ſeulement repréſenter par ces paroles la diſpoſition du cœur des hommes les uns envers les autres, ſans prétendre la faire paſſer pour legitime & pour juſte; il auroit dit une choſe auſſi conforme à la vérité & à l'expérience, que celle qu'il ſoutient eſt contraire à la raiſon & à la juſtice.

CHAP. I.

Chapitre II.

Comment l'amour-propre a pu unir les hommes dans une même société. Description de ces sociétés formées par l'amour-propre.

On ne comprend pas d'abord comment il s'eſt pu former des ſociétés, des républiques & des royaumes, de cette multitude de gens pleins de paſſions ſi contraires à l'union, & qui ne tendent qu'à ſe détruire les uns les autres; mais l'amour-propre qui eſt la cauſe de cette guerre, ſaura bien le moyen de les faire vivre en paix. Il aime la domination; il aime à s'aſſujettir tout le monde: mais il aime encore plus la vie, & les commodités & les aiſes de la vie, que la domination; & il voit clairement que les autres ne ſont nullement diſpoſés à ſe laiſſer dominer, & ſont plûtôt prêts de lui ôter les biens qu'il aime le mieux. Chacun ſe voit donc dans l'impuiſſance de réüſſir par la force dans les deſſeins que ſon ambition lui ſuggere, & apprehende même juſtement de perdre par la violence des autres, les biens eſſen-

Digitized by Google

tiels qu'il poſſéde. C'eſt ce qui oblige CHAP. II.
d'abord à ſe réduire au ſoin de ſa propre conſervation ; & l'on ne trouve point d'autre moyen pour cela, que de s'unir avec d'autres hommes, pour repouſſer par la force ceux qui entreprendroient de nous ravir la vie ou les biens. Et pour affermir cette union on fait des loix, & on ordonne des châtimens contre ceux qui les violent. Ainſi par le moyen des roues & des gibets qu'on établit en commun, on reprime les penſées & les deſſeins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier.

La crainte de la mort eſt donc le premier lien de la ſociété civile, & le premier frein de l'amour-propre. C'eſt ce qui réduit les hommes, malgré qu'ils en ayent, à obéir aux loix ; & qui leur fait tellement oublier ces vaſtes penſées de domination, qu'elles ne s'élevent preſque plus dans la plûpart d'eux, tant ils voient d'impoſſibilité à y réüſſir.

Ainſi ſe voyant exclus de la violence ouverte, ils ſont réduits à chercher d'autres voies, & à ſubſtituer l'artifice à la force ; & ils n'en trouvent point d'autre, que de tâcher de contenter l'amour-propre de ceux dont ils ont

CHAP. II. besoin, au-lieu de le tyranniser.

Les uns tâchent de se rendre utiles à ses interêts, les autres emploient la flatterie pour le gagner. On donne pour obtenir. C'est la source & le fondement de tout le commerce qui se pratique entre les hommes, & qui se diversifie en mille manieres. Car on ne fait pas seulement trafic de marchandises, qu'on donne pour d'autres marchandises, ou pour de l'argent; mais on fait aussi trafic de travaux, de services, d'assiduités, de civilités: & on échange tout cela, ou contre des choses de même nature, ou contre des biens plus réels, comme lorsque par de vaines complaisances, on obtient des commodités effectives.

C'est ainsi que par le moyen de ce commerce, tous les besoins de la vie sont en quelque sorte remplis, sans que la charité s'en mêle. De sorte que dans les Etats où elle n'a point d'entrée, parceque la vraie Religion en est bannie; on ne laisse pas de vivre avec autant de paix, de sûreté & de commodité, que si l'on étoit dans une république de Saints.

Ce n'est pas que cette inclination tyrannique qui porte à vouloir dominer

par la force ſur les autres, ne ſoit tou- CHAP.
jours vivante dans le cœur des hom- II.
mes ; mais comme ils ſe voient dans l'impuiſſance d'y réüſſir, ils ſont contraints de la diſſimuler, juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient fortifiés en gagnant d'autres hommes par des voies de douceur, pour avoir enſuite le moyen d'en aſſujettir d'autres par la force. Chacun penſe donc d'abord à occuper les premieres places de la ſociété où il eſt ; & ſi l'on s'en voit exclus, on penſe à celles qui ſuivent. En un mot on s'éleve le plus qu'on peut, & on ne ſe rabaiſſe que par contrainte. Dans tout état, & dans toute condition, on tâche toujours de s'acquérir quelque ſorte de prééminence, d'autorité, d'intendance, de conſideration, de juriſdiction, & d'étendre ſon pouvoir autant que l'on peut. Les Princes font la guerre à leurs voiſins pour étendre les limites de leurs Etats. Les Officiers de divers corps d'un même Etat, entreprennent les uns ſur les autres. On tâche de ſe ſupplanter & de ſe rabaiſſer l'un l'autre, dans tous les emplois & dans tous les miniſteres : & ſi les guerres que l'on s'y fait, ne ſont pas ſi ſanglantes que celles que ſe font les Princes, ce n'eſt

CHAP. II. pas que les passions n'y soient aussi vives & aussi aigres, mais c'est pour l'ordinaire que l'on craint les peines dont les loix menacent ceux qui ont recours à des moyens violens.

Rien n'est plus propre pour représenter ce monde spirituel formé par la concupiscence, que le monde materiel formé par la nature, c'est-à-dire, cet assemblage de corps qui composent l'Univers. Car l'on y voit de même, que chaque partie de la matiere tend naturellement à se mouvoir, à s'étendre, & à sortir de sa place; mais qu'étant pressée par les autres corps, elle est réduite à une espece de prison, dont elle s'échappe si-tôt qu'elle se trouve avoir plus de force que la matiere qui l'environne. C'est l'image de la contrainte où l'amour-propre de chaque particulier est réduit par celui des autres, qui ne lui permet pas de se mettre au large autant qu'il voudroit. Et l'on va voir tous ses autres mouvemens, représentés dans la suite de cette comparaison. Car comme ces petits corps emprisonnés, venant à unir leurs forces & leurs mouvemens, forment de grands amas de matiere que l'on appelle des tourbillons, qui sont comme

les Etats & les Royaumes : & que ces tourbillons étant eux-mêmes preſſés & empriſonnés par d'autres tourbillons, comme par des royaumes voiſins, il ſe forme de petits tourbillons dans chaque grand tourbillon, qui ſuivans le mouvement général du grand corps qui les entraînent, ne laiſſent pas d'avoir un mouvement particulier, & de forcer encore d'autres petits corps de tourner autour d'eux : de même les Grands d'un Etat en ſuivent tellement le mouvement, qu'ils ont leurs interêts particuliers, & ſont comme le centre de quantité de gens qui s'attachent à leur fortune. Enfin, comme tous ces petits corps entraînés par les tourbillons, tournent encore autant qu'ils peuvent autour de leur centre ; de même les petits, qui ſuivent la fortune des Grands & celle de l'Etat, ne laiſſent pas dans tous les devoirs & les ſervices qu'ils rendent aux autres, de ſe regarder eux-mêmes, & d'avoir toujours en vûe leur propre interêt. CHAP. II.

Chapitre III.

Que la plus générale inclination qui naiſſe de l'amour-propre, eſt le déſir d'être aimé.

Ce que l'amour-propre recherche particulierement dans la domination, c'eſt que nous ſoyions regardés des autres comme grands & puiſſans, & que nous excitions dans leur cœur des mouvemens de reſpect & d'abaiſſement conformes à ces idées. Mais quoique ce ſoient là les impreſſions qui lui ſont les plus agréables, ce ne ſont pas néanmoins les ſeules dont il ſe nourrit. Il aime généralement tous les mouvemens qui lui ſont favorables, comme l'admiration, la confiance, & principalement l'amour. Il y a bien des gens qui ne font guéres ce qu'il faut pour ſe faire aimer; mais il n'y en a point qui ne ſoient bien-aiſes d'être aimés, & qui ne regardent avec plaiſir dans les autres cette pente du cœur tourné vers eux, qui eſt ce que l'on appelle amour. Que s'il ne paroît pas qu'on travaille fort à s'attirer cet amour, c'eſt qu'on aime encore mieux imprimer

imprimer des ſentimens de crainte & d'abaiſſement ſous ſa grandeur ; ou que déſirant avec trop de paſſion de plaire à certaines gens, on ſe met moins en peine de plaire aux autres. CHAP. III.

Mais cela n'empêche pas que lors même qu'étant emporté par des paſſions plus fortes, on ſe conduit d'une maniere peu propre à ſe faire aimer, on ne voulût être aimé ; & qu'on ne ſe ſente incommodé, lorſqu'on apperçoit dans l'eſprit des autres des mouvemens de haine & d'averſion. Il y a même quantité de gens, en qui l'inclination de ſe faire aimer eſt plus forte que celle de dominer, & qui craignent plus la haine & l'averſion des hommes & les jugemens qui les produiſent, qu'ils n'aiment d'être riches & puiſſans & grands. Enfin, au-lieu qu'il y a peu de Grands, & peu même de gens qui puiſſent aſpirer à la grandeur, il n'y a perſonne au-contraire qui ne puiſſe prétendre à ſe faire aimer.

Si le déſir d'être aimé n'eſt donc pas la plus forte paſſion qui naiſſe de l'amour-propre, elle eſt au-moins la plus générale. Les vûes d'interêt, d'ambition, de plaiſir, en arrêtent ſouvent les effets, mais ils ne l'étouffent jamais en-

CHAP. III.

tierement. Elle eſt toujours vivante au fond du cœur, & dès qu'elle ſe trouve en liberté, elle ne manque pas d'agir & de nous porter à tout ce qui nous peut procurer l'amour des hommes, comme elle nous fait éviter tout ce que nous nous imaginons qui nous peut attirer leur averſion. Il eſt vrai qu'on ſe trompe quelquefois dans le diſcernement que l'on fait de ces choſes qui attirent l'amour ou la haine, & qu'il y en a qui en jugent beaucoup mieux les uns que les autres. Mais ſoit que l'on s'y trompe, ou que l'on ne s'y trompe pas, c'eſt toujours la même paſſion qui agit, & qui fuit ou recherche les mêmes objets. Il y a même un diſcernement commun à tous les hommes, juſqu'à un certain degré; c'eſt-à-dire, qu'ils connoiſſent tous juſqu'à quelque point, que certaines actions excitent la haine, & d'autres l'amour.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Que l'amour-propre ſuit la charité en pluſieurs choſes, & particulierement en ſe cachant. En quoi conſiſte l'honnêteté humaine.

IL n'eſt pas beſoin d'entrer plus avant dans la deſcription particuliere des démarches de l'amour-propre, pour faire comprendre combien il imite de près la charité. Il ſuffit de dire que l'amour-propre nous empêchant par la crainte du châtiment de violer les loix, nous éloigne par-là de l'extérieur de tous les crimes, & nous rend ainſi ſemblables au-dehors à ceux qui les évitent par charité. Que comme la charité ſoulage les néceſſités des autres dans la vûe de Dieu, qui veut que nous reconnoiſſions ſes bienfaits en ſervant le prochain : de même l'amour-propre les ſoulage dans la vûe de ſon propre interêt. Et qu'enfin il n'y a guéres d'actions où nous ſoyions portés par la charité qui veut plaire à Dieu, où l'amour-propre ne nous puiſſe engager pour plaire aux hommes.

Mais quoique l'amour-propre tende

CHAP. IV. par ces trois mouvemens à contrefaire la charité, il faut pourtant avouer que le dernier en approche de plus près, & qu'il eſt beaucoup plus étendu que les deux autres. Car il y a bien des occaſions, où ni la crainte ni l'interêt n'ont point de lieu : & l'on diſtingue ſouvent aſſez aiſément, ce que l'on fait ou par une crainte humaine, ou par un interêt groſſier, de ce que l'on fait par un mouvement de charité. Mais il n'en eſt pas de même de la recherche de l'amour & de l'eſtime des hommes. Cette inclination eſt ſi ſubtile, & en même temps ſi étendue, qu'il n'y a rien où elle ne ſe puiſſe gliſſer ; & elle ſait ſi bien ſe revêtir des apparences de la charité, qu'il eſt preſque impoſſible de connoître nettement ce qui l'en diſtingue. Car en marchant par les mêmes voies, & produiſant les mêmes effets, elle efface avec une adreſſe merveilleuſe toutes les traces & tous les caracteres de l'amour-propre dont elle naît, parcequ'elle voit bien qu'elle n'obtiendroit rien de ce qu'elle prétend, s'ils étoient remarqués. La raiſon en eſt, que rien n'attire tant l'averſion que l'amour-propre, & qu'il ne ſauroit ſe montrer ſans l'exciter. Nous l'éprouvons nous-mêmes à

l'égard de l'amour-propre des autres. CHAP.
Nous ne le saurions souffrir si-tôt que IV.
nous le découvrons ; & il nous est aisé de juger par-là, qu'ils ne sont pas plus favorables au nôtre quand ils le découvrent.

C'est ce qui porte ceux qui sont sensibles à la haine des hommes, & qui n'aiment pas à s'y exposer, à tâcher de soustraire, autant qu'il leur est possible, leur amour-propre à la vûe des autres, à le déguiser, à ne le montrer jamais sous sa forme naturelle, & à imiter la conduite de ceux qui en seroient entierement exempts ; c'est-à-dire, des personnes animées de l'esprit de charité, & qui n'agiroient que par charité.

Cette suppression de l'amour-propre est proprement ce qui fait l'honnêteté humaine, & en quoi elle consiste ; & c'est ce qui a donné lieu à un grand Esprit de ce siécle, de dire que la vertu chrétienne détruit & anéantit l'amour-propre, & que l'honnêteté humaine le cache & le supprime.

Ainsi cette honnêteté qui a été l'idole des sages Payens, n'est rien dans le fond qu'un amour-propre plus intelligent & plus adroit que celui du commun du monde, qui sait éviter ce qui nuit à ses

CHAP. IV. desſeins, & qui tend à ſon but qui eſt l'eſtime & l'amour des hommes, par une voie plus droite & plus raiſonnable. C'eſt ce qu'il eſt aiſé de faire voir, en montrant comment l'amour-propre imite les principales actions de la charité.

CHAPITRE V.

Comment l'amour-propre imite l'humilité.

IL n'eſt pas difficile de comprendre de quelle ſorte la charité nous rend humbles. Car nous faiſant aimer la juſtice, qui eſt Dieu même, elle nous fait haïr l'injuſtice qui lui eſt contraire. Or c'eſt une injuſtice toute viſible, qu'étant comme nous ſommes, pleins de défauts & coupables de tant de péchés, nous voulions encore être honorés des hommes, & que nous prétendions mériter leurs louanges, ou par des qualités humaines, & par-conſéquent vaines & frivoles; ou par des dons que nous avons reçus de Dieu, & qui ne nous appartiennent point. Non-ſeulement il n'eſt pas juſte que le pécheur ſoit honoré; mais il eſt juſte qu'il ſoit abaiſſé & humilié. C'eſt la loi éternelle

Digitized by Google

qui l'ordonne. Non-seulement la charité consent à cette loi, mais elle l'aime, & par l'amour qu'elle lui porte, elle embrasse avec joie toutes les humiliations & tous les abaissemens. Elle nous fait haïr tout ce qui sent l'orgueil & la vanité; & comme elle condamne ces mouvemens, lorsqu'ils s'élevent dans notre cœur; elle les empêche aussi de se produire au-dehors par nos paroles & par nos actions, & elle les réduit ainsi à une exacte modestie. CHAP. V.

Mais il n'y a rien en cela que l'amour-propre n'imite parfaitement. Car voyant le cœur de chaque homme tout tourné vers soi-même, & naturellement ennemi de l'élevation d'autrui, il a grand soin de ne se pas exposer à son chagrin & à sa malignité.

Quiconque se loue & étale ce qu'il croit avoir de bon, prétend par-là appliquer les autres à soi; & c'est à peu près la même chose, que s'il les prioit bonnement de lui donner des louanges, & de le regarder avec estime & avec amour. Or il n'y a guéres de priere qui paroisse plus incivile & plus incommode à l'amour-propre des hommes, que celle-là. Il s'en irrite, & n'y répond guéres autrement que par la mocquerie

CHAP. V. & par le mépris. Ainſi ceux qui ſont aſſez fins pour connoître ſes caprices, évitent de lui faire de ces ſortes de demandes; c'eſt-à-dire, qu'ils s'éloignent généralement de tout ce qui ſent la vanité, de tout ce qui tend à ſe faire remarquer, & à mettre en vûe ſes avantages; & ils tâchent au-contraire de paroître n'y faire point d'attention, & ne les connoître pas en eux. Et c'eſt-là la modeſtie que l'honnêteté peut procurer.

Non-ſeulement l'honnêteté fait éviter les vanités baſſes & groſſieres, & les louanges déclarées qu'on ſe donne à ſoi-même; mais comme elle ſait que l'amour-propre des autres eſt admirablement fin à découvrir les détours que l'on pourroit prendre, pour faire voir en nous ce que nous déſirons d'y montrer, elle renonce à ces petits artifices, & s'étudie à les éviter. Elle nous porteroit même plûtôt à parler de nous directement & à découvert, qu'à ſe ſervir de ces méchantes fineſſes, parce-qu'elle appréhende toujours d'y être ſurpriſe, & qu'elle ſait que quand on les apperçoit, on prend encore plus de plaiſir à les tourner en ridicule. Ainſi il n'y a rien de plus ſimple & de plus

humble que ſes diſcours. Elle ne ſe produit ni ne ſe montre par aucun endroit, & elle a pour regle de ne parler jamais de ſoi, ou d'en parler avec plus de froideur & d'indifférence, qu'elle ne feroit des autres. CHAP. V.

Ceux qui ont oui parler de la guerre, aux deux * premiers Capitaines de ce ſiecle, ont toujours été ravis de l'honnêteté & de la modeſtie de leurs diſcours. Perſonne n'a jamais remarqué qu'il leur ſoit échappé ſur ce ſujet, la moindre parole qu'on pût ſoupçonner de vanité. On les a toujours vû rendre juſtice à tous les autres, & ne ſe la rendre jamais à eux-mêmes; & l'on auroit ſouvent cru, en leur entendant faire le récit des batailles où ils avoient eu le plus de part par leur conduite & par leur valeur, qu'ils n'y étoient pas même préſens, ou qu'ils y étoient demeurés ſans rien faire.

* *M. le Prince de Condé & M. de Turenne.*

Qu'on liſe le récit qui courut à Paris après la bataille de Senef, on y trouvera cette grande action diminuée de moitié. Il ſemble que Monſieur le Prince en ait été ſimple ſpectateur. Il étoit partout, & il ne paroît preſque nulle part; & jamais rien ne fut plus obſcurci que ce qu'il a contribué au ſuccès de ce

CHAP. V. combat. Je m'imagine que si S. Louis envoyoit autrefois des rélations de ce qu'il fit en Egypte, elles étoient faites comme celle-là. Tant la sainteté & l'honnêteté ont rapport dans leurs actions extérieures, & tendent également à empêcher qu'il n'y paroisse rien de vain; n'y ayant que cette seule différence entre l'une & l'autre, que la sainteté est frappée de l'injustice de la vanité par rapport à Dieu, & l'honnêteté est touchée de sa bassesse par rapport aux hommes.

Mais outre la crainte qu'a l'honnêteté, d'exciter contre soi l'aversion naturelle que tous les hommes ont de la vanité d'autrui, elle peut encore avoir dans cette conduite, un sentiment plus fin & plus délicat de cet orgueil qui naît avec l'homme, & qui ne l'abandonne point. Ces gens qu'on voit si occupés de quelques occasions où ils se sont signalés, qu'ils en étourdissent tout le monde, comme Ciceron faisoit de son Consulat, font voir par-là que la vertu ne leur est guéres naturelle, & qu'il leur a fallu de grands efforts pour guinder leurs ames jusqu'à l'état où ils sont si aises de se faire voir. Mais il y a bien plus de grandeur à ne

faire pas de réflexion ſur ſes plus grandes actions, en ſorte qu'il ſemble qu'elles nous échappent, & qu'elles naiſſent ſi naturellement de la diſpoſition de notre ame, qu'elle ne s'en apperçoit pas. Ce degré de vertu eſt ſans doute bien plus heroïque; & c'eſt celui dont l'honnêteté humaine, quand elle eſt à ſon comble, tâche, ſans y penſer expreſſément, de donner l'idée; ou qu'elle imite par adreſſe ou par politique, quand elle n'eſt pas parfaite, & qu'elle vient plûtôt de la raiſon que de la nature. CHAP. V.

CHAPITRE VI.

L'honnêteté & la charité nous éloignent de l'affectation, & principalement de celle des choſes qui ne conviennent pas à notre état.

QUI n'aimeroit cet honnête homme, dont un grand eſprit de ce ſiecle a fait cette belle peinture. *On ne paſſe point dans le monde*, dit-il, *pour ſe connoître en Vers, ſi l'on n'a mis l'enſeigne de Poëte; ni pour habile en Mathématique, ſi l'on n'a mis celle de Mathématicien. Mais les vrais honnêtes*

CHAP. VI.

gens ne veulent point d'enseignes, & ne mettent guéres de différence entre le métier de Poëte & celui de Brodeur. Ils ne sont point appellés ni Poëtes, ni Géometres, mais ils jugent de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront des choses dont on parloit quand ils sont entrés. On ne s'apperçoit point en eux d'une qualité plûtôt que d'une autre, hors la nécessité de la mettre en usage: mais alors on s'en souvient. Car il est également de ce caractere, qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien, lorsqu'il n'est pas question de langage; & qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question. C'est donc une fausse louange, quand on dit d'un homme, lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poësie; c'est une mauvaise marque, quand on n'a recours à lui que lorsqu'il s'agit de juger de quelques Vers. L'homme est plein de besoins. Il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. C'est un bon Mathématicien, dira-t-on; mais je n'ai que faire de Mathématique. C'est un homme qui entend bien la guerre; mais je ne la veux faire à personne. Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous nos besoins.

Il est impossible de ne pas aimer un

homme de cette ſorte ; mais pourquoi l'aime-t'on ? c'eſt qu'il ſemble qu'il ſoit fait pour les autres, & non pour lui. Il n'incommode point notre amour propre par une affectation importune. Il ne prétend point nous forcer à le louer, en faiſant voir en lui ce que nous n'y voulons point voir. S'il nous montre ce qu'il a de bon, ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour nous. L'honnêteté nous rendant donc ſenſibles à ces jugemens & à ces ſentimens favorables, qu'elle découvre dans l'eſprit des autres pour ce procedé, elle s'efforce de les mériter en le ſuivant. CHAP. VI.

Mais ſi l'honnêteté s'éloigne généralement de toute ſorte d'affectation, elle fuit encore avec plus de ſoin celle qui tend à ſe ſignaler par des qualités ou des manieres, qui ne conviennent point à notre état & à notre profeſſion : parce-qu'elle ſait que l'amour-propre des autres hommes, qui en eſt toujours choqué, ne manque jamais de la tourner en ridicule, & qu'il eſt bien fier, lorſqu'ayant la raiſon de ſon côté, il s'en peut ſervir pour reprimer une vanité mal entendue.

Ainſi, ſelon les regles mêmes de l'honnêteté du monde, c'eſt un fort

CHAP. VI.
méchant caractere, & que tout homme de bon sens doit éviter, que celui d'un Ecclésiastique qui affecteroit l'air, les mots & les manieres de la Cour; qui paroîtroit rempli d'estime pour les bagatelles & les vanités du monde; qui témoigneroit de l'inclination pour la conversation des Dames; qui se piqueroit de politesse, de délicatesse & de bel esprit; qui feroit voir par ses discours ou par ses écrits, qu'il lit ce qu'il ne devroit point lire, qu'il sait ce qu'il ne devroit point savoir, & qu'il aime ce qu'il ne devroit point aimer. Il ne faut pas s'imaginer que le monde, qui est souvent si peu équitable à l'égard de ceux qui ne lui donnent point de prise, soit d'humeur à souffrir ceux qui prétendent se distinguer des autres, par des voies qui donnent tant de moyens de les rabaisser. Aussi ne les épargne-t-il pas. Chacun devient spirituel à leurs dépens; & il n'y a personne qui ne fasse mille réflexions sur la disproportion de cet esprit tout profane & tout séculier qu'ils font paroître, avec la sainteté de leur état.

Il n'est pas besoin de prouver que la charité est encore plus éloignée de l'affectation que la simple honnêteté. Car

aimant les autres, & ne s'aimant point elle-même, elle n'a qu'à suivre ses mouvemens naturels pour agir avec une honnêteté parfaite. Elle le fait d'autant mieux, qu'elle le fait plus sincerement, & qu'il n'y a rien qui se démente en elle ; au-lieu que cette honnêteté d'amour-propre n'est pas d'ordinaire si uniforme. Si elle le reprime en un endroit, il se montre quelquefois par un autre, & laisse ainsi quelque petit dégoût de soi à ceux qui l'observent de bien près. Mais comme cela n'arrive que contre son intention, il en a honte quand il s'en apperçoit, ou plûtôt quand il sent que les autres s'en apperçoivent.

CHAPITRE VII.

Que l'amour-propre fait les mêmes réponses que la charité sur la plûpart des questions qu'on lui peut faire.

L'Amour-propre conduit par la raison dans la recherche de l'estime & de l'affection des hommes, imite si parfaitement la charité, qu'en le consultant sur les actions extérieures, il nous fait les mêmes réponses qu'elle,

Digitized by Google

CHAP. VII. & nous engage dans les mêmes voies.

Car si l'on demande par exemple à la charité, en quelle disposition nous devons être sur le sujet de nos défauts, elle nous dira que nous devons nous défier extrémement de notre propre lumiere, à l'égard de ceux-mêmes que nous ne croyons pas avoir ; & que la persuasion où nous devons être en général de notre aveuglement en ce point, nous doit disposer à en croire plus les autres que nous-mêmes ; mais qu'à l'égard des défauts dont nous serions convaincus, il n'y auroit rien de plus injuste, que de vouloir démentir & détruire en quelque sorte la lumiere de Dieu même, en prétendant justifier ce qu'elle condamne ; & qu'ainsi, le moins que nous puissions faire pour éviter cet orgueil si criminel, est de les avouer sincérement, & de nous en humilier devant Dieu & devant les hommes.

Que l'on fasse maintenant la même question à l'amour-propre, & l'on verra que s'il ne parle pas le même langage au fond du cœur, il donne néanmoins le même conseil. Quoiqu'il soit dur, dira-t-il, de reconnoître ses défauts, & qu'on désirât de les effacer de la mé-

Digitized by Google

moire des hommes, auſſi-bien que de la ſienne, il eſt clair néanmoins qu'il eſt impoſſible de les cacher. Plus on s'efforcera de les déguiſer aux autres, plus ils ſeront ingénieux à les découvrir, & malins à les faire remarquer. Ce déſir même de les cacher paſſera dans leur eſprit pour le plus grand des défauts, & l'on ne fera autre choſe en voulant ou les diſſimuler, ou les juſtifier, que s'attirer l'averſion & le mépris. Il faut donc par néceſſité prendre une route toute contraire. Si l'on ne peut avoir la gloire d'être ſans défauts, il faut avoir celle de les connoître, & de n'être pas duppes ſur nous-mêmes : *Bellum eſt ſua vitia noſſe.* Otons donc aux autres le plaiſir de les remarquer, en les remarquant nous-mêmes les premiers, & déſarmons par-là leur malignité. CHAP. VII.

C'eſt ſur de ſemblables vûes que l'honnêteté forme ſa conduite ; & c'eſt ce qui la porte à faire une profeſſion ouverte de reconnoître de bonne foi tous ſes défauts, & de ne point trouver mauvais que les autres les remarquent ; & par-là elle s'acquiert la réputation d'une équité aimable, qui fait qu'on juge de ſoi-même ſans aveuglement &

Digitized by Google

CHAP. VII.
sans passion, qui sait se faire justice à soi-même, & avec qui on peut être d'accord, sans être obligé de témoigner extérieurement que l'on approuve ce que l'on n'approuve pas.

Il est aisé de juger par-là, que la charité & l'amour-propre doivent être fort conformes dans la maniere de recevoir les répréhensions & les avertissemens, & que des vûes & des motifs très-différens les doivent unir dans la même conduite extérieure. On connoît assez celle où la charité nous porte : car regardant ces avertissemens comme un très-grand bien, & comme un moyen favorable pour nous délivrer de nos défauts, elle les reçoit non-seulement avec joie, mais avec avidité. L'amertume même qui les accompagne lui est agréable, parcequ'elle nous procure le bien de l'humilité, & qu'elle affoiblit l'amour-propre, que la charité regarde comme son principal ennemi. Ainsi, bien-loin de témoigner du dégoût & de l'aigreur à ceux qui nous procurent ce bien, elle n'oublie rien pour leur faire paroître sa reconnoissance, pour les soulager dans la crainte qu'ils ont de nous avoir blessés; pour les attirer à nous faire souvent la même faveur,

Digitized by Google

& pour lui ôter toutes les craintes qui pourroient les rendre réservés, & les tenir dans la gêne & dans la contrainte. CHAP. VII.

A la verité l'amour-propre est toujours intérieurement fort éloigné de cette disposition. Il n'aime point que les autres s'apperçoivent de nos défauts, & encore moins qu'on nous en avertisse. Mais il ne laisse pas d'agir extérieurement de même que la charité. Car apprenant par ces avertissemens qu'on nous donne, la mauvaise impression que l'on a de nous, la raison lui fait conclure aussitôt, qu'il faut tâcher de diminuer cette impression, ou du-moins de ne la pas augmenter. Et consultant ensuite la disposition de l'esprit des autres, pour savoir comment il s'y faut prendre, il reconnoît aisément que rien ne les choque davantage, que la fierté de ceux qui ne peuvent souffrir qu'on les avertisse d'aucun défaut; qui se revoltent contre la verité quelque claire qu'elle soit, & qui voudroient que tout le monde s'aveuglât sur leur sujet, ou supprimât tous ses sentimens si-tôt qu'ils ne leur sont pas avantageux : qu'au-contraire rien n'adoucit davantage les gens, que de ne pas trouver cette résistance, & de voir qu'on

CHAP. VII.

défere à leur jugement & à leur lumiere, & qu'ainſi on ſe ſoumet en quelque maniere à leur empire. L'amour-propre prend donc ſans héſiter ce dernier parti, & par-là il fait que nous nous inſinuons ſi agréablement dans le cœur de ceux qui nous reprennent, qu'ils aiment mieux ceux qui ſe rabaiſſent de cette ſorte, quelques défauts qu'ils ayent, que ceux qui n'en ayant point, n'ont pas lieu de leur donner ce même plaiſir. Car il faut remarquer que nos défauts ne ſont pas par eux-mêmes contraires à l'amour-propre des autres; & que de même, les plus belles qualités ne lui ſont pas non plus aimables par elles-mêmes. C'eſt le rapport que ces défauts ou ces belles qualités ont à eux. De ſorte que ſi ces défauts nous rendent plus humbles à leur égard, ou ſi ces belles qualités nous rendent plus fiers, ils nous aimeront avec ces défauts, & ils nous haïront avec toutes ces belles qualités.

Il eſt clair que cette conduite tend directement à la fin de l'amour-propre, qui eſt de gagner l'amitié & l'eſtime des hommes. Et c'eſt pourquoi l'honnêteté humaine ne manque jamais de la ſuivre, & elle le fait même ſouvent plus

Digitized by Google

exactement que la vraie piété, lorſqu'elle n'eſt pas parfaite. Car comme la charité eſt ſouvent moins agiſſante que l'amour-propre, il arrive ſouvent auſſi que les perſonnes de piété paroiſſent plus ſenſibles & plus délicates que les honnêtes gens du monde, lorſqu'on les avertit des défauts qu'on remarque dans leur conduite ou dans leurs ouvrages ; parceque n'ayant pas dans ces rencontres une charité bien vive, ils n'ont pas auſſi cet amour-propre éclairé qui y ſupplée à l'égard des actions extérieures. CHAP. VII.

CHAPITRE VIII.

Que l'amour-propre ſe conduit de la même maniere que la charité à l'égard des ſoupçons injuſtes & des ennemis.

LA conduite que la charité fait garder aux gens de bien, lorſque l'on conçoit d'eux des ſoupçons injuſtes & des impreſſions déraiſonnables, n'eſt pas d'en faire des reproches, & de faire paroître du mécontentement & de l'aigreur, mais de s'en juſtifier modeſtement, en témoignant qu'ils ne ſont point étonnés qu'étant hommes, on les

Digitized by Google

CHAP. VIII. ait soupçonnés des fautes des hommes; en un mot, c'est de ne se pas plaindre de ces soupçons, mais de travailler à les guérir, parcequ'on les doit regarder comme un mal dangereux pour ceux qui les ont conçus; & que le moyen de les en délivrer, n'est pas de leur faire des reproches, lorsqu'ils ne sont pas encore persuadés qu'ils ayent tort, mais de leur montrer doucement la fausseté de leurs soupçons, pour les obliger par-là de les condamner eux-mêmes.

A la verité, si nous suivons dans ces occasions les premiers mouvemens de l'amour-propre, nous serons bien éloignés de cette modération. Ce ne seront au-contraire qu'emportemens pleins de ressentimens & d'aigreur. Mais si nous considerons la raison, dans la résolution de la suivre pour arriver à la fin que nous devons avoir, qui est d'effacer ces soupçons injurieux & de rétablir notre réputation dans l'esprit de ceux qui les ont conçus, il faut que nous prenions le même chemin. Car tout ce qui sent l'emportement & la passion, n'est capable que d'augmenter les mauvaises impressions qu'on a conçûes contre nous. Et au-lieu qu'il n'y a souvent que l'esprit qui en soit préve-

nu, on porte par-là l'aigreur dans la volonté même, & on l'intereſſe à ſoutenir les impreſſions de l'eſprit. Ainſi l'amour-propre prévoyant ce mauvais effet, ſe réduit, malgré qu'il en ait, à imiter cette conduite douce & modérée que la charité preſcrit. CHAP. VIII.

Mais qui croiroit jamais que l'amour-propre, lors même qu'il auroit intention de décrier ſes ennemis, de les rendre odieux, & de les faire condamner par tout le monde de baſſeſſe & d'injuſtice, ne pût mieux faire pour y réüſſir, que de ſuivre les pas de la charité? Cependant c'eſt ce qui arrive très-ſouvent. Car il n'y a rien d'ordinaire qui faſſe mieux remarquer les procédés bas & peu honnêtes dont on uſe envers nous, que d'y oppoſer un procédé plein de modération & d'honnêteté. Cette oppoſition qui fait remarquer la différence de ces deux conduites contraires, met l'une & l'autre dans un plus grand jour. L'honnêteté en paroît plus belle d'un côté, & la malhonnêteté plus honteuſe de l'autre. Et ainſi l'amour-propre a tout ce qu'il prétend, qui eſt que nous nous relevons par-là, & que nous rabaiſſons ceux qui nous ont choqués.

CHAP. VIII.

Je me ſouviens ſur ce ſujet que lorſqu'on publia un certain livre, * dans lequel l'Auteur avoit prétendu ramaſſer diverſes fautes contre la langue, qu'il croyoit avoir trouvées dans des ouvrages de piété, qui paſſoient pour bien écrits, on examina dans une compagnie, par maniere d'entretien, ce que ceux qui s'y trouvoient intereſſés devoient faire en cette rencontre. Chacun convint d'abord que les remarques de cet Auteur étant ſi peu conſiderables, qu'elles n'auroient pas dû être propoſées contre des écrits même où l'on n'auroit eu pour but que d'acquérir la réputation de bien écrire, ceux qu'il attaquoit ne devoient pas avoir la moindre penſée de former une conteſtation ſur un ſi petit ſujet, quelque tort que cet Auteur pût avoir dans quelques-unes de ſes remarques. Mais quand on vint à parler de ce qu'ils devoient faire, on ne fut plus de même avis. Il y en eut qui ſoutinrent qu'ils ne devoient pas même témoigner qu'ils euſſent vû ce livre. Mais le plus grand nombre crut qu'ils devoient prendre un autre parti, & que pour toute réponſe, ils n'avoient qu'à corriger de bonne foi dans les autres éditions de

* *Les entretiens d'Ariſte & d'Eugene.*

ces

ces livres, tout ce que cet Auteur y avoit repris avec quelque apparence de juſtice. La raiſon qu'ils en alléguoient, outre le motif général d'honorer la verité en tout; c'eſt qu'il n'y avoit point de meilleur moyen pour faire que le public rendît juſtice à cet Auteur & à ceux qu'il auroit attaqués, que d'uſer envers lui d'une conduite ſi modérée. J'avoue que je fus de ce ſentiment, & que je crus qu'il n'y en avoit point de plus conforme, & à la charité, qui tend toujours à nous humilier; & à l'amour-propre, qui eſt bien-aiſe de mettre en vûe les défauts de ceux qui nous ont voulu rabaiſſer. Je le pratiquerai même très-volontiers ſi j'en ai occaſion, ſans prétendre obliger perſonne de croire que ce ſoit une action d'humilité, puiſque je reconnois qu'elle peut avoir très-aiſément un autre principe. CHAP. VIII.

Chapitre IX.

Que l'amour-propre ſe conduit par les mêmes voies que la charité à l'égard des bonnes & des mauvaiſes qualités des autres.

IL n'eſt pas difficile de juger par tout ce que l'on a dit juſqu'ici, que la conduite de l'honnêteté ne doit pas être différente de celle de la charité, à l'égard des bonnes & des mauvaiſes qualités des autres. On voit aiſément à quoi la charité porte, à l'égard du bien qu'elle remarque en autrui. Comme elle s'en réjouit intérieurement, elle en témoigne auſſi ſa joie au-dehors en toutes les manieres qu'elle le peut; & bien-loin de tendre à l'obſcurcir, elle fait ſon poſſible pour le relever & le faire valoir. Le bien des autres eſt ſon propre bien, par l'amour qu'elle leur porte; & elle s'y arrête même plus volontiers qu'au ſien, parcequ'elle n'y craint point la complaiſance & la vanité.

Or, quoique l'amour-propre, bien-loin d'avoir cette bonté & cette tendreſſe pour les autres, ſoit au-contraire naturellement malin, jaloux, envieux,

Digitized by Google

plein de venin & de fiel ; quoique ce qui releve les autres l'incommode & le chagrine, & que l'on ne le voie guéres favorable de bonne foi aux louanges qu'on leur donne, à moins qu'il n'en tire quelque avantage & qu'elles ne lui ſervent de degré pour s'élever ; quand on vient néanmoins à conſiderer l'effet qu'on feroit ſur l'eſprit des autres, ſi l'on montroit ſes mouvemens à découvert, on conclut tout-d'un-coup à les cacher. On voit bien que ce ſeroit le moyen de ſe faire regarder comme un ennemi public, & qu'on deviendroit par-là l'objet de la haine & de la déteſtation de tout le monde : Que non-ſeulement on ſeroit odieux à ceux contre qui on exerceroit ſa malignité, mais à ceux mêmes qu'on épargneroit ; perſonne ne pouvant s'aſſurer de recevoir juſtice des gens en qui on remarque ce mauvais fond, & chacun craignant avec raiſon de devenir l'objet de leur jalouſie. L'honnêteté nous fait donc prendre juſtement le contrepied. Elle fait que nous affectons de faire paroître au-dehors une extrême équité, de louer volontiers ce qui eſt louable, de faire valoir, autant que nous le pouvons, toutes les bonnes qualités des autres, CHAP. IX.

CHAP. IX.

& de ne refuſer pas même à nos ennemis les témoignages d'eſtime qu'ils méritent : & par-là on réüſſit dans le deſſein de ſe faire aimer, on acquiert des amis, on adoucit ſes ennemis, & on ſe met bien avec tout le monde.

C'eſt par ces mêmes vûes, qu'elle témoigne une extrême indulgence pour les défauts des autres ; que bien-loin de les exagerer, ou de les divulguer, elle les couvre & les excuſe autant qu'elle peut ; qu'elle ne mépriſe jamais perſonne ; qu'elle explique tout en bonne part ; qu'elle ſe ſatisfait aiſément, & qu'elle n'affecte point d'être fine & ſubtile à découvrir des défauts dans des perſonnes qui ſont généralement eſtimées ; qu'elle évite les ſoupçons téméraires & mal fondés, & qu'elle aime mieux en quelque ſorte ſe tromper, que de ſe laiſſer aller à des ſoupçons injurieux au prochain. Tout cela tend fort droit à la fin de l'amour-propre. Car comme on ne ſauroit ignorer tout-à-fait qu'on a des défauts, on hait par avance ceux dont on s'imagine qu'on ſera mépriſé quand ils s'en appercevront ; & l'on ne ſauroit au-contraire ne pas aimer ceux dont on eſpere du ſupport, de la condeſcendance & de la bonté.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Reſſemblance entre la charité & l'amour-propre à l'egard des autres vertus.

IL n'y a qu'à parcourir les autres vertus, pour découvrir encore pluſieurs autres reſſemblances entre la charité & l'amour-propre. Car ſi la charité eſt patiente dans les injures, parce-qu'elle tâche d'adoucir par-là l'aigreur de ceux qui nous outragent, qu'elle fait que nous ſouffrons toute ſorte de mauvais traitemens avec joie pour ſatisfaire à la juſtice de Dieu, & qu'elle nous perſuade que nous en méritons encore de plus durs : l'amour-propre a auſſi une patience d'interêt & de vanité qui produit au-dehors les mêmes effets. Il nous empêche de vouloir paſſer pour fiers & pour préſomptueux. Il nous apprend qu'il eſt toujours bon de n'aigrir pas les gens plus qu'ils ne le ſont, & ſur cela il nous fait prendre le parti de diſſimuler les injures que nous recevons.

Si la charité eſt bienfaiſante par un déſir ſincere de ſervir les autres, l'amour-propre veut auſſi que nous le ſoyions pour regner par-là dans leur

CHAP. X. esprit, & pour jouir des mouvemens que les bienfaits y excitent.

Si la charité tâche de se cacher, quand elle fait du bien aux autres, afin de ne s'en attribuer rien; l'amour-propre en fait autant pour se rendre plus redevables ceux qu'il oblige, parcequ'on se tient d'autant plus obligé, que celui qui fait du bien le fait moins remarquer.

Si la charité étend ses bienfaits à ceux dont elle n'espere rien & aux ennemis mêmes, parcequ'elle ne regarde que leur bien, & non pas ses interêts; l'amour-propre en fait de même, parcequ'il sait que plus les bienfaits paroissent désintéressés & exempts de toute recherche propre, plus ils attirent une affection générale, par l'espérance qu'ils donnent à tout le monde d'en recevoir de pareils.

Si la charité est reconnoissante envers tout le monde, parceque sa gratitude envers Dieu se répand sur tous les instrumens dont il se sert pour nous procurer du bien; l'amour-propre nous fait affecter de l'être, de-peur de mécontenter celui des autres, qui se blesse quand on y manque.

Enfin, si la charité nous rend fideles

envers tout le monde, par un amour sincere de la justice ; l'amour-propre nous fait pratiquer la même fidelité, pour attirer la confiance des hommes. CHAP. X.

La charité, comme dit l'Apôtre, n'est point ambitieuse, parceque ceux qui en sont animés, estiment peu ces honneurs humains & ces grandeurs temporelles que l'ambition recherche ; qu'ils les craignent plus qu'ils ne les souhaitent, & qu'ils se trouvent toujours bien dans la place où la providence de Dieu les a mis. On n'en peut pas dire autant de l'honnêteté humaine ; &, si l'on en veut juger par son fond, non-seulement elle n'est pas exempte d'ambition, mais elle n'est rien autre chose qu'une ambition fine & délicate. Cependant elle ne laisse pas d'imiter encore extérieurement en cela la conduite de la charité ; car elle sait si bien cacher ses désirs ambitieux, de-peur de trouver de l'opposition dans l'amour-propre des autres, qui est toujours en garde de ce côté-là, qu'on diroit qu'elle n'a aucune prétention, qu'elle ne pense qu'aux autres, & qu'elle s'oublie elle-même. Si elle pense à s'élever, c'est sans empressement & sans bassesse ; & elle fait si

CHAP. X. bien, qu'il semble toujours que la fortune la soit venu trouver d'elle-même, sans qu'il lui ait fallu faire aucune démarche, ni aucune avance pour l'attirer.

Il y en a même que l'amour-propre porte plus avant, & à qui il donne un éloignement effectif des grandes fortunes & des grands emplois, quoiqu'il ne leur fût pas impossible de s'y élever. Le repos d'une vie douce & tranquille, dans lequel on entretient quantité d'amitiés illustres, & où l'on rend service à beaucoup de gens de qualité & de mérite, sans interêt & sans dépendance, en se contentant d'avoir dans le monde la réputation d'un homme civil, obligeant, désintereſſé, bon ami; cette vie, dis-je, a des charmes qui la peuvent faire préferer à toutes les grandeurs du monde, par un amour-propre, sage & éclairé, & qui sait comparer les avantages & les désavantages de divers états. C'est l'idée que s'étoit proposée Pomponius Atticus, & qu'il suivit si heureusement, que s'étant trouvé entre tant de partis ennemis qui déchirerent de son temps la République de Rome, il fut toujours ami de tous, & les servit tous, sans en irriter aucun. On voit en-

core de ces imitateurs d'Atticus, & l'on peut dire à leur avantage, que s'il étoit permis ou poſſible de ſe rendre heureux en cette vie, ils en auroient trouvé le ſecret; & que leur choix eſt infiniment plus ſage que celui de ces autres qui, voulant toujours s'élever par une ambition ſans bornes, ſe privent par-là des deux principaux biens de la vie, qui ſont la ſûreté & le repos. CHAP. X.

Il eſt aiſé de voir auſſi que, comme la charité nous éloigne des plaiſirs des ſens, parcequ'elle tient l'ame dans ſon ordre & ne lui permet de s'attacher qu'à Dieu ſeul, l'honnêteté doit faire la même choſe; parceque l'aſſerviſſement aux plaiſirs du corps a toujours quelque choſe de bas & de mépriſable, qui avilit & défigure l'idée que notre amour-propre déſire imprimer de nous dans l'eſprit des autres.

On a même raiſon de ſe défier de ceux qui ſont dominés par leurs plaiſirs, & d'appréhender d'eux toute ſorte de lâcheté & d'injuſtice. Car quelle aſſurance peut-on avoir que leur paſſion ne l'emportera pas, lorſqu'elle ſera contraire à leur devoir envers les hommes; puiſqu'on voit qu'elle l'emporte ſi ſouvent ſur ce qu'ils doivent à Dieu?

CHAP. X.

Ainſi l'honnêteté qui veut ſe conſerver ſur-tout la réputation d'une fidelité inviolable, & d'une fermeté inflexible dans ſes devoirs, affecte de paroître exempte de cette paſſion pour les plaiſirs, qui donne un ſi juſte ſujet de défiance.

Enfin pour ne pouſſer pas cette conformité de la charité & de l'amour-propre à un détail ennuyeux, je me contenterai d'ajouter à ce que j'en ai dit, qu'il eſt ſi vrai que l'amour-propre peut imiter toutes les actions de la charité, qu'il s'inſinue même ſouvent dans celles où il ſemble qu'il puiſſe avoir le moins de part, & qui ſont deſtinées pour le mortifier & pour le détruire.

Il ſait quelquefois faire jeûner les Religieux, ou les ſoulager au-moins d'une partie de la peine de leur jeûne. Les haires, les cilices & les diſciplines ſont quelquefois à ſon uſage, & il n'y a preſque point d'humiliation qu'il ne ſoit capable de pratiquer. Et quoiqu'il trouve moins ſon compte dans la ſolitude, dans le ſilence & dans les auſterités ſecrettes, qu'en quoi que ce ſoit; il y a pourtant de certains conduits cachés & de certaines voies ſouterraines, par où il pourroit peut-être trou-

ver quelque entrée. Enfin il eſt même capable de nous faire ſouffrir la mort avec joie. Et afin qu'il n'y ait pas de voie certaine de le diſtinguer de la charité même par le martyre, les Saints nous apprennent après S. Paul, qu'il y a des Martyrs de vanité auſſi-bien que de charité. C'eſt pourquoi S. Auguſtin après avoir dit que *la vanité imite de ſi près les œuvres de la charité, qu'il n'y a preſque point de différence entre leurs effets; que la charité nourrit les pauvres, & que la vanité les nourrit auſſi; que la charité jeûne, & que la vanité fait auſſi jeûner; que ces œuvres-là nous frappent bien les yeux, mais que nous ne ſaurions diſtinguer celles qui viennent du bon ou du mauvais principe*: Il ajoûte enfin, *que la charité meurt & nous mene au martyre, & que la vanité meurt auſſi & ſouffre le martyre.* VIDETE *quanta opera faciat ſuperbia: ponite in corde, quàm ſimilia facit, & quaſi paria caritati. Paſcit eſurientem caritas, paſcit & ſuperbia: caritas ut Deus laudetur, ſuperbia ut ipſa laudetur. Veſtit nudum caritas, veſtit & ſuperbia: jejunat caritas, jejunat & ſuperbia.... Opera videmus... in operibus non diſcernimus... Moritur caritas.... confitetur*

CHAP. X.

Aug. in epiſt. Joannis tract. 8. n. 9.

CHAP. X. *nomen Christi, ducit martyrium : confitetur & superbia, ducit & martyrium.*

Mais il y a pourtant cette différence entre les actions de vertu qui sont dures, pénibles & humiliantes, & celles qui n'ont rien que d'éclatant sans être pénibles, que lorsque l'amour-propre porte les gens à l'humilité, à la patience & à la souffrance, c'est par une espece de bizarrerie & de déreglement. Car il est bien clair, par exemple, que le moyen d'arriver aux fins naturelles qu'il se propose, n'est pas de s'enfermer dans une solitude pour ne converser avec personne, ou pour n'y entendre parler que de ses péchés & de ses défauts. Et ainsi il n'est guéres probable qu'il y en ait qui embrassent ces genres de vie si contraires aux inclinations de la nature, & qui y perseverent par d'autres motifs que ceux du salut. Mais il n'en est pas de même de la plûpart des actions de vertu qu'on peut faire dans le monde. L'amour-propre ne fait qu'aller mieux à son but en les pratiquant. Il ne les sauroit omettre sans s'écarter de sa fin : & il faut qu'il soit emporté par quelque passion déraisonnable contre ses veritables interêts, pour prendre d'autres routes que celles-là.

CHAPITRE XI.

L'amour-propre éclairé pourroit corriger tous les défauts extérieurs du monde, & former une société très-reglée. Qu'il seroit utile d'avoir cela dans l'esprit en instruisant les Grands.

ON peut conclure de tout ce que l'on a dit, que pour réformer entierement le monde, c'est-à-dire pour en bannir tous les vices & tous les désordres grossiers, & pour rendre les hommes heureux dès cette vie même, il ne faudroit, au défaut de la charité, que leur donner à tous un amour-propre éclairé, qui sût discerner ses vrais interêts, & y tendre par les voies que la droite raison lui découvriroit. Quelque corrompue que cette société fût au-dedans & aux yeux de Dieu, il n'y auroit rien au-dehors de mieux reglé, de plus civil, de plus juste, de plus pacifique, de plus honnête, de plus généreux; & ce qui seroit de plus admirable, c'est que n'étant animée & remuée que par l'amour-propre, l'amour-propre n'y paroîtroit point; & qu'étant entierement vuide de charité, on ne

CHAP. XI.

verroit par-tout que la forme & les caracteres de la charité.

Peut être qu'il ne seroit pas inutile que ceux qui sont chargés de l'éducation des Grands, eussent cela gravé dans l'esprit ; afin que s'ils ne pouvoient leur inspirer les sentimens de charité qu'ils voudroient bien, ils tâchassent au moins de former leur amour-propre, & de leur apprendre combien la plûpart des voies qu'ils prennent pour le contenter, sont fausses, mal entendues, & contraires à leurs veritables interêts ; & combien il leur seroit facile d'en prendre d'autres, qui les conduiroient sans peine à l'honneur & à la gloire, & leur attireroient l'affection, l'estime & l'admiration de tout le monde. S'ils ne réüssissoient pas par ce moyen à les rendre utiles à eux-mêmes, ils réüssiroient au-moins à les rendre utiles aux autres, & ils les mettroient dans un chemin qui seroit toujours moins éloigné de la voie du Ciel, que celui qu'ils prennent ; puisqu'ils n'auroient presque qu'à changer de fin & d'intention, pour se rendre aussi agréables à Dieu par une vertu vraiment chrétienne, qu'ils le seroient aux hommes par l'éclat de cette honnêteté humaine à laquelle on les formeroit.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Qu'il eſt très-difficile de diſcerner en nous-mêmes ſi nous agiſſons par charité ou par amour-propre. Trois raiſons de cette difficulté.

MAis ce ſeroit peu de choſe, que ces deux principes ſi différens, dont l'un porte des fruits de vie & l'autre des fruits de mort, fuſſent confondus dans les actions extérieures, s'il étoit au-moins facile à chacun de diſcerner celui qui le fait agir, & qu'il pût ainſi juger par-là de ſes actions & de ſon état. Ce qui eſt de plus étrange, c'eſt que ſouvent ce mélange & cette confuſion commence dans le cœur même, en ſorte que nous ne ſaurions diſtinguer ſi c'eſt par charité ou par amour-propre que nous agiſſons, ſi c'eſt Dieu ou nous-mêmes que nous cherchons, ſi c'eſt pour le ciel ou pour l'enfer que nous travaillons. Cette obſcurité vient de diverſes cauſes, & j'en remarquerai ici trois principales.

La premiere eſt, que ces vûes des jugemens des hommes & des mouvemens de leur cœur à notre égard, qui

CHAP. XII.

ſont la regle, la ſource & l'objet de l'honnêteté humaine, ne ſont pas toujours accompagnées de réflexions formelles & expreſſes, & que les mouvemens qu'elles produiſent nous ſont ſouvent encore plus imperceptibles. Ce ne ſont quelquefois, à l'égard de l'eſprit, que de certains regards & de certaines penſées paſſageres, par leſquelles il ſe porte comme à la dérobée vers ces jugemens qu'on fait de nous; &, à l'égard du cœur, que de certaines pentes cachées qui le tournent doucement de ce côté-là; en ſorte que l'on ne fait point de réflexion expreſſe ni ſur cette pente, ni ſur la penſée qui la produit, quoique ce ſoit ce qui donne le branle à nos actions extérieures, & qui en eſt le principe.

La ſeconde eſt, qu'il arrive ſouvent que lors même qu'on n'eſt remué en effet que par la crainte de déplaire aux hommes, ou par le déſir de leur plaire, on n'a abſolument aucune connoiſſance ni aucune penſée diſtincte de l'une ni de l'autre; & cela, parcequ'on agit ſouvent ans connoiſſance diſtincte, & par une ſimple habitude, qui n'eſt conduite que par une penſée confuſe. A force de regarder certaines actions, comme ca-

pables de nous attirer l'infamie publi- CHAP. XII.
que & l'averſion des honnêtes-gens, il s'en forme dans l'eſprit une idée confuſe, qui nous les repréſente comme haïſſables, ſans que l'eſprit démêle pourquoi, & cette idée ſuffit pour exciter dans le cœur un mouvement d'averſion & d'éloignement. Or ces idées confuſes & ces mouvemens qui les ſuivent, approchent ſi fort des vraies vûes de charité, qui font haïr les mauvaiſes actions à cauſe de l'injuſtice qu'elles renferment, qu'il n'y a preſque que Dieu qui en puiſſe faire le diſcernement.

Enfin la troiſieme eſt, que lors même que l'on a la charité dans le cœur, & qu'elle nous porte aux objets qui lui ſont propres, néanmoins comme la cupidité marche ſouvent ſur les mêmes voies & ſe porte vers les mêmes objets, quoique par des motifs différens; il ſe fait un mélange dans l'eſprit & dans le cœur, de ces deux ſortes de vûes & de mouvemens, ſans que l'on ſache avec certitude qui eſt celui qui l'emporte, & qui eſt le vrai principe de nos actions. On cherche Dieu & le monde tout enſemble. Le cœur eſt bien-aiſe de plaire à l'un & à l'autre, & il ignore

Digitized by Google

CHAP. XII. si c'eſt Dieu qu'il rapporte au monde ; ou le monde qu'il rapporte à Dieu : ce diſcernement ne ſe pouvant faire que par la pénetration d'un certain fond qui eſt dans le cœur, & qui n'eſt connu avec évidence que de Dieu ſeul.

CHAPITRE XIII.

Que l'ignorance où nous ſommes, ſi nous agiſſons par charité, ou par amour-propre, nous eſt utile par pluſieurs raiſons.

VOilà quelle eſt la condition ordinaire des hommes en cette vie, lors même qu'ils ſont à Dieu. L'amour-propre agit plus groſſierement dans les uns que dans les autres, mais il vit & agit en tous juſqu'à quelque degré ; & il eſt rare qu'ils ſe puiſſent aſſurer d'aucune action en particulier, qu'elle ſoit entierement exempte de toute recherche propre. Mais quoique cet état ſoit pour eux un grand ſujet de gémiſſement & de crainte, ils y peuvent néanmoins trouver de grands ſujets de conſolation, s'ils entrent dans les raiſons pour leſquelles Dieu permet qu'ils y demeurent, & ne les éleve pas à un plus haut degré de vertu.

Digitized by Google

Il eſt viſible premierement que le deſſein que Dieu a de cacher le Royaume du Ciel qu'il eſt venu établir ſur la terre, demande que les gens de bien ſoient confondus à l'extérieur avec les méchans, & qu'ils n'en ſoient pas diſtingués par des marques claires & ſenſibles. Car ſi les fideles qu'il anime par ſon eſprit, & dans leſquels il réſide comme dans ſon temple, étoient un certain genre d'hommes ſéparé des autres, & comme une nation à part que le monde pût diſcerner par des actions qui ne ſe rencontraſſent jamais dans les autres, ils ſeroient tous des miracles publics, continuels & ſubſiſtans, qui détruiroient l'état de la foi, par lequel Dieu veut ſauver les hommes. Les méchans qui ſe verroient dans l'impuiſſance de les imiter, ſauroient par-là clairement que la nature ne ſauroit atteindre à l'état des gens de bien. Il faut donc qu'il y ait des actions purement humaines qui reſſemblent ſi fort aux actions ſurnaturelles & divines, que la diſtinction n'en ſoit pas ſenſible. Et comme les gens de bien ne commettent point de crimes, & qu'ainſi ils ne peuvent être confondus par-là avec les méchans, il faut que les méchans puiſſent

CHAP. XIII.

CHAP. XIII. imiter leurs actions vertueuſes, & en faire qui y ſoient tellement ſemblables à l'extérieur, qu'on ne les en puiſſe diſcerner.

Mais ce n'eſt pas ſeulement un effet de la juſtice de Dieu, de ſouſtraire à la vûe des méchans les tréſors de graces qu'il met dans les juſtes; c'en eſt auſſi un de ſa miſericorde envers les juſtes mêmes. Il leur eſt utile de ne ſe connoître pas, & de ne voir pas en eux leur propre juſtice. Cette vûe ſeroit capable de les en faire déchoir. L'homme eſt ſi foible dans ſa force même, qu'il n'en ſauroit ſoutenir le poids. Et par un étrange renverſement qui a ſa ſource dans la corruption de ſon cœur, quoique ſon bien conſiſte à poſſéder les vertus, & ſon mal à être plein de défauts, il lui eſt pourtant plus dangereux de connoître ſes vertus que ſes défauts. La connoiſſance de ſon humilité le rend orgueilleux, & la connoiſſance de ſon orgueil le rend humble. Il eſt fort quand il ſe connoît foible, & il eſt foible quand il ſe croit fort. Ainſi cette obſcurité qui l'empêche de diſcerner clairement s'il agit par charité ou par amour-propre, bien-loin de lui nuire, lui eſt ſalutaire. Elle ne lui ôte pas les

vertus, mais elle l'empêche de les perdre, en le tenant toujours dans l'humilité & dans la crainte, & en faisant qu'il se défie de toutes ses œuvres, & qu'il s'appuie uniquement sur la miséricorde de Dieu. CHAP. XIII.

C'est la grande utilité de cette ressemblance extérieure des actions de l'amour-propre avec celles de la charité. Mais on en peut encore remarquer quelques autres qui ne sont pas peu considerables.

Il arrive souvent que la charité est foible dans certaines ames, & dans cet état de foiblesse elle seroit facilement éteinte par les tentations violentes, si Dieu ne permettoit que ces tentations fussent affoiblies & comme contrepesées par de certains motifs humains, qui en arrêtent l'effort & qui donnent moyen à l'ame de suivre l'instinct de la grace. La crainte des jugemens des hommes est un de ces motifs, & il n'y en a guéres qui fassent plus d'impression sur l'esprit. Elle ne suffit pas seule à la verité pour surmonter les tentations d'une maniere chrétienne, puisque cette crainte ne naît que de vanité; mais elle suspend leur effort, & s'il se trouve que l'ame ait quelque étincelle

Digitized by Google

CHAP. XIII. de vraie charité, elle la met en état de la suivre : & c'est pourquoi l'on voit que les saints Legislateurs des Ordres Religieux n'ont pas negligé ces moyens humains, & qu'ils ont attaché à certaines fautes, des pénitences qui donnoient de la confusion devant les hommes, afin que la crainte de cette confusion humaine rendît les Religieux plus exacts à les éviter. Ce n'est pas qu'ils prétendissent les faire agir par ce seul motif ; mais leur intention a été qu'ils s'en servissent pour se fortifier contre la négligence, & que cette crainte humaine servît d'armes & d'instrument à la charité, afin de mieux résister à la pente de la nature.

Il n'est donc pas inutile aux hommes, dans l'état de foiblesse où ils sont, d'être éloignés des vices non-seulement par la charité, mais aussi par cette sorte d'amour-propre qu'on appelle honnêteté, afin que dans les langueurs de la charité cette honnêteté puisse soutenir l'esprit, & l'empêcher de tomber dans des excès dangereux. Et c'est ce qui fait qu'on voit souvent d'étranges renversemens dans ceux qui étant peu sensibles aux jugemens des hommes, & se souciant peu de leur plaire

Digitized by Google

ou de leur déplaire, ſont quelquefois touchés de quelques mouvemens paſſagers de piété. Car lorſque ces mouvemens viennent à leur manquer, n'ayant plus alors de frein qui les arrête, ils ſont capables de ſe laiſſer emporter à toute ſorte de bizarreries & de caprices. Ainſi quand il s'agit de ſe fier aux gens, il eſt bon de conſiderer ſi outre la conſcience qui les éloigne du mal, ils ont encore une certaine honnêteté qui leur faſſe appréhender de faire des choſes qui ſoient condamnées par les perſonnes ſages & ſenſées; n'y ayant guéres d'eſprits plus dangereux, que ceux qui ſont capables de ſoutenir une conduite déraiſonnable & bizarre contre le jugement public, & de ſe mettre ſans raiſon au-deſſus des jugemens de tous ceux qui les connoiſſent. CHAP. XIII.

N'eſt-ce pas encore un avantage conſiderable aux gens de bien, de ſe pouvoir cacher aux hommes par le moyen de cette obſcurité, qui empêche qu'on ne diſcerne la vraie piété de l'amour-propre, & qui fait que des actions de charité peuvent paſſer dans l'eſprit du monde pour des effets d'une ſimple honnêteté? Car combien leur

CHAP. XIII.

ſeroit-il dangereux & importun, ſi toutes leurs bonnes actions étoient remarquées, & qu'ils en fuſſent récompenſés ſur le champ par les louanges qu'elles leur attireroient ? Ce ſeroit le moyen de les obliger à ſe ſéparer entierement du commerce des hommes ; au-lieu qu'à la faveur de cette confuſion, ils ont un peu plus de liberté de traiter avec le monde & de ſuivre les mouvemens de leur charité, dans la penſée qu'ils ne ſeront pris que pour de ſimples civilités. Ainſi l'on peut dire que comme l'honnêteté eſt bien-aiſe de paſſer pour charité, & qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour emprunter ſa forme & ſes caracteres ; la charité au-contraire eſt bien-aiſe qu'on la prenne pour honnêteté : & qu'encore qu'elle ne contribue pas directement à établir cette impreſſion, elle ne fait rien auſſi pour la détruire, tant parcequ'elle ne ſait pas abſolument s'il n'en eſt point quelque choſe, que parcequ'il lui eſt avantageux qu'on le croie.

Enfin, n'eſt-ce pas un motif aſſez preſſant pour s'exciter à la pratique des vertus, de ſe pouvoir dire à ſoi-même, qu'on ſeroit bien malheureux de s'écarter du chemin où la charité & l'interêt

l'interêt propre nous portent également, & de ſe rendre, en s'en éloignant, également odieux à Dieu & aux hommes ? N'eſt-ce pas un ſujet de louer Dieu, qu'il ait voulu que la plûpart des déreglemens qu'il nous défend, ſoient contraires au bien des hommes dès cette vie même, & ſe doivent éviter par le ſeul motif d'un interêt humain ? Enfin n'eſt-ce pas un moyen de mieux connoître l'étrange corruption de la nature & la violence de nos paſſions, de voir qu'elles nous font oublier non-ſeulement ce que nous devons à Dieu, mais auſſi ce que nous devons à nous-mêmes, & qu'elles nous rendent malheureux dans ce monde-ci & dans l'autre ? Car s'il y a moins de gloire & de mérite à ſervir Dieu quand on y trouve ſon interêt, il y a ſans doute plus de déreglement & de déſordre à ne le pas ſervir, quand on ſe prive en même-temps de ce que l'intérêt même nous porte à déſirer & à rechercher pour notre propre avantage.

CHAP. XIII.

TROISIEME TRAITÉ.

DES DIVERSES MANIERES dont on tente Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

Fondement de la défenſe qui nous eſt faite de tenter Dieu. En quoi conſiſte ce péché.

IL y a quantité de devoirs qui ſont connus de tous les Chrétiens juſqu'à un certain degré, & qui leur ſont fort inconnus au-delà de ce degré : ce qui vient d'ordinaire de ce que n'en pénétrant pas les veritables principes, ils ne ſauroient en comprendre l'étendue. La défenſe que Dieu nous a faite de le tenter, eſt proprement de ce genre. Peu de perſonnes ignorent que Dieu nous ordonne par-là de ne pas demeurer ſans rien faire, lorſque nous avons entre les mains des moyens humains que nous pouvons employer. Mais

comme on ne sait pas pourquoi Dieu nous défend de négliger ces moyens humains, on en demeure là; & on pense d'autant moins à s'instruire de ce précepte, qu'il semble qu'il n'y ait rien de plus rare que de tenter Dieu en cette maniere; l'esprit humain étant infiniment plus porté à s'attacher trop aux moyens humains par un défaut d'esperance en Dieu, qu'à les négliger par un excès de confiance. C'est ce qui a fait croire qu'il ne seroit pas inutile d'expliquer un peu au long ce que c'est que tenter Dieu, & d'éclaircir les fondemens & les principes de la défense que Dieu nous en fait. Voici ceux auxquels on la peut réduire. CHAP. I.

Dieu n'est pas seulement souverainement puissant, il est aussi souverainement sage dans sa conduite. Comme puissant, il est le principe de toutes choses, soit dans le monde corporel & visible, soit dans le monde invisible & spirituel. Comme sage, il opere toutes choses par certains moyens, & dans un certain ordre,

L'orgueil & le déreglement des hommes tend également à se soustraire à la puissance & à la sagesse de Dieu, comme la piété solide tend à s'assujet-

CHAP. I.

tir de plus en plus à l'une & à l'autre. Pour ſe ſouſtraire à ſa puiſſance, les uns ont nié entierement la providence & l'operation de Dieu, même dans les choſes naturelles, comme les Epicuriens. Les autres l'ont niée dans les choſes ſpirituelles, & dans les actions de notre ame qui nous conduiſent au bonheur & au malheur éternel, comme les Pelagiens. Et les autres n'oſant pas aller juſqu'à cet excès d'impiété, ne l'ont pas voulu reconnoître dans le diſcernement des bons & des méchans, des élus & des réprouvés, comme les Sémipelagiens.

Mais la maniere dont on ſe ſouſtrait à la ſageſſe de Dieu, n'étant pas moins criminelle, eſt beaucoup plus inconnue. Et c'eſt ce qu'on appelle tenter Dieu, qui eſt un péché que peu de perſonnes comprennent.

Il conſiſte à ſe retirer de l'ordre de Dieu, en prétendant le faire agir à notre fantaiſie, & en négligeant la ſuite des moyens auſquels il attache ordinairement les effets de ſa puiſſance divine. Et pour concevoir de quelle maniere on y tombe en ce qui regarde la vie de l'ame, il ne faut que conſiderer de quelle maniere on y peut tomber en ce qui regarde la vie du corps.

Digitized by Google

Il eſt certain que c'eſt Dieu qui entretient notre être & notre vie, & qu'il n'en eſt pas moins proprement la cauſe, que s'il la faiſoit ſubſiſter par un miracle viſible, indépendamment de tous les moyens extérieurs. Nous la ſoutenons par la nourriture. Mais qui eſt-ce qui produit cette nourriture ? *Ce n'étoit*, dit ſaint Auguſtin, *ni ma mere, ni mes nourrices qui rempliſſoient pour moi leurs mammelles du lait qu'elles me donnoient ; mais c'étoit vous ſeul, Seigneur : c'étoit vous ſeul qui me donniez par leur entremiſe la nourriture dont j'avois beſoin ſelon l'ordre naturel que vous avez établi, & ſelon les richeſſes de votre bonté & de votre providence, qui étend ſes ſoins juſques dans les principes les plus cachés & les cauſes les plus ſecrettes de la ſubſiſtance de vos créatures.... Vous êtes l'auteur de tous les biens, ô mon Dieu, & je vous dois toute la conſervation de ma vie.* CHAP. I. *Conf. l. 1. c. 6.*

Soit qu'il nous faſſe vivre de cette maniere commune, ſoit qu'il le faſſe d'une maniere extraordinaire & miraculeuſe, c'eſt toujours lui qui agit & qui nous ſoutient. Et ainſi nous ſommes obligés de reconnoître également ſa main & ſon opération toute puiſſan-

CHAP. I.

te, soit qu'il la cache, soit qu'il la découvre. Mais il y a néanmoins cette différence entre ces deux manieres dont il agit sur les corps & sur les ames, que la premiere est la voie commune par laquelle il conduit ses créatures, & l'autre est une voie extraordinaire dont il ne se sert que rarement, & qui n'a point de regles certaines. C'est dans la premiere que consiste l'ordre de la Providence, qu'il permet aux hommes de connoître; & la seconde ne renferme que certains effets, que nous ne pouvons jamais prévoir de nous-mêmes; parceque les conseils selon lesquels Dieu les produit en un temps, & ne les produit pas en un autre, sont trop élevés au-dessus de l'esprit des hommes.

Sa sagesse s'étant donc rabaissée à couvrir ordinairement son operation divine par des moyens humains, il est juste que les hommes s'assujettissent à ces moyens; & c'est un extrême orgueil à eux de les négliger, & de prétendre forcer Dieu d'agir de cette maniere extraordinaire, dont il ne nous a pas rendu capables de pénetrer les principes. C'est-là ce qu'on appelle proprement tenter Dieu, comme JESUS-CHRIST

nous l'apprend dans l'Evangile : car le diable le preſſant de ſe jetter du haut du temple en bas, en lui alléguant qu'il eſt écrit, Que *Dieu a commandé à ſes Anges de ſoutenir le juſte, & de l'empêcher de ſe bleſſer contre les pierres ;* JESUS-CHRIST le repouſſa en lui diſant : *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu ;* ſuppoſant que ce ſeroit tenter Dieu, que de prétendre qu'il dût faire ſoutenir par ſes Anges un juſte qui ſe ſeroit expoſé témérairement à ce danger, en quittant la voie commune qui conſiſte à l'éviter. CHAP. I. *Matth.* 4. 6. 7.

CHAPITRE II.

Preuves de cette verité par S. Auguſtin, qu'il n'eſt pas permis de négliger les moyens ordinaires pour attendre des miracles.

SAINT Auguſtin établit cette maxime de la Morale chrétienne ſur l'exemple de JESUS-CHRIST & de S. Paul. « La ſaine doctrine nous apprend, dit-il, que quand nous pouvons employer des moyens humains, « c'eſt tenter Dieu que de les négliger. Le Sauveur ne manquoit pas « *Aug. l. 22. cont. Fauſt. c. 36.*

CHAP. II.

» de pouvoir pour garantir ſes diſci-
» ples par des miracles ; néanmoins il
» leur ordonne, ſi on les perſécute
» dans une ville, de s'enfuir en une
» autre, & a voulu même leur mon-
» trer l'exemple de cette conduite en
» ſa perſonne. Car quoiqu'il fût maî-
» tre abſolu de ſa vie, & que perſon-
» ne ne la lui pût ôter, s'il ne le vou-
» loit, il n'a pas laiſſé dans ſon enfance
» d'éviter la mort par la fuite, en fai-
» ſant que ſes parens le portaſſent en
» Egypte. L'Evangile remarque de mê-
» me, qu'il ne voulut pas aller publi-
» quement une fois à la fête de Pâque ;
» quoiqu'en d'autres rencontres il ait
» parlé aux Juifs ſans ſe cacher, lors
» même qu'ils étoient le plus en co-
» lere contre lui, & qu'ils écoutoient
» ce qu'il leur diſoit avec le plus de
» haine ; parcequ'ils ne pouvoient met-
» tre la main ſur lui, ſon temps n'étant
» pas encore venu. Ce n'eſt pas que ce
» temps le contraignît de mourir, mais
» c'eſt qu'il l'avoit choiſi volontaire-
» ment pour permettre aux Juifs de lui
» ôter la vie. Ainſi il a fait paroître la
» puiſſance d'un Dieu, lorſqu'en enſei-
» gnant & en reprenant publiquement
» ſes ennemis, il ne permit pas que

Digitized by Google

leur rage eût aucun pouvoir sur lui ; « mais en fuyant & en se cachant, il a « instruit l'infirmité de l'homme, à ne « point tenter Dieu en négligeant de « faire ce qu'il peut pour se garantir des « maux qu'il doit éviter. L'Apôtre saint « Paul ne désespéroit pas du secours de « Dieu & n'avoit pas perdu la foi, lors- « qu'il se fit descendre dans une cor- « beille du haut des murailles de Da- « mas, pour éviter de tomber entre les « mains de ses ennemis ; & sa fuite ne « marquoit pas que sa foi fût éteinte, « mais seulement qu'il ne vouloit pas « tenter Dieu, comme il auroit fait en « omettant ce moyen de se sauver. » CHAP. II.

C'est encore par le même principe & par les mêmes exemples, que ce saint Docteur réfute dans le livre qu'il a fait *Du travail des Religieux*, la fantaisie de certains Moines d'Afrique qui ne vouloient point travailler, parcequ'il est dit dans l'Evangile que Dieu nourrit les oiseaux, quoiqu'ils ne sement ni ne moissonnent ; en établissant contre eux cette belle regle qui défend aux hommes de tenter Dieu, & leur apprend en même-temps à n'avoir pas moins de reconnoissance pour lui, quand il les nourrit par leur travail, que s'il leur procuroit *Matth.* 6. 26.

CHAP. II. leur nourriture ſans qu'ils y contribuaſſent rien de leur part. « S'il nous arrive, dit-il, des infirmités & des occupations qui nous empêchent de travailler, nous devons eſperer que Dieu nous nourrira comme il nourrit les oiſeaux, & nous revêtira comme il revêt les lis, ſans que les oiſeaux ni les lis y contribuent rien. » Mais quand nous ſommes en état de travailler, nous ne devons pas tenter Dieu en négligeant de le faire ; puiſque le pouvoir que nous en avons eſt un don de Dieu ; & qu'ainſi en nous procurant par ce moyen ce qui eſt néceſſaire pour conſerver la vie, c'eſt toujours de Dieu que nous la tenons, parceque c'eſt lui qui nous donne le pouvoir de travailler.

De opere Monach. c. 27.

Ainſi ce ſeroit tenter Dieu que de refuſer de prendre de la nourriture, ſous prétexte qu'il lui eſt aiſé de nous conſerver la vie ſans le ſecours des alimens. Ce ſeroit tenter Dieu à un Gouverneur de Place, que de ne vouloir point faire de préparatifs pour la défendre des ennemis, ſous prétexte qu'il eſt écrit : *Si Dieu ne garde la ville, c'eſt en vain qu'on veille pour la garder.* Car encore qu'il la puiſſe conſerver en effet, en la maniere qu'il conſerva Jeruſalem

Pſ. 126. 2.

contre l'armée de Sennacherib, néanmoins la voie ordinaire dont il conserve les villes, est d'inspirer la vigilance aux Capitaines, & la valeur aux soldats. Et l'on peut dire généralement que tous les paresseux tentent Dieu en quelque sorte, parcequ'ils négligent les moyens par lesquels on obtient les graces & l'assistance de Dieu. CHAP. II. 4. *Reg.* 19.

CHAPITRE III.

Pourquoi Dieu cache ses operations sous l'apparence de celle de la nature, dans les effets extérieurs qu'il produit sur les corps, & dans ce qu'il fait sur les ames.

IL n'y a que Dieu qui sache toutes les raisons pour lesquelles il cache ses operations sous un certain ordre de causes qui paroissent toutes naturelles. Nous en connoissons seulement quelques-unes. Il retire par ce moyen les hommes de la paresse, il les oblige à la vigilance & au travail, il les occupe, il les exerce, il les punit par ces emplois laborieux, il leur fait plus estimer les choses qui leur coutent plus de peine. Mais on peut dire qu'un de ses

CHAP. III.

principaux desseins est de se cacher lui-même, & de rendre sa conduite inconnue à ceux qui ne méritent pas de la connoître.

S'il agissoit toujours d'une maniere miraculeuse, on seroit comme forcé de le reconnoître en tout, & cette évidence ne seroit conforme ni à sa justice ni à sa miséricorde. Il est de sa justice de laisser les méchans en des ténebres qui les portent à douter de sa providence & de son être; & il est de sa miséricorde de tenir ses élus à couvert de la vanité par cette obscurité salutaire.

La vie de la foi, qui est la vie des justes en ce monde, consistant donc à servir Dieu sans le voir d'une maniere sensible, il est clair que des miracles continuels détruiroient entierement cet état. Ainsi étant nécessaire d'une part que Dieu agisse, & de l'autre que nous ne connoissions pas sensiblement son action, il falloit qu'il se cachât sous de certains moyens qui parussent comme naturels, & qui étant toujours exposés aux yeux des hommes, n'excitassent plus leur admiration; afin qu'il ne fût découvert que par ceux à qui il ouvriroit les yeux de l'ame par une lu-

Digitized by Google

miere qu'il donne à qui il lui plaît. CHAP. III.

Mais s'il étoit néceſſaire que Dieu ſe couvrît de cette ſorte dans l'ordre de la nature, & dans les effets extérieurs qu'il produit ſur les corps, il ne l'étoit pas moins qu'il ſe cachât dans ſes opérations intérieures ſur les ames; parceque l'évidence de l'opération divine dans ces ſortes d'actions, ne tireroit pas moins les ames de l'état de la foi, par lequel il veut qu'elles opérent leur ſalut en cette vie. Et c'eſt pourquoi il ne donne ordinairement ſes plus grandes graces, que par une ſuite de moyens qui paroiſſent tout humains & tout ordinaires, & qui ſemblent humainement proportionnés à la fin à laquelle on les deſtine.

Il veut que nous déſirions les vertus; que nous travaillions à les acquérir; que nous cherchions les occaſions de les pratiquer; que nous nous ſéparions des choſes qui nous peuvent porter au péché. C'eſt lui qui nous inſpire ce déſir, qui opere en nous ce travail, qui nous fait retrancher ces empêchemens. Il lui ſeroit facile de nous donner les vertus ſans toute cette ſuite de moyens; mais en nous les donnant dans cet ordre & par ces moyens, il ſe cache à

Digitized by Google

CHAP. III.

nous, & nous conſerve dans l'humilité.

Il pourroit de même nous avertir à chaque moment de ce que nous avons à faire ; mais s'il le faiſoit de cette ſorte, ce ſeroit une conduite viſiblement miraculeuſe. Il veut donc que nous prévoyions nos actions & nos paroles, que nous les conſiderions devant lui, afin de les regler ſelon ſes loix, & que nous employions tout le ſoin qui nous eſt poſſible, pour reconnoître ce qu'il veut de nous en chaque rencontre. Il eſt lui-même l'auteur de ces préparations, de cette recherche, de ce ſoin ; & il s'en ſert comme d'un moyen ordinaire, pour nous communiquer la ſageſſe dont nous avons beſoin pour notre conduite.

Matth. 10. 19.

Il eſt vrai que Jeſus-Chriſt dit à ſes diſciples, qu'ils ne doivent pas ſe mettre en peine de ce qu'ils diront aux Rois & aux Princes lorſqu'ils les forceront de paroître devant eux, parce-qu'il leur ſera donné à l'heure même ce qu'ils leur doivent répondre. Mais le deſſein de Jeſus-Chriſt dans cet avertiſſement, étoit ſeulement d'exclure les prevoyances & les réflexions de défiance & d'amour-propre : & il vouloit plûtôt les diſpoſer à ne ſe pas étonner

Digitized by Google

quand on les obligeroit de parler aux Rois ſans y être préparés, que de leur défendre de s'y préparer. De même que quand Jeſus-Chriſt défend à ſes diſciples de ſe mettre en peine du vivre & du vêtement, il ne leur interdit pas, ſelon les Peres, les ſoins & les précautions raiſonnables, & il ne les oblige pas à attendre que Dieu leur procure l'un & l'autre par des voies extraordinaires; mais il leur commande ſeulement de bannir de leur cœur les inquiétudes & les défiances, qui ſont injurieuſes à ſa providence & à ſa bonté, & qui les empêchent de chercher le Royaume de Dieu avant toutes choſes.

CHAP. III.

Matth. 6. 25. & ſuiv.

Il y a ſouvent ainſi des contrariétés apparentes dans des verités chrétiennes, quand on ne les regarde que d'une vûe ſuperficielle, qui diſparoiſſent & s'évanouiſſent quand on les pénetre juſques dans le fond.

On pourroit croire, par exemple, à ne ſuivre que la premiere lueur qui naît d'une connoiſſance imparfaite de la verité, que la vie chrétienne étant une vie ſurnaturelle, & qui ſurpaſſe la force de tous les hommes, on ne doit pas plûtôt choiſir un genre de vie

CHAP. III.

qu'un autre, ni se mettre en peine d'éviter les occasions du péché. On peut tout avec Dieu, dira-t-on, & l'on ne peut rien sans Dieu. Ainsi avec l'aide de Dieu je puis demeurer inébranlable dans les plus dangereuses occasions, & sans cette aide je ne puis me soutenir dans la retraite la plus assurée.

Mais ceux qui parlent de cette sorte, ne comprennent pas le secret de la conduite de la grace. Il est vrai que Dieu est capable de nous soutenir dans les plus grands périls; & il le fait quelquefois quand c'est lui-même qui nous y engage: mais il ne donne pas ordinairement sa grace d'une maniere si éclatante. Ainsi pour nous faire résister aux tentations, il nous inspire le soin de les éviter. C'en est le moyen ordinaire; & quiconque le néglige, n'a pas droit de prétendre que Dieu le soutienne d'une autre maniere.

Si l'on étoit ordinairement aussi recueilli dans l'agitation que dans le repos, si l'on ne succomboit pas plus souvent aux tentations en vivant dans les occasions du péché qu'en les évitant; si l'on ne contractoit pas plus de taches dans le commerce du monde que dans la retraite; si les grands emplois ne por-

Digitized by Google

toient pas plus à la vanité que les occupations baſſes & humiliantes, ce ſeroit ſans doute une eſpece de miracle viſible. Dieu en fait de cette ſorte, quand il lui plaît, pour quelques ames choiſies. Mais comme il ne veut pas que ſa conduite ſur nous paroiſſe ſi viſiblement miraculeuſe, il ne les fait pas ſouvent, & il nous oblige par-là à nous réduire à la voie ordinaire, & à préférer, autant que nous le pouvons, le repos à l'agitation; la retraite, au commerce du monde; les emplois humilians, aux emplois relevés; & enfin la fuite des occaſions, à la confiance qui porte à s'y expoſer. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit auſſi facile à Dieu de nous ſauver en une maniere qu'en une autre; mais il nous a appris qu'il nous ſauve ordinairement de cette ſeconde maniere, parcequ'il y eſt plus caché & moins reconnoiſſable: & par-là il nous oblige à nous y réduire.

Chapitre IV.

Que toutes les regles que les Peres donnent pour la vie ſpirituelle, ſont établies ſur ce principe : Que Dieu cache ſes opérations ſurnaturelles ſous l'apparence d'un ordre tout naturel.

C'Eſt ſur cet ordre de la grace & ſur cette ſuite de moyens, ſous leſquels Dieu cache ſes opérations ſurnaturelles, que ſont établies toutes les regles & tous les avis ſpirituels, que les Saints inſpirés de Dieu ont donné à ceux qu'ils ont conduits dans ſes voies.

Ces grands Saints n'ignoroient pas que c'eſt de lui qu'il faut attendre toutes les vertus, & qu'il eſt la cauſe de toutes les bonnes actions des Chrétiens. Ils étoient perſuadés qu'il eſt le maître des cœurs, & qu'il opere en eux tout ce qu'il veut par une force invincible & toutepuiſſante. Cependant ils nous preſcrivent des regles & des pratiques, comme pourroient faire des Philoſophes, qui prétendroient acquérir la vertu par leurs propres

Digitized by Google

forces. Ils veulent que nous tenions toujours notre esprit occupé de saintes pensées ; que nous nous appliquions sans cesse à la lecture & à la méditation de la parole de Dieu ; que nous vivions dans l'éloignement du monde ; que nous réduisions notre corps en servitude par le travail & la mortification ; que nous évitions tout ce qui nous peut affoiblir, & tout ce qui nous peut être une occasion de chûte ; que nous fassions un effort continuel pour résister à nos passions ; que nous menions une vie uniforme, reglée, occupée, en passant par la suite d'actions que l'on nous aura prescrites, comme étant les plus conformes à notre état & à nos devoirs. Ce n'est pas qu'ils ne sussent parfaitement que Dieu nous peut donner ses plus grandes graces, sans nous faire passer par ces exercices ; mais ils savoient en même-temps que l'ordre commun de sa providence est de ne nous les accorder qu'ensuite de ces exercices, & par ces exercices mêmes : qu'ainsi il fait premierement aux ames la grace de les pratiquer, pour leur faire ensuite celle de parvenir aux vertus où il désire de les élever, étant aussi-bien l'auteur des actions qu'il

CHAP. IV.

Digitized by Google

CHAP. IV.

leur fait faire pour acquérir les vertus, que des vertus qu'elles acquierent par ces actions.

Ils n'ont pas ignoré non plus qu'il n'y avoit rien de plus facile à Dieu, que de nous faire connoître nos fautes de temps-en-temps, par l'infusion d'une lumiere qui nous les remît tout-d'un-coup devant les yeux; qu'il pourroit même nous en corriger en nous donnant les vertus opposées, sans que nous fussions obligés de nous affliger continuellement de la vûe de nos miseres. Mais comme ils connoissoient les voies dont Dieu se sert ordinairement pour purifier les ames, ils n'ont pas laissé de nous recommander cet examen & cette vigilance sur nous-mêmes, comme un des principaux devoirs de la piété, qui ne doit finir qu'avec notre vie. *Mes freres*, dit saint Augustin, *en attendant la venue de ce jour heureux, où nous serons joints aux Anges du Ciel pour louer Dieu dans toute l'éternité; en attendant que nous soyions parvenus à cette joie ineffable que nous esperons, appliquons-nous autant que nous le pourrons à la pratique des bonnes œuvres; examinons tous les jours notre conscience, & regardons avec soin*

s'il n'y a rien de rompu & de déchiré dans la robbe ſpirituelle de notre ame, ſi nous n'y avons point fait quelques taches par notre intempérance, ſi nous ne l'avons point brûlée par la colere, ni diviſée par l'envie, ſi nous n'en avons point terni l'éclat par l'avarice. Hâtons-nous de guérir les bleſſures de nos ames, pendant qu'il eſt encore en notre pouvoir de le faire avec l'aide de la grace. CHAP. IV.

Le grand ſaint Gregoire, que Dieu a donné particulierement à ſon Egliſe pour l'inſtruire des regles de la vie ſpirituelle, ne recommande rien tant auſſi dans ſes Morales, que cette vigilance ſur ſoi-même, & cet examen de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes actions. *Il faut*, dit-il, *purifier les actions mêmes de vertu par une diſcuſſion exacte, de-peur de prendre pour bon ce qui eſt mauvais, & pour un bien parfait ce qui eſt imparfait & défectueux. C'eſt ce qui nous eſt marqué par l'holocauſte que Job offroit pour chacun de ſes enfans. Car c'eſt offrir à Dieu un holocauſte pour chacun de ſes enfans, que de lui offrir des prieres pour chaque action de vertu, de-peur que la ſageſſe ne s'éleve, que l'intelligence ne s'égare, que la prudence ne s'embarraſſe & ne ſe confonde,* *Gregor. Moral. lib. 1. c. 34. & 35. n. 47. & 48.*

CHAP. IV. *que la force ne dégénere en préſomption. Et parceque l'holocauſte eſt un ſacrifice qui ſe conſume tout entier, il eſt néceſſaire que notre ame ſoit embrazée par le feu de la componction, & qu'elle conſume dans ce feu tout ce qu'il y a d'impur dans ſes penſées. Mais nul n'eſt capable de le faire, s'il n'a ſoin d'examiner tous ſes mouvemens intérieurs avant qu'ils paſſent juſqu'aux actions. Il faut,* dit encore ce Saint, *broyer les parfums, c'eſt-à-dire, conſiderer en détail tout ce qui ſe paſſe dans notre ame, & le réduire comme en pouſſiere par cet examen. Il faut ôter la peau de la victime, & la couper en morceaux; c'eſt-à-dire qu'il faut ôter à nos actions cette ſurface extérieure, qui nous les fait paroître vertueuſes, pour les regarder juſques dans le fond.*

Ibid. c. 36. n. 54.

Cette inſtruction eſt ſi ſouvent repetée dans les ouvrages de ſaint Grégoire, que l'on peut dire que c'eſt un des principaux fondemens de ſa conduite ſpirituelle. Et bien-loin qu'il exempte les juſtes les plus avancés de cette pratique, il met au-contraire leur avancement dans l'accroiſſement de cette vigilance & de cette attention ſur eux-mêmes.

Digitized by Google

Enfin, saint Bernard a fait quatre livres exprès pour porter les ames à cet exercice, d'examiner devant Dieu leurs actions & leur conduite; & il en fait tellement le principal devoir de la vie chrétienne, que pour représenter en un mot l'idée qu'il avoit de la veritable piété, il dit que c'est s'appliquer à la consideration de soi-même, *Quid est pietas? vacare considerationi;* & que cette consideration consiste à prévoir ses actions, à les regler devant Dieu, à corriger ses défauts, & à penser à ses devoirs. Et il est remarquable que ce Saint ne donne pas ces instructions à un Novice, mais à un grand Pape, qu'il devoit supposer être dans l'état de perfection, ayant été élevé à cette premiere dignité de l'Eglise à cause de ses vertus éminentes. CHAP. IV.

Lorsque les Philosophes, qui supposoient que la verité n'a point d'autre source que la nature, prescrivoient des regles pour l'acquérir, ils n'en prescrivoient point d'autres que celles-là. Ils nous recommandent comme ces Saints cet examen & cette vigilance continuelle sur nos actions, comme on le peut voir dans les vers attribués à Pythagore, & dans plusieurs endroits

CHAP. IV.

de Seneque. Eſt-ce donc que ſaint Auguſtin, ſaint Gregoire & S. Bernard ne ſavoient pas que la vertu eſt un pur effet de la miſericorde de Dieu, & non pas de nos efforts & de nos réflexions? ils le ſavoient ſans doute, puiſqu'ils l'enſeignoient en tant d'endroits de leurs livres. Mais ils ſavoient auſſi que Dieu ne la donne ordinairement aux hommes, que par la pratique de certains moyens & de certains exercices auſquels il les applique par ſa grace; qu'ainſi le principal ſoin de ceux qui conduiſent les ames, eſt de les mettre dans la pratique de ces moyens, par leſquels on obtient les graces de Dieu; & que c'eſt le tenter que d'agir autrement, & de vouloir qu'il nous les accorde par une autre voie, que celle que ſa ſageſſe a choiſie, & qu'il nous a fait connoître par l'exemple de tous les Saints.

Pourquoi croit-on de même que les Peres ayent témoigné tant de defiance du ſalut de ceux qui ne penſent à ſe convertir que lorſqu'ils ſont près de mourir? Eſt-ce qu'il n'eſt pas auſſi facile à Dieu de toucher les pécheurs par ſa grace à la derniere heure, qu'en tout autre temps: ou que celui de la mort

ſoit

soit exclus de la promesse générale que Dieu a faite aux hommes, de les recevoir en sa grace s'ils se convertissent sincérement ? Ce n'est sans doute rien de tout cela. Dieu est toujours également puissant, & le sein de sa misericorde est toujours également ouvert aux pécheurs convertis. Mais c'est que les Peres ont cru que ces conversions n'étoient pas ordinairement sinceres, & qu'elles étoient plûtôt un effet de l'état où ils se trouvent, que du changement de leur cœur. Et la raison en est, que dans la voie commune le cœur ne change point ainsi tout-d'un-coup d'objet & de fin. On peut bien changer en un moment d'actions extérieures ; mais l'amour qui tient la principale place dans le cœur, ne change guéres en un moment. Il faut pour l'ordinaire qu'il s'affoiblisse peu-à-peu, & qu'il y en ait un autre qui prenne sa place par divers progrés. C'est ainsi que les passions humaines se changent ; & Dieu qui veut que les operations de sa grace ne se distinguent pas sensiblement de celles de la nature, suit ordinairement le même ordre. Il commence à ébranler le cœur par la crainte, avant que de le toucher par son amour ; & souvent il le touche CHAP. IV.

CHAP. IV.

long-temps par des commencemens d'amour, avant que de s'en rendre maître par un amour dominant, qui tourne le cœur vers lui comme vers sa derniere fin, & qui le délivre de la servitude de l'amour des créatures. Ainsi, comme la conversion des pécheurs mourans ne sauroit passer par ces degrés, il faudroit qu'elle fût miraculeuse pour être vraie. L'Eglise ne désespere pas de ce miracle, & c'est ce qui la porte à accorder les Sacremens aux mourans : mais elle craint aussi beaucoup que ces sentimens qui paroissent dans les pécheurs qui sont en cet état, ne soient que de ces legers commencemens ou de crainte ou d'amour de Dieu, qui ne suffisent pas pour une veritable conversion. Et c'est ce qui oblige les pécheurs non-seulement à travailler, mais à se hâter même de travailler sérieusement à leur salut; afin que leur amour ait le temps de croître, & de parvenir à un état où l'on puisse dire qu'ils sont convertis. Agir autrement, c'est tenter Dieu, & le tenter d'une maniere très-dangereuse, en voulant qu'il fasse un miracle dans l'ordre de sa grace pour nous sauver. Et ainsi tous ceux qui attendent

Digitized by Google

à se convertir à Dieu à la mort, outre leurs autres péchés, commettent encore celui de tenter Dieu, qui en fait souvent le comble. CHAP. IV.

Les richesses spirituelles sont toutes gratuites de la part de Dieu, & néanmoins il est écrit : Que la main de ceux qui travaillent fortement amasse des richesses, *Manus fortium divitias parat.* Et l'Ecriture attribue au-contraire la pauvreté spirituelle au défaut de ce travail : *Egestatem operata est manus remissa :* c'est-à-dire que la négligence & la paresse causent la pauvreté & la misere des ames : tant Dieu a de soin de cacher les œuvres de sa grace sous la ressemblance de celles de la nature. *Prov.* 10. 4. *Ibid.*

Cela paroît encore plus clairement dans la priere. C'est sans doute celle de toutes les actions chrétiennes où le besoin de la grace paroît davantage. C'est pourquoi l'esprit de Dieu est appellé par un titre particulier, l'esprit de prieres, *Spiritus precum.* Et il est dit de lui, Qu'il prie pour nous avec des gémissemens ineffables. Il sembleroit donc que cet exercice si divin n'auroit point besoin de préparation ni de regles, & qu'il n'y auroit qu'à attendre l'inspiration de la grace. Et néanmoins *Zachar.* 12. 10. *Rom.* 8. 26.

CHAP. IV. le Sage nous avertit expreſſément qu'il faut préparer ſon ame avant la priere, de-peur d'être comme un homme qui tente Dieu : *Ante orationem præpara animam tuam ; & noli eſſe quaſi homo qui tentat Deum.* Et il fait voir ainſi que tous ceux qui prient ſans préparation, tombent dans le péché de tenter Dieu ; & qu'une des principales cauſes de la tiédeur de nos prieres, eſt le peu de ſoin que nous avons de nous y préparer par les moyens que l'Ecriture nous preſcrit, qui conſiſtent à retirer notre cœur & notre eſprit de la diſſipation & des vains amuſemens, afin de le trouver quand il le faut préſenter à Dieu dans la priere ; parcequ'il eſt impoſſible que le cœur ne coure après ſon tréſor, & qu'il ne s'occupe des objets dont il ſe trouve rempli.

Eccli. 18. 23.

C'eſt ainſi que la verité allie ce qui paroît contraire à ceux qui ne la connoiſſent qu'imparfaitement. Tout dépend de Dieu ; donc il ne faut point travailler, diſoient certains hérétiques. Il faut travailler ; donc la vertu ne dépend point de la grace, diſent les Pelagiens. Mais la doctrine catholique conſiſte à unir ces verités & à rejetter ces fauſſes concluſions. Il faut travail-

ler, dit-elle, & néanmoins tout dépend de Dieu. Le travail eſt un effet de la grace, & le moyen ordinaire d'obtenir la grace. Croire que le travail & les vertus ne ſont pas des dons de Dieu, c'eſt une préſomption Pélagienne. Mépriſer les moyens dont Dieu ſe ſert ordinairement pour communiquer ſa grace aux hommes, c'eſt tenter Dieu en voulant renverſer l'ordre de la ſageſſe divine. Ainſi la piété veritable conſiſte à pratiquer ces moyens, & à reconnoître que c'eſt Dieu qui nous les fait pratiquer. CHAP. IV.

CHAPITRE V.

Comment cette doctrine s'accorde avec la néceſſité de la grace efficace. Eclairciſſement des difficultés qu'on peut former ſur ce point.

JE ſai bien que l'eſprit humain qui s'éblouit par l'éclat des verités divines, & qui s'embarraſſe dans ſes vains raiſonnemens, peut trouver encore de la difficulté dans cette alliance du travail & de la grace; & qu'en ſuppoſant avec ſaint Auguſtin & ſaint Thomas, que quelque pouvoir que l'on ait de

CHAP. V. faire les actions de piété par d'autres graces, on ne les fait néanmoins jamais effectivement, ſi Dieu n'y détermine la volonté par une grace efficace; il ſe porte aiſément à conclure que nous n'avons donc qu'à demeurer en repos, juſqu'à ce que nous ſentions ces mouvemens efficaces qui nous les font pratiquer; que lorſque nous les ſentirons, nous ne manquerons pas de travailler, puiſque la grace nous y appliquera par une vertu toutepuiſſante; & que ne les ayant pas, il eſt certain que nous ne les pratiquerons jamais d'une maniere qui nous ſoit utile.

C'eſt une objection qui naît facilement dans l'eſprit de ceux qui ſuivent leurs raiſonnemens, dans ces matieres qui regardent la conduite de Dieu ſur les ames. Et les Peres qui ne l'ont pas ignorée, y ont répondu en diverſes manieres très-ſolides, en faiſant voir de quelle ſorte on peut dire veritablement, qu'il eſt toujours au pouvoir des hommes de ſatisfaire aux devoirs de la piété chrétienne, & que c'eſt leur faute de ne les pas accomplir.

Mais comme ce n'eſt pas ici le lieu d'y répondre d'une maniere Théologique, il ſuffit de faire voir qu'elle n'a

rien de solide, même selon la raison humaine ; & que le besoin que nous avons de la grace efficace pour pratiquer les vertus chrétiennes, peut bien servir à humilier les hommes, & à les tenir dans un état de crainte & de tremblement : mais qu'il ne les peut jamais justement porter, ni à la paresse, ni au trouble, ni au désespoir ; parceque nous avons toujours par la nature même un moyen qui suffit pour nous tenir l'esprit en repos, & pour en bannir le trouble & l'inquiétude. La raison est, qu'encore que pour travailler selon Dieu à combattre nos défauts d'une maniere chrétienne, pour prier, & pour pratiquer les bonnes œuvres par l'esprit d'une veritable charité, on ait besoin d'une grace surnaturelle & efficace ; il est certain néanmoins que chacune de ces actions en particulier se peut faire quelquefois sans grace par un mouvement d'amour-propre, de respect humain & de crainte purement servile. Or encore qu'il y ait une différence infinie entre l'amour-propre & l'amour de Dieu, néanmoins les mouvemens & les actions qui naissent de ces deux principes si différens, sont quelquefois si semblables, & nous CHAP. V.

CHAP. V.

avons si peu de lumiere pour pénétrer le fond de notre cœur, que nous ne distinguons point avec certitude par quel principe nous agissons, & si c'est par cupidité ou par charité. Nous pouvons bien dire avec saint Paul, que nous ne nous sentons coupables de rien; mais nous devons ajoûter avec lui, que nous ne sommes pas pour cela justifiés, & que nous ne nous jugeons pas nous-mêmes, parceque nous ne nous connoissons pas parfaitement.

Nous avons donc toujours en nous un principe pour accomplir ce qu'il y a d'extérieur & de sensible dans ces exercices de la vie chrétienne. Et comme nous ne saurions savoir avec certitude, quand même nous avons la grace efficace, si ce n'est point par un principe humain que nous agissons; nous ne savons pas aussi toujours, lorsque nous agissons par un principe d'interêt humain, que la grace ne soit pas le principe de notre action. Nous pouvons prendre la charité pour l'amour-propre, & l'amour-propre pour la charité; & dans cette obscurité la raison nous oblige à prendre le parti de faire toujours ce qui est commandé, en laissant à Dieu le discernement du principe qui nous fait agir.

Digitized by Google

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit de notre devoir de nous purifier, autant qu'il nous eſt poſſible, de tout amour-propre & de tout interêt ; mais ce déſir ne nous aſſure pas que nous en ſoyions exempts. Car on peut déſirer par amour-propre d'être délivré de l'amour-propre, comme l'on peut ſouhaiter l'humilité par orgueil. Il ſe fait un cercle infini de retours ſur retours, de réflexions ſur réflexions dans ces actions de l'ame ; & il y a toujours en nous un certain fond & une certaine racine, qui nous demeurent inconnus durant toute notre vie. CHAP. V.

C'eſt l'état où Dieu veut que les hommes vivent dans ce monde. Nous ſommes condamnés à ces ténebres par ſa juſtice ; & ſa miſericorde nous les rend avantageuſes, quand elle fait que nous nous en ſervons pour être plus humbles. Et ainſi il eſt viſible que ces ténebres étant inévitables d'une part, & de l'autre étant utiles, ce que nous avons à faire eſt de demeurer en repos, & d'adorer en paix la bonté de Dieu qui les ordonne pour notre bien ; & de faire cependant de la maniere la plus pure & la plus déſintereſſée qu'il nous eſt poſſible, ce qui nous eſt preſcrit par ſes loix, en attendant le juge-

Digitized by Google

CHAP. V.

ment qu'il portera de nous en l'autre vie, en nous faisant connoître le fond de notre cœur, que nous ne connoîtrons jamais clairement en celle-ci. Et cela suffit pour nous procurer une paix humaine, qui ne se distingue pas sensiblement de la paix de Dieu, & qui vaut toujours mieux que l'inquiétude qui accable l'ame & la réduit à la paresse & au désespoir.

Cette raison nous doit faire préférer la pratique de tous les exercices de la vie chrétienne, à une vie molle, négligente & paresseuse : car il est certain que ceux qui ne les pratiquent pas, ne sont pas dans la voie de Dieu, & qu'il y en aura très-peu de sauvés de ceux qui passent leur vie dans le désordre ; puisqu'ils ne le peuvent être, à moins que Dieu ne les convertisse par une misericorde extraordinaire, qui est très-rare dans l'ordre même de la grace.

Au-contraire ceux qui pratiquent ces saints exercices, sont tous en quelque sorte dans la voie de la paix ; ils sont dans la compagnie de ceux qui vont au Ciel ; & ils ont même cette consolation, qu'il y en a peu de ceux qui les pratiqueront pendant un long

temps, qui n'arrivent au salut : la per- CHAP. V.
séverance dans la vie reglée étant la plus certaine marque de la charité, parceque la cupidité est inconstante d'elle-même, & ne demeure pas d'ordinaire long-temps dans la poursuite d'un même dessein.

Ainsi la connoissance du besoin de la grace efficace pour agir chrétiennement, n'embarrasse jamais en effet ceux qui écoutent & suivent la raison. Car ils voient toujours leur chemin. Ils savent qu'il faut prier Dieu sans cesse ; qu'il faut mortifier sans cesse leurs passions; qu'il faut veiller continuellement sur eux-mêmes ; qu'il faut combattre jusqu'à la mort ; qu'il ne faut jamais se lasser de pratiquer les bonnes œuvres, & de se regler en toutes choses. Ils savent que l'incertitude où ils sont, si c'est la grace ou l'amour-propre qui les fait agir, ne les doit pas empêcher d'agir. Faites ces choses, dit saint Augustin, par la crainte de la peine, si vous ne le pouvez pas encore par l'amour de la justice, c'est-à-dire par la charité. Ils les doivent donc toujours pratiquer. C'est ce qui est certain & indubitable ; & en les pratiquant, ils ne doivent pas juger qu'ils n'agissent que par cupidité

Augustin. Serm. 156. n. 14.

CHAP. V. & par interêt, puiſque leur cœur leur eſt inconnu, & qu'ils ne doivent pas juger témérairement d'eux-mêmes non plus que des autres.

En un mot il faut prier, travailler, & demeurer en repos juſqu'à la mort, en s'abandonnant à Dieu, & en lui diſant avec le Prophete : *In manibus tuis ſortes meæ*, MON *ſort eſt entre vos mains*, pour cette vie & pour l'autre, pour le temps & pour l'éternité. En marchant de cette ſorte dans la voie de Dieu avec une fidelité perſéverante, ſi nous n'avons jamais une certitude entiere que le Saint-Eſprit habite en nous, & que c'eſt lui qui nous fait agir, nous ne laiſſerons pas néanmoins d'en avoir une juſte confiance ; & cette confiance s'augmentant de plus en plus à meſure que nous avancerons dans la vertu, ne nous laiſſera qu'autant de crainte qu'il eſt néceſſaire d'en avoir pour réſiſter à la tentation de la préſomption & de l'orgueil.

Pſ. 30. 10.

CHAPITRE VI.

Diverſes autres manieres de tenter Dieu.

IL y a encore beaucoup d'autres manieres de tenter Dieu, outre celles que nous avons rapportées. Car comme ce péché conſiſte à ſe ſouſtraire à la ſageſſe de Dieu, & à le vouloir obliger d'agir contre les regles ordinaires de ſa providence, ſoit dans l'ordre de la nature, ſoit dans celui de la grace, on peut tenter Dieu en autant de façons que l'on peut ſe diſpenſer de ces regles, dans l'eſpérance que Dieu agira envers nous d'une maniere extraordinaire.

C'eſt tenter Dieu, par exemple, de s'engager dans les charges de l'Egliſe ſans vocation légitime, en ſe flattant de l'eſperance que Dieu rectifiera notre entrée, & ne laiſſera pas de nous accorder les graces néceſſaires pour nous acquitter du miniſtere auquel nous nous ſerons engagés témérairement. Car la voie ordinaire d'obtenir les graces néceſſaires pour ces emplois, eſt d'y entrer par la porte d'une ſainte vocation; & ſi Dieu répare ce défaut dans quel-

Digitized by Google

CHAP. VI.

ques-uns, en les faisant comme rentrer de nouveau dans le ministere qu'ils ont usurpé, c'est une grace extraordinaire que personne ne sauroit se promettre sans témérité & sans tenter Dieu.

Il en est de même de tous les autres engagemens dans les divers états de la vie. On tente Dieu quand on y entre sans avoir une assurance raisonnable qu'on a les dispositions nécessaires pour s'acquitter des devoirs qui y sont attachés. Un homme qui entre dans les magistratures tente Dieu, s'il ne se sent en lui une force capable de résister à l'injustice, selon ce que dit l'Ecriture : *Noli quærere fieri judex, nisi valeas irrumpere iniquitates* : Ne *cherchez pas à devenir juge, si vous n'avez assez de force pour rompre tous les efforts de l'iniquité.* Ceux qui s'engagent dans le mariage tentent Dieu, s'ils ne sont disposés à satisfaire aux obligations de cet état, & s'ils n'ont assez de force pour souffrir tout ce qu'il y faut souffrir, & pour se soutenir contre les tentations qui naissent, ou de cet état en général, ou du choix particulier qu'ils font de la personne avec laquelle ils s'unissent. Ceux qui embrassent la vie religieuse tentent Dieu, s'ils n'ont les qualités

Eccli. 7. 9.

nécessaires pour persévérer dans cette sainte vocation, & pour en souffrir les peines & les travaux. Et c'est pourquoi ceux qui en excluent les personnes qui n'ont pas ces qualités, bien-loin de leur faire tort, leur font au-contraire la plus grande charité qu'on leur puisse faire, puisqu'ils les empêchent de contracter un engagement dont les suites ne leur pourroient être heureuses. Enfin quelque entreprise que l'on forme, quelque dessein de vie que l'on prenne, quelque état que l'on embrasse, il faut toujours, selon l'Evangile, avoir supputé les frais; c'est-à-dire avoir examiné ce que Dieu nous a donné de force & de bonne volonté, pour juger par-là si nous ne serons point téméraires en nous y engageant. CHAP. VI. *Luc.* 14. 28.

Si l'on fait réflexion sur la conduite des hommes dans le choix de l'emploi & de l'état dans lequel ils passent leur vie, on trouvera non-seulement qu'il n'y a rien de plus commun que cette maniere de tenter Dieu, mais que c'est la source la plus ordinaire des déreglemens qui regnent dans tous les états, & dans toutes les conditions. Car il est visible qu'on ne les choisit point par la vûe du rapport & de la propor-

Digitized by Google

CHAP. VI.

tion qu'elles ont avec les dispositions que Dieu a mises en nous, mais par certaines loix d'opinion que la vanité des hommes a établies dans le monde, selon lesquelles on croit que parce-qu'on est de telle ou de telle naissance, & que l'on a une certaine quantité de biens de fortune, on ne peut embrasser que certains genres de vie, & que tous les autres ne sont pas pour nous. Ainsi il y en a qui s'imaginent qu'il n'y a point d'autre parti à prendre pour eux que celui de l'épée, ou de la profession ecclesiastique ; d'autres sont persuadés qu'ils ne sauroient demeurer dans le monde sans être magistrats. Il faut que cette fille soit Religieuse, parcequ'elle ne peut pas être mariée selon sa condition. On se réduit ainsi à l'étroit par ces loix chimériques : & comme Dieu ne les suit pas dans la distribution de ses graces & de ses talens, il arrive de-là qu'on s'interdit par fantaisie tous les emplois que Dieu nous permet, & que l'on ne se porte qu'à ceux qu'il nous interdit. On s'y engage donc témérairement, & l'on y demeure de même. On tente Dieu continuellement par l'exercice de ces emplois mal choisis ; & au-lieu d'attirer sa grace & son se-

cours, on attire ſans ceſſe les effets de ſa colere & de ſon abandonnement. L'on peut juger quelles peuvent être les ſuites de cette conduite. CHAP. VI.

Il faut remarquer encore ſur ce ſujet, que quoique les hommes dans cette vie ſoient toujours dans un beſoin continuel de la grace, ils ne ſont pas néanmoins dans un égal degré de foibleſſe ni de force; & que la différente meſure avec laquelle Dieu leur diſtribue ſes graces, fait que, ſelon le langage de l'Ecriture & des Peres, on peut dire qu'il y a des œuvres & des emplois qui ſont proportionnés à la grace de certaines ames, & qui ne le ſont pas à celle des autres. Il y en a qui ſe perdroient en voulant imiter certaines actions des Saints, parcequ'ils n'ont pas la force de les ſoutenir comme ces Saints. Il faut donc que chacun connoiſſe la meſure de ce qu'il a reçu de Dieu; & s'il n'en ſauroit juger par lui-même, qu'il en juge au-moins par la lumiere des perſonnes éclairées. Autrement en s'avançant au-delà des dons de Dieu, on le tente, & on ſe met en danger de faire de grandes fautes par ces avances téméraires.

On commet la même faute en vou-

Digitized by Google

CHAP. VI.

lant discerner par sa propre lumiere, ce que l'on devroit discerner par celle d'autrui. Car Dieu ayant voulu pour lier les hommes entre eux par les devoirs réciproques de la charité, les rendre dépendans les uns des autres, aussi-bien à l'égard de la vie spirituelle que de la vie temporelle; & leur communiquant pour cela plus ordinairement les lumieres dont ils ont besoin pour se conduire, par l'entremise des Pasteurs & des personnes spirituelles qu'ils consultent, que par lui-même; il s'ensuit de-là, que c'est aussi tenter Dieu en quelque sorte, de refuser de se soumettre à cet ordre, en ne prenant conseil de personne, & en ne suivant dans la conduite de sa vie que ses propres penfées & ses propres raisonnemens, parceque c'est vouloir obliger Dieu à nous communiquer ses lumieres d'une maniere extraordinaire.

On peut dire aussi que tout péché mortel, que l'on commet dans l'esperance de s'en relever par la pénitence, est une maniere de tenter Dieu. Car la voie ordinaire du salut, soit pour ceux qui n'ont point encore perdu l'innocence du baptême, soit pour ceux qui l'ont réparée par la pénitence, est

Digitized by Google

de conſerver la grace qu'ils ont reçûe, & de travailler à l'augmenter tous les jours par l'exercice des vertus chrétiennes. Prétendre donc que Dieu nous fera rentrer dans la voie du ſalut, quoique nous en ſortions par des crimes, c'eſt ſe ſouſtraire à ſa conduite ordinaire, & le vouloir obliger à faire dans l'ordre de la grace des miracles en notre faveur. CHAP. VI.

Enfin les juſtes mêmes & les perſonnes reglées ne laiſſent pas de tenter Dieu en bien des manieres, & ſouvent ſans qu'ils s'en apperçoivent. Car l'Evangile nous apprenant que le moyen d'obtenir les graces qui nous ſont néceſſaires, ſoit pour nous acquitter de nos devoirs, ſoit pour entrer ſaintement dans les moindres engagemens, & pour former les plus petits deſſeins, c'eſt de le conſulter ſur tout, & de le prier continuellement ; toutes les fois qu'ils négligent de pratiquer ces moyens, & qu'ils s'engagent dans de petites entrepriſes, dans des viſites, dans des converſations, dans des œuvres de piété, ſans s'adreſſer à Dieu, ſans jetter un regard vers lui, ſans le conſulter, ſans le prier, on peut dire en quelque ſorte qu'ils le tentent. Et

CHAP. VI.

comme toutes les fautes que l'on commet dans la vie, viennent de ce que l'on manque à la pratique des moyens de les éviter, il eſt clair que l'on ne péche que parceque l'on tente Dieu ; & qu'ainſi ce péché que l'on croit ſi rare, & auquel on penſe ſi peu, eſt la cauſe de toutes les chûtes des juſtes, & de la perte de tous ceux qui périſſent.

Digitized by Google

QUATRIEME TRAITÉ.

DE LA COMEDIE.

CHAPITRE PREMIER.

Interêts que les hommes ont eu à justifier la Comédie. Moyen dont ils se sont servis pour cela.

IL n'y a guéres eu que ce siecle-ci où l'on ait entrepris de justifier la comédie, & de la faire passer pour un divertissement qui se pouvoit allier avec la dévotion. Les autres étoient plus simples dans le bien & dans le mal. Ceux qui y faisoient profession de piété, témoignoient par leurs actions & par leurs paroles, l'horreur qu'ils avoient de ces spectacles profanes. Ceux qui étoient possédés de la passion du théatre, reconnoissoient au-moins qu'ils ne suivoient pas en cela les regles de la Religion chrétienne. Mais il s'est trouvé des gens dans celui-ci, qui ont

Digitized by Google

CHAP. I.

prétendu pouvoir allier ſur ce point la piété & l'eſprit du monde. On ne ſe contente pas de ſuivre le vice ; on veut encore qu'il ſoit honoré, & qu'il ne ſoit pas flétri par le nom honteux de vice, qui trouble toujours un peu le plaiſir que l'on y prend, par l'horreur qui l'accompagne. On a donc tâché de faire en ſorte que la conſcience s'accommodât avec la paſſion, & ne la vînt point inquiéter par ſes importuns remords. Et c'eſt à quoi on a beaucoup travaillé ſur le ſujet de la comédie. Car comme il n'y a guéres de divertiſſement plus agréable aux gens du monde que celui-là, il leur étoit fort important de s'en aſſurer une jouiſſance douce & tranquille, afin que rien ne manquât à leur ſatisfaction. Le moyen qu'emploient pour cela ceux qui ſont les plus ſubtils, eſt de ſe former une certaine idée métaphyſique de comédie, & de purifier cette idée de toute ſorte de péché. La comédie, diſent-ils, eſt une repréſentation d'actions & de paroles comme préſentes. Quel mal y a-t-il en cela ? Et après avoir ainſi juſtifié leur idée générale de comédie, ils croient avoir prouvé qu'il n'y a point de péché aux comédies ordinaires. Mais le

moyen de se défendre de cette illusion, est de considerer au-contraire la comédie, non dans une spéculation chimerique, mais dans la pratique commune & ordinaire dont nous sommes témoins. Il faut regarder quelle est la vie d'un Comédien & d'une Comédienne; quelle est la matiere & & le but de nos comédies; quels effets elles produisent d'ordinaire dans les esprits de ceux qui les représentent, ou qui les voient représenter; quelles impressions elles leur laissent : & examiner ensuite si tout cela a quelque rapport avec la vie, les sentimens & les devoirs d'un veritable Chrétien. C'est ce qu'on a dessein de faire dans cet écrit. Mais comme la plûpart des raisons dont on se servira contre la comédie, s'étendent naturellement à la lecture des romans, on les y comprendra souvent, & l'on prie ceux qui les liront, de les y comprendre quand on ne le fera pas expressément.

CHAP. I.

Chapitre II.

Premiere raiſon contre la Comédie, tirée de ce que le métier de Comédien étant illicite & mauvais, on l'autoriſe en y aſſiſtant.

IL eſt impoſſible de conſiderer le métier de Comédien, & de le comparer avec les devoirs du Chriſtianiſme, ſans reconnoître qu'il n'y a rien de plus indigne d'un enfant de Dieu & d'un membre de Jeſus-Chriſt, que cet emploi. Je ne parle pas ſeulement des déreglemens groſſiers, telle que la maniere diſſolue dont les femmes paroiſſent ſur le théatre; parceque les défenſeurs de la comédie en ſéparent toujours ces ſortes de déſordres par l'imagination, quoiqu'on ne les en ſépare jamais effectivement. Je ne parle que de ce qui en eſt entierement inſéparable. C'eſt un métier où des hommes & des femmes repréſentent des paſſions de haine, de colere, d'ambition, de vengeance, & principalement d'amour. Il faut qu'ils les expriment le plus naturellement & le plus vivement qu'il leur eſt poſſible: & ils ne le ſauroient

roient faire, s'ils ne les excitent en quelque sorte en eux-mêmes, & si leur ame ne se les imprime, pour les exprimer extérieurement par les gestes & par les paroles. Il faut donc que ceux qui représentent une passion d'amour, en soient en quelque sorte touchés pendant qu'ils la représentent. Or il ne faut pas s'imaginer que l'on puisse effacer de son esprit cette impression qu'on y a excitée volontairement, & qu'elle ne laisse pas en nous une grande disposition à cette même passion qu'on a bien voulu ressentir. Ainsi la comédie par sa nature même, est une école & un exercice de vice, puisqu'elle oblige nécessairement à exciter en soi-même des passions vicieuses. Que si l'on considere que toute la vie des Comédiens est occupée dans cet exercice; qu'ils la passent toute entiere à apprendre en particulier, ou à repéter entre eux, ou à représenter devant des spectateurs l'image de quelque vice; qu'ils n'ont presque autre chose dans l'esprit que ces folies: on verra facilement qu'il est impossible d'allier ce métier avec la pureté de notre Religion. Et ainsi il faut avouer que c'est un emploi profane & indigne d'un Chrétien; que CHAP. II.

CHAP. II. ceux qui l'exercent ſont obligés de le quitter, comme tous les Conciles l'ordonnent; & par conſéquent, qu'il n'eſt point permis aux autres de contribuer à les entretenir dans une profeſſion contraire au Chriſtianiſme, ni de l'autoriſer par leur préſence.

CHAPITRE III.

Deuxiéme raiſon tirée du danger de la paſſion de l'amour qui regne dans toutes les Comédies.

COmme la paſſion de l'amour eſt la plus forte impreſſion que le péché ait faite ſur nos ames, ce qui paroît aſſez par les déſordres horribles qu'elle produit dans le monde; il n'y a rien de plus dangereux que de l'exciter, de la nourrir, & de détruire ce qui la tient en bride & qui en arrête le cours.

Or ce qui y ſert le plus eſt une certaine horreur que la coutume & la bonne éducation en impriment; & rien ne diminue davantage cette horreur que la comédie & les romans; parceque cette paſſion y paroît avec honneur, & d'une maniere qui au-lieu de la rendre horrible, eſt capable au-contraire de la

faire aimer. Elle y paroît ſans honte & ſans infamie. On y fait gloire d'en être touché. Ainſi l'eſprit s'y apprivoiſe peu-à-peu. On apprend à la ſouffrir & à en parler ; & l'ame s'y laiſſe enſuite doucement aller en ſuivant la pente de la nature. CHAP. III.

Il eſt inutile de dire, pour juſtifier les comédies & les romans, qu'on n'y repréſente que des paſſions légitimes & qui ont pour fin le mariage ; car encore que le mariage faſſe un bon uſage de la concupiſcence, elle eſt néanmoins en ſoi toujours mauvaiſe & déreglée ; & il n'eſt pas permis de l'exciter, ni dans ſoi-même, ni dans les autres. On doit toujours la regarder comme le honteux effet du péché, comme une ſource de poiſon capable de nous infecter à tous momens, ſi Dieu n'en arrêtoit les mauvais effets. Ainſi, de quelque honnêteté apparente dont les comédies & les romans tâchent de la revêtir, on ne peut nier qu'en cela même ils ne ſoient contraires aux bonnes mœurs ; puiſqu'ils impriment une idée agréable d'une paſſion vicieuſe, & qu'ils en font même une qualité héroïque, n'y en ayant point qui paroiſſe avec plus d'éclat que celle-là dans ces heros de théatre & de roman.

Digitized by Google

CHAP. III. Le mariage regle la concupiſcence, mais il ne la rend pas reglée. Elle retient toujours quelque choſe du déreglement qui lui eſt propre ; & ce n'eſt que par force qu'elle ſe contient dans les bornes que la raiſon lui preſcrit. Or en excitant cette paſſion par les comédies, on n'imprime pas en même-temps l'amour de ce qui la regle. Les ſpectateurs ne reçoivent que l'impreſſion de la paſſion, & peu ou point de la regle de la paſſion. L'auteur l'arrête où il veut dans ſes perſonnages par un trait de plume ; mais il ne l'arrête pas de même en ceux en qui il l'excite. La repréſentation d'un amour légitime & celle d'un amour qui ne l'eſt pas, font preſque le même effet, & n'excitent qu'un même mouvement qui agit enſuite diverſement ſelon les différentes diſpoſitions qu'il rencontre : & ſouvent même la repréſentation d'une paſſion couverte de ce voile d'honneur eſt plus dangereuſe ; parceque l'eſprit la regarde avec moins de précaution, qu'elle y eſt reçûe avec moins d'horreur, que le cœur s'y laiſſe aller avec moins de réſiſtance.

Digitized by Google

Chapitre IV.

Tentations que la Comédie cauſe en ce genre-là, plus dangereuſes que les autres par pluſieurs raiſons. Qu'elles ſont ſouvent beaucoup de tort ſans qu'on s'en apperçoive. Qu'il ſuffit même, pour être obligé de fuir la Comédie, qu'elle ſoit dangereuſe à d'autres.

CE qui rend ce danger plus grand, eſt que la comédie éloigne tous les remedes qui peuvent empêcher la mauvaiſe impreſſion qu'elle fait. Le cœur y eſt amoli par le plaiſir. L'eſprit y eſt tout occupé des objets extérieurs, & entierement enivré des folies que l'on y voit repréſenter ; & par conſéquent hors de l'état de la vigilance chrétienne, néceſſaire pour réſiſter aux tentations, & comme un roſeau capable d'être emporté par toute ſorte de vents. Je ne ſai s'il y en a qui puiſſent dire qu'ils ayent jamais penſé à s'y préparer par la priere ; & quand il y en auroit, ce ne pourroient être que des prieres toutes humaines, où l'eſprit de Dieu n'auroit point de part. Car le

CHAP. IV.

Saint-Esprit porteroit bien plus à éviter ces divertissemens dangereux, qu'à demander la grace d'être préservé de la corruption qui s'y rencontre. Si donc les personnes qui vivent dans la retraite & dans l'éloignement du monde, ne laissent pas de trouver de grandes difficultés dans la vie chrétienne au fond même des monasteres; s'ils reçoivent des atteintes du commerce du monde, lors même que c'est la charité & la nécessité qui les y engagent, & qu'ils se tiennent sur leurs gardes autant qu'ils peuvent pour y résister; quelles peuvent être les plaies & les chûtes de ceux qui menant une vie toute sensuelle, s'exposent à des tentations auxquelles les plus forts ne pourroient s'empêcher de succomber? Ne doit-on pas dire d'eux, en les comparant avec les personnes saintes, ce que Job dit de l'homme en le comparant avec les Anges: *Ecce qui serviunt ei non sunt stabiles, & in Angelis suis reperit pravitatem: quantò magis hi qui habitant domos luteas, consumentur velut à tinea?* Si ces Esprits qui servent à Dieu de ministres ne sont pas fermes, & s'il trouve des défauts dans ses Anges mêmes; à combien plus forte raison des

Job. 4. 18. 19.

ames renfermées dans des corps, comme dans des maisons de boue, seront-elles sujettes à la corruption & au péché ? Ou ce que dit Isaïe : *Super humum populi mei spinæ & vepres ascendent ? quantò magis super omnes domos gaudii civitatis exultantis ?* Si la terre de mon peuple, dit le Seigneur, est couverte de ronces & d'épines ; c'est-à-dire, si les ames spirituelles sont quelquefois percées par les pointes du péché ; à quels désordres ne s'emporteront point ceux qui vivent dans les plaisirs, & qui ont le cœur rempli de toutes les folles joies du monde ? *Quantò magis super omnes domos gaudii civitatis exultantis ?* CHAP. IV. *Isai.* 32. 13.

On doit considerer de plus que la comédie est une tentation recherchée de gaieté de cœur, ce qui éloigne bien plus la grace de Dieu, & le porte davantage à nous abandonner à notre propre corruption, que celles où l'on tombe sans les prévoir. Il y a de la témérité, de l'orgueil & de l'impiété, à se croire capable de résister sans la grace aux tentations que l'on rencontre dans la comédie : & il y a de la présomption & de la folie à croire que Dieu nous délivrera toujours par sa grace d'un

CHAP. IV. danger où nous nous exposons volontairement & sans nécessité.

Ce qui trompe bien des gens sur ce point, est qu'ils ne s'apperçoivent point des mauvaises impressions que la comédie fait sur eux : ce qui leur fait conclure que ce n'est pas une tentation pour eux. Mais c'est qu'ils ne connoissent pas que ces tentations ont divers degrés, dont les premiers ne sont pas sensibles. On n'en vient pas d'abord à une entiere corruption d'esprit & de cœur ; & c'est toujours beaucoup nuire à l'ame, que de ruiner les remparts qui la mettoient à couvert des tentations. C'est beaucoup lui nuire, que de l'accoutumer à regarder ces sortes d'objets, sans horreur & avec quelque sorte de complaisance, & de lui faire croire qu'il y a du plaisir à aimer & à être aimé. L'aversion qu'elle en avoit, lui servoit de dehors qui fermoient l'entrée au diable ; & quand ils sont ruinés par la comédie, il y entre ensuite facilement. Souvent il y a long temps que l'on commence à tomber, quand on vient à s'en appercevoir. Les chûtes de l'ame sont longues : elles ont des préparations & des progrés, & il arrive souvent qu'on ne succombe à des ten-

tations, que parcequ'on s'eſt affoibli dans des occaſions de peu d'importance. CHAP. IV.

Que ceux donc qui ne ſentent point que les romans & les comédies excitent dans leur eſprit aucune de ces paſſions que l'on appréhende d'ordinaire, ne ſe croient pas pour cela en ſureté, & qu'ils ne s'imaginent pas que ces lectures & ces ſpectacles ne leur ayent fait aucun mal. La parole de Dieu qui eſt la ſemence de la vie, & la parole du diable qui eſt la ſemence de la mort, ont cela de commun, qu'elles demeurent ſouvent long-temps cachées dans le cœur, ſans produire aucun effet ſenſible. Dieu attache quelquefois le ſalut de certaines perſonnes à des paroles de verité, qu'il a ſemées dans leur ame vingt ans auparavant, & qu'il reveille quand il lui plaît, pour leur faire produire des fruits de vie: & le diable ſe contente auſſi quelquefois de remplir la mémoire de ces images, ſans paſſer plus avant, & ſans en former encore aucune tentation ſenſible: mais enſuite après un long-temps il les excite & les réveille, ſans même qu'on ſe ſouvienne comment elles y ſont entrées, afin de leur faire porter

CHAP. IV. *Rom.* 7. 5.

des fruits de mort, *ut fructificarent morti* : ce qui eſt l'unique but qu'il ſe propoſe en tout ce qu'il fait à l'égard des hommes. L'on peut donc dire à ceux qui ſe vantent que la comédie & les romans n'excitent pas en eux la moindre mauvaiſe penſée : qu'ils attendent un peu ; que le diable ſaura bien prendre ſon temps, quand il en trouvera l'occaſion favorable. Peut-être que les tenant attachés par d'autres liens, il néglige maintenant de ſe ſervir de ceux-là qui ſont plus viſibles ; mais s'il en a beſoin pour les perdre, il ne manquera pas de les employer.

Mais quand il ſeroit vrai que la comédie ne feroit aucun mauvais effet ſur certains eſprits, ils ne pourroient pourtant pas la prendre pour un divertiſſement innocent, ni croire qu'ils ne ſont point coupables en y aſſiſtant. On ne joue point la comédie pour une ſeule perſonne. C'eſt un ſpectacle que l'on expoſe à toute ſorte d'eſprits, dont la plûpart ſont foibles & corrompus, & à qui par-conſéquent il eſt extrémement dangereux. C'eſt leur faute, direz-vous, d'y aſſiſter en cet état. Il eſt vrai ; mais c'eſt auſſi la vôtre, puiſque vous contribuez à leur faire regar-

Digitized by Google

der la comédie comme une choſe indifférente. Plus vous êtes reglé dans vos autres actions, plus ils ſont hardis à vous imiter en celle-là. Pourquoi, diſent-ils, ferons-nous ſcrupule d'aller à la comédie, puiſque des gens qui font profeſſion de piété y vont bien ? Vous participez donc à leur péché : & ſi la comédie ne vous fait point de plaies par elle-même, vous vous en faites vous-même par celles que les autres reçoivent de votre exemple, & ainſi vous êtes le plus coupable de tous. Les perſonnes du monde ſur qui on ne prend point exemple, ne ſont preſque coupables que de leurs propres péchés : mais ceux qui paſſent pour vertueux, & qui pratiquent en effet quelques bonnes œuvres, ſont coupables de leurs propres péchés & de ceux des autres ; & non-ſeulement ils perdent par-là le mérite de leurs bonnes actions, mais ils les empoiſonnent en quelque ſorte, en les faiſant ſervir à engager les autres dans le péché.

CHAP. IV.

Chapitre V.

Que quelque ſoin qu'on ait de ſéparer de la Comédie les objets déshonnêtes, on ne la peut rendre permiſe, parcequ'elle inſpire le plaiſir d'aimer & d'être aimé, & qu'elle apprend le langage des paſſions.

Dieu ne demande proprement des hommes que leur amour; mais auſſi il le demande tout entier, & il n'y veut point de partage. Et comme il eſt leur ſouverain bien, il ne veut pas qu'ils cherchent leur repos dans aucune créature, parceque nulle créature n'eſt leur fin. La plénitude de la charité que nous devons à Dieu, dit S. Auguſtin, ne permet pas que l'on en laiſſe couler au-dehors aucun ruiſſeau: *Nullum rivum duci extra patitur.* C'eſt pourquoi, quelque honnêteté qu'on ſe puiſſe imaginer dans l'amour d'une créature mortelle, cet amour eſt toujours vicieux & illégitime, lorſqu'il ne naît pas de l'amour de Dieu; & il n'en peut naître, lorſque c'eſt un amour de paſſion & d'attache, qui nous fait trouver notre joie & notre plaiſir dans cette créa-

Digitized by Google

ture. Un Chrétien qui fait ce qu'il doit à Dieu, ne doit pas souffrir dans son cœur aucun mouvement, ni aucune attache de cette sorte sans les condamner, sans en gémir, & sans demander à Dieu d'en être délivré; & il doit avoir une extrême horreur d'être lui-même l'objet de l'attache de la passion de quelque autre personne, & d'être ainsi en quelque façon son idole; puisque l'amour est un culte qui n'est dû qu'à Dieu, comme Dieu ne peut être honoré que par l'amour : *Nec colitur nisi amando.* C'est ce qui fait voir qu'il y a une infinité de femmes, qui se croyant innocentes, parcequ'elles ont en effet quelque horreur des vices grossiers, ne laissent pas d'être très-criminelles devant Dieu, parcequ'elles sont bien-aises de tenir dans le cœur des hommes une place qui n'appartient qu'à Dieu seul. Elles prennent plaisir d'être objet de leur passion. Elles sont bien-aises qu'on s'attache à elles, qu'on les regarde avec des sentimens non-seulement d'estime, mais de tendresse; & elles souffrent sans peine qu'on la leur témoigne par ce langage profane, que l'on appelle cajolerie. C'est pourquoi, quelque soin que l'on prenne de

CHAP. V.

Augustin. ep. 140. n. 4.

CHAP. V.

séparer de la comédie & des romans ces images des déreglemens honteux, l'on n'en ôtera jamais le venin, puisque l'on y voit toujours une vive représentation de cette attache passionnée des hommes envers les femmes, qui ne peut être innocente; & que l'on n'empêchera jamais que les femmes ne s'y rempliſſent du plaiſir qu'il y a d'être aimées & d'être adorées d'un homme: ce qui n'eſt pas moins dangereux ni moins contagieux pour elles, que les images des déſordres viſibles & criminels.

Mais les comédies & les romans n'excitent pas ſeulement les paſſions, elles enſeignent auſſi le langage des paſſions; c'eſt-à-dire, l'art de s'en exprimer, & de les faire paroître d'une maniere agréable & ingénieuſe, ce qui n'eſt pas un petit mal. Il y a bien des gens qui étouffent de mauvais deſſeins, parcequ'ils manquent d'adreſſe pour s'exprimer: & il arrive auſſi quelquefois que des perſonnes, ſans être touchées de paſſion, & voulant ſimplement faire paroître leur eſprit, ſe trouvent enſuite inſenſiblement engagés dans des paſſions qu'elles ne faiſoient au commencement que contrefaire.

Digitized by Google

Chapitre VI.

Que le plaiſir de la Comédie eſt mauvais, parcequ'il naît d'une ſecrette approbation du vice.

POur être convaincu que le plaiſir de la comédie eſt un mauvais plaiſir, qui ne vient ordinairement que d'un fond de corruption, qui eſt excité en nous par les choſes que l'on y voit, il ne faut que conſiderer, que lorſque nous avons une extrême horreur pour une action, on ne prend point de plaiſir à la voir repréſenter: & c'eſt ce qui oblige les Poëtes de dérober à la vûe des ſpectateurs tout ce qui leur peut cauſer cette horreur. Quand on ne ſent donc pas la même averſion pour les déreglemens qu'on repréſente dans les comédies, & qu'on prend plaiſir à les regarder, c'eſt une marque qu'on ne les hait pas, & qu'il s'excite en nous je ne ſai quelle inclination pour ces vices, qui naît de la corruption de notre cœur. Si nous avions l'idée du vice dans ſa naturelle difformité, nous ne pourrions pas en ſouffrir l'image. C'eſt pourquoi un des plus

CHAP. VI.

grands Poëtes de ce temps remarque, qu'une de ſes plus belles pieces n'a pas été agréable ſur le Théatre, parcequ'elle frappoit l'eſprit des ſpectateurs de l'idée horrible d'une proſtitution, à laquelle une ſainte Martyre avoit été condamnée. Mais ce qu'il tire de-là pour juſtifier la comédie, qui eſt que le théatre eſt maintenant ſi chaſte, que l'on n'y ſauroit ſouffrir les objets déſhonnêtes, eſt ce qui la condamne manifeſtement. Car on peut apprendre de cet exemple, que l'on approuve en quelque ſorte tout ce que l'on ſouffre & que l'on voit avec plaiſir ſur le théatre; puiſqu'on n'y peut ſouffrir ce que l'on a en horreur. Et par conſéquent, y ayant encore tant de corruption & de paſſions vicieuſes dans les comédies les plus innocentes, c'eſt une marque qu'on ne hait pas ces déreglemens, puiſqu'on prend plaiſir à les voir repréſenter.

Ce danger ou plûtôt ce mal que la comédie cauſe, s'étend beaucoup plus loin qu'on ne penſe. Car c'eſt encore un très-grand abus, & qui trompe beaucoup de monde, que de ne conſiderer point d'autres mauvais effets dans ces repréſentations; que celui de

donner des pensées contraires à la pu- CHAP.
reté, & de croire ainsi qu'elles ne nous VI.
nuisent point, lorsqu'elles ne nous nuisent point en cette maniere : comme s'il n'y avoit point d'autres vices que celui-là, & que nous n'en fussions pas aussi susceptibles. Cependant si l'on considere les comédies de ceux qui ont le plus affecté cette honnêteté apparente, on trouvera qu'ils n'ont évité de représenter des objets entierement déshonnêtes, que pour en peindre d'autres aussi criminels, & qui ne sont guéres moins contagieux. Toutes leurs pieces ne sont que de vives représentations des passions d'orgueil, d'ambition, de jalousie, de vengeance, & principalement de cette vertu Romaine, qui n'est autre chose qu'un furieux amour de soi-même. Plus ils colorent ces vices d'une image de grandeur & de générosité, plus ils les rendent dangereux & capables d'entrer dans les ames les mieux nées ; & l'imitation de ces passions ne nous plaît, que parceque le fond de notre corruption excite en même-temps un mouvement tout semblable, qui nous transforme en quelque sorte, & nous fait entrer dans la passion qui nous est représentée.

Digitized by Google

CHAP. VI.

Il eſt ſi vrai que la comédie eſt preſque toujours une repréſentation de paſſions vicieuſes, que la plûpart des vertus chrétiennes ſont incapables de paroître ſur le théatre. Le ſilence, la patience, la modération, la ſageſſe, la pauvreté, la pénitence, ne ſont pas des vertus dont la repréſentation puiſſe divertir les ſpectateurs : & ſur-tout on n'y entend jamais parler de l'humilité, ni de la ſouffrance des injures. Ce ſeroit un étrange perſonnage de comédie, qu'un Religieux modeſte & ſilencieux. Il faut quelque choſe de grand & d'élevé ſelon les hommes, ou du-moins quelque choſe de vif & d'animé : ce qui ne ſe rencontre point dans la gravité & dans la ſageſſe chrétienne. Et c'eſt pourquoi ceux qui ont voulu introduire des Saints & des Saintes ſur le théatre, ont été contraints de les faire paroître fiers, & de leur mettre dans la bouche des diſcours plus propres à ces heros de l'ancienne Rome, qu'à des Saints & à des Martyrs. Il faut auſſi que la dévotion de ces Saints de théatre ſoit toujours un peu galante. C'eſt pourquoi la diſpoſition au martyre n'empêche pas la Theodore de M. Corneille de parler en ces termes.

Digitized by Google

Si mon ame à mes ſens étoit abandonnée,
Et ſe laiſſoit conduire à ces impreſſions
Que forment en naiſſant les belles paſſions.

CHAP. VI.

Et l'humilité du théatre ſouffre qu'elle réponde de cette ſorte en un autre endroit :

Cette haute puiſſance à ſes vertus rendue,
L'égale juſqu'aux Rois dont je ſuis deſcendue ;
Et ſi Rome & le temps m'en ont ôté le rang,
Il m'en demeure encor le courage & le ſang.
Dans mon ſort ravalé je ſai vivre en Princeſſe,
Je fuis l'ambition, mais je hai la foibleſſe.

Non-ſeulement il faut des paſſions dans les comédies, mais il en faut de vives & de violentes : car les affections communes ne ſont pas propres pour donner le plaiſir qu'on y cherche, & il n'y auroit rien de plus froid qu'un mariage chrétien dégagé de paſſion de part & d'autre. Il faut toujours qu'il y ait du

CHAP. VI.

transport, que la jalousie y entre, que la volonté des parens se trouve contraire, & qu'on se serve d'intrigues pour faire réüssir ses desseins. Ainsi l'on montre le chemin à celles qui seront possédées de la même passion, de se servir des mêmes adresses pour arriver à la même fin.

Enfin, le but même de la comédie engage les Poëtes à ne représenter que des passions vicieuses. Car la fin qu'ils se propose est de plaire aux spectateurs : & ils ne leur sauroient plaire, qu'en mettant dans la bouche de leurs Acteurs des paroles & des sentimens conformes à ceux des personnes qu'ils font parler, ou à qui ils parlent. Or on ne représente guéres que des méchans, & on ne parle que devant des personnes du monde, qui ont le cœur & l'esprit corrompus par des passions déreglées & de mauvaises maximes.

C'est ce qui fait qu'il n'y a rien de plus pernicieux que la Morale poëtique & romanesque, parceque ce n'est qu'un amas de fausses opinions qui naissent de la concupiscence, & qui ne sont agréables qu'en ce qu'elles flattent les inclinations corrompues des lecteurs ou des spectateurs. Et c'est de-

Digitized by Google

là que vient le plaiſir que l'on prend à ces vers, qu'un grand Poëte de ce temps met dans la bouche d'un jeune homme qui avoit tué en duel celui qui avoit outragé ſon pere. CHAP. VI.

Car enfin n'attens pas de mon affection,
Un lâche repentir d'une bonne action.
Tu ſais comme un ſoufflet touche un homme de cœur.
J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur.
Je l'ai vû, j'ai vengé mon honneur & mon pere.
Je le ferois encor, ſi j'avois à le faire.

C'eſt par la même corruption d'eſprit, qu'on entend ſans peine ces horribles ſentimens d'une perſonne qui veut ſe battre en duel contre ſon ami, parcequ'on le croyoit auteur d'une choſe dont il le jugeoit lui-même innocent.

C'eſt peu pour négliger un devoir ſi preſſant,
Que mon cœur en ſecret vous déclare innocent.
A l'erreur du public c'eſt peu qu'il ſe refuſe.

Digitized by Google

CHAP. VI.

Vous êtes criminel dès-là qu'on vous accuſe.
Et mon honneur bleſſé ſait trop ce qu'il ſe doit,
Pour ne vous pas punir de ce que l'on en croit.
Telle eſt de mon honneur l'impitoyable loi;
Lorſqu'un ami l'arrête, il n'a d'yeux que pour ſoi,
Et dans ſes interêts toujours inexorable,
Veut le ſang le plus cher au défaut du coupable.

On écoute avec plaiſir ces paroles barbares d'un pere qui donne charge à ſon fils de le venger.

Va contre un arrogant éprouver ton courage.
Ce n'eſt que dans le ſang qu'on lave un tel outrage.
Meurs, ou tue.

Et cependant en conſiderant ces ſentimens ſelon la raiſon, il n'y a rien de plus déteſtable.

Il ne faut pas s'imaginer que ces méchantes maximes dont les comédies ſont pleines, ne nuiſent point, parce-

Digitized by Google

qu'on n'y va pas pour former ſes ſenti- CHAP.
mens, mais pour ſe divertir : car elles VI.
ne laiſſent pas de faire leurs impreſſions ſans qu'on s'en apperçoive ; & un Gentilhomme ſentira plus vivement un affront, & ſe portera plus facilement à s'en venger par la voie criminelle qui étoit ordinaire en France, lorſqu'il aura oui reciter ces vers.

Mourir ſans tirer ma raiſon ;
Rechercher un trépas ſi mortel à ma gloire,
Endurer que l'Eſpagne impute à ma mémoire,
D'avoir mal ſoutenu l'honneur de ma maiſon :
N'écoutons plus ce penſer ſuborneur.

Et la raiſon en eſt que les paſſions ne s'excitent pas ſeulement par les objets, mais auſſi par les fauſſes opinions dont l'eſprit eſt prévenu. L'opinion, que la chimere de l'honneur eſt un ſi grand bien qu'il le faut conſerver aux dépens même de la vie, eſt ce qui a produit ſi long-temps la rage brutale des Gentilshommes de France. Si l'on ne parloit jamais de ceux qui ſe battent en duel, que comme de gens inſenſés & ridicu-

Digitized by Google

CHAP. VI.

les, comme ils le ſont en effet ; ſi l'on ne repréſentoit jamais ce phantôme d'honneur qui eſt leur idole, que comme une chimere & une folie ; ſi l'on avoit ſoin de ne former jamais d'image de la vengeance, que comme d'une action baſſe & pleine de lâcheté, les mouvemens que ſentiroit une perſonne offenſée ſeroient infiniment plus lents. Mais ce qui les rend plus vifs, c'eſt la fauſſe impreſſion, qu'il y a de la lâcheté à ſouffrir une injure. Or on ne peut nier que les comédies, qui ſont toutes pleines de ces mauvaiſes maximes, ne contribuent beaucoup à fortifier cette impreſſion ; parceque l'eſprit y étant tranſporté & tout hors de ſoi, au-lieu de corriger ſes ſentimens, s'y abandonne ſans réſiſtance, & met ſon plaiſir à ſentir les mouvemens qu'ils inſpirent, ce qui le diſpoſe à en produire de ſemblables dans l'occaſion.

CHAPITRE

Chapitre VII.

Que les Poëtes ont pour but de farder les passions vicieuses, afin de les rendre aimables.

Ce qui rend encore plus dangereuse l'image des passions que les Comédies nous proposent, c'est que les Poëtes, pour les rendre agréables, sont obligés non-seulement de les représenter d'une maniere fort vive, mais aussi de les dépouiller de ce qu'elles ont de plus horrible, & de les farder tellement par l'adresse de leur esprit, qu'au-lieu d'attirer la haine & l'aversion des spectateurs, elles attirent au-contraire leur affection. De sorte qu'une passion qui ne pourroit causer que de l'horreur, si elle étoit représentée telle qu'elle est, devient aimable par la maniere ingénieuse dont elle est exprimée. C'est ce qu'on peut voir dans ces vers, où la rage de la sœur d'Horace est représentée.

Oui je lui ferai voir par d'infaillibles marques,
Qu'un veritable amour brave la main des Parques,

CHAP. VII.

Et ne prend point de loi de ces cruels tyrans,
Qu'un sort injurieux nous donne pour parens.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche;
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,
Impitoyable pere, & par un juste effort,
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.

Et ensuite parlant à son frere, elle fait cette horrible imprécation contre sa patrie :

Rome l'unique objet de mon ressentiment,
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon Amant,
Rome qui t'a vû naître, & que ton cœur adore,
Rome enfin que je hai, parcequ'elle t'honore :
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés,
Sapper ses fondemens encor mal assûrés;
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie.

Que cent peuples unis du bout de l'univers, CHAP. VII.
Paſſent pour la détruire & les monts & les mers.
Qu'elle-même ſur ſoi renverſe ſes murailles,
Et de ſes propres mains déchire ſes entrailles.
Que le courroux du Ciel allumé par mes vœux,
Faſſe pleuvoir ſur elle un déluge de feux.
Puiſſe-je de mes yeux voir tomber cette foudre;
Voir ſes maiſons en cendre, & tes lauriers en poudre:
Voir le dernier Romain en ſon dernier ſoupir,
Moi ſeule en être cauſe, & mourir de plaiſir.

Si l'on dépouille l'image de cette paſſion de tout le fard dont le Poëte l'a déguiſée, & qu'on la conſidere par la raiſon, on ne ſauroit s'imaginer rien de plus déteſtable que la furie de cette fille inſenſée, à qui une folle paſſion fait violer toutes les loix de la nature. Cependant cette même diſpoſition d'eſprit ſi criminelle en ſoi, n'a rien d'horrible, lorſqu'elle eſt revêtue de

CHAP. VII.

ces ornemens : & les spectateurs sont plus portés à aimer cette furieuse, qu'à la haïr. On s'est servi à dessein de ces exemples, parcequ'ils sont moins dangereux à rapporter. Mais il est vrai que les Poëtes pratiquent cet artifice de farder les vices, en des sujets beaucoup plus pernicieux que celui-là. Et si l'on considere presque toutes les comédies & tous les romans, on n'y trouvera guéres autre chose que des passions vicieuses, embellies & colorées d'un certain fard qui les rend agréables aux gens du monde. Que s'il n'est pas permis d'aimer les vices, peut-on prendre plaisir à ce qui a pour but de les rendre aimables ?

CHAPITRE VIII.

Que la nécessité de se divertir ne peut excuser la Comédie.

C'EST un principe de la Religion chrétienne, qu'un Chrétien dans le Baptême ayant renoncé au monde, à ses pompes & à ses plaisirs, ne peut rechercher le plaisir pour le plaisir, ni le divertissement pour le divertissement. Il faut enfin qu'il en puisse user sans pé-

ché, qu'ils lui soient nécessaires en quelque maniere ; & que l'on puisse dire veritablement qu'il s'en sert avec la moderation de celui qui en use, & non avec la passion de celui qui les aime : *Utentis modestiâ, non amantis affectu.* Or comme la seule utilité du divertissement est de renouveller les forces de l'esprit & du corps, lorsqu'elles sont abbattues par le travail, il est clair qu'il n'est permis de se divertir tout au plus, que comme il est permis de manger. CHAP. VIII.

Il est aisé de conclure de-là que ce n'est point une vie chrétienne, mais une vie brutale & payenne, de passer la plus grande partie de son temps dans le divertissement ; puisque le divertissement n'est pas permis pour soi-même, mais seulement pour rendre l'ame plus capable de travail. Car si personne ne doute que ce ne fût une vie très-criminelle que celle d'un homme qui ne feroit que manger, & qui seroit à table depuis le matin jusqu'au soir, ce que le Prophete condamne par ces paroles : *Væ qui consurgitis manè ad ebrietatem sectandam, & potandum usque ad vesperam.* MALHEUR *à vous, qui vous levez dès le matin pour vous plonger dans les excès de la table, & pour boire* Isai. 5. 11.

CHAP. VIII.

jusqu'au soir ; il est facile de voir que ce n'est pas moins abuser de la vie que Dieu nous a donnée pour le servir, que de la passer toute dans ce qu'on appelle divertissement; puisque le mot même nous avertit, qu'on ne s'y doit porter que pour se divertir, & se distraire des pensées & des occupations laborieuses, qui causent dans l'ame une espece de lassitude qu'on a besoin de réparer.

Cela suffit pour condamner la plûpart de ceux qui vont à la comédie. Car il est visible qu'ils n'y vont pas pour se délasser l'esprit des occupations sérieuses ; puisque ces personnes & particulierement les femmes du monde, ne s'occupent presque jamais sérieusement. Leur vie n'est qu'une vicissitude continuelle de divertissemens. Elles la passent toute dans les visites, dans le jeu, dans le bal, dans les promenades, dans les festins, dans les comédies. Que si avec cela elles ne laissent pas de s'ennuyer, comme elles font souvent, c'est parcequ'elles ont trop de divertissement, & trop peu d'occupations sérieuses. Leur ennui est un dégoût de satiété, pareil à celui de ceux qui ont trop mangé, & il doit être guéri par l'abstinence & non par le changement

des plaisirs. Elles se doivent divertir en s'occupant, puisque la fainéantise & l'oisiveté sont la principale cause de leur ennui. CHAP. VIII.

Il s'ensuit de là, que tous ceux qui n'ont point besoin de divertissement, c'est-à-dire que la plûpart de ceux qui vont à la comédie, ne le peuvent faire sans péché, quand il n'y auroit point d'autre raison de la croire défendue. Mais il ne s'ensuit pas que ceux qui ont veritablement besoin de se délasser l'esprit, puissent y aller sans péché; parceque la comédie ne peut passer pour un divertissement, ne pouvant avoir l'effet qu'il est permis d'y chercher. Car le Chrétien ne peut rechercher qu'un simple délassement d'esprit, qui le rende plus capable d'agir chrétiennement & dans des dispositions chrétiennes. Or tant s'en faut que la comédie y puisse servir, qu'il n'y a rien qui rende l'ame plus mal disposée, non-seulement aux principales occupations chrétiennes, comme la priere; mais aux actions mêmes les plus communes, lorsqu'on les veut faire dans un esprit de Chrétien, c'est-à-dire avec un esprit recueilli & attentif à Dieu, qu'il faut tâcher, autant que l'on peut, de conserver dans

CHAP. VIII.

les actions extérieures. Ainſi comme le beſoin que nous avons de manger, ne fait pas qu'il nous ſoit permis de manger des viandes qui ne ſervent qu'à affoiblir le corps ; de même le beſoin de ſe divertir, ne peut excuſer ceux qui cherchent des divertiſſemens qui ne font que rendre leur eſprit moins propre à agir chrétiennement.

Non-ſeulement les comédies & les romans rendent l'eſprit mal diſpoſé pour toutes les actions de religion & de piété, mais il en conçoit du dégoût pour toutes les actions ſérieuſes & communes. Comme on n'y repréſente que des galanteries ou des avantures extraordinaires, & que les diſcours de ceux qui y parlent ſont aſſez éloignés de ceux dont on uſe dans la vie commune, on y prend inſenſiblement une diſpoſition d'eſprit toute romaneſque : on ſe remplit la tête de héros & de héroïnes : & les femmes principalement, prenant plaiſir aux adorations qu'on y rend à celles de leur ſexe, dont elles voient l'image & la pratique dans les compagnies de divertiſſement, où de jeunes gens leur débitent ce qu'ils ont appris dans les romans, & les traitent en nymphes & en déeſſes, s'impriment

tellement dans la fantaisie cette sorte de vie, que les petites affaires de leur ménage leur deviennent insupportables. Et quand elles reviennent dans leurs maisons avec cet esprit évaporé, elles y trouvent tout désagréable, & sur-tout leurs maris, qui étant occupés de leurs affaires, ne sont pas toujours en humeur de leur rendre ces complaisances ridicules, qu'on rend aux femmes dans les comédies & dans les romans. CHAP. VIII.

C'est donc en vain qu'on allégueroit la nécessité de se divertir, pour justifier la comédie. La nécessité que nous avons de réparer la défaillance de nos corps par la nourriture, ne peut pas servir d'excuse à ceux qui mangeroient volontairement des viandes qui imprimeroient une qualité venimeuse, qui troubleroient les humeurs, & y causeroient une intemperie dangereuse ; parceque cette sorte de nourriture seroit contraire à la fin du manger, qui est de conserver la vie du corps. Le besoin que l'on a de se délasser quelquefois, ne peut donc aussi excuser ceux qui prennent la comédie pour un divertissement ; puisqu'elle imprime, comme nous avons déja dit, de mauvaises qua-

CHAP. VIII. lités dans l'esprit, qu'elle excite les passions, & dereglе toute l'ame.

Mais si l'on veut examiner les choses de bonne foi, on trouvera que le besoin que les hommes ont de se divertir, est beaucoup moindre que l'on ne croit, & qu'il consiste plus en imagination ou en coutume, qu'en une nécessité réelle. Ceux qui sont occupés aux travaux extérieurs, n'ont besoin que d'une simple cessation de leur travail. Ceux qui sont employés dans des affaires pénibles à l'esprit, & peu laborieuses pour le corps, ont besoin de se recueillir de la dissipation qui naît naturellement de ces sortes d'emplois, & non pas de se dissiper encore davantage par des divertissemens qui attachent fortement l'esprit. C'est une moquerie de croire qu'on ait besoin pour cela de passer trois heures dans une comédie à se remplir l'esprit de folies. Les hommes de ce temps-ci n'ont pas l'esprit autrement fait que ceux du temps de S. Louis, qui s'en passoient bien, puisqu'il chassa les comédiens de son Royaume. Ceux qui sentent en eux ce besoin, le doivent considerer, non comme une foiblesse naturelle, mais comme un vice d'accoutumance, qu'il

faut guérir en s'occupant ſérieuſement. Un homme qui a bien travaillé, eſt ſatisfait quand il ceſſe de travailler, & il ſe divertit à tout ce qui le déſoccupe. La comédie n'eſt néceſſaire qu'à ceux qui ſe divertiſſent toujours, & qui tâchent de remedier au dégoût qui accompagne naturellement la continuation des plaiſirs. Et comme cette néceſſité ne vient que de leur mauvaiſe diſpoſition qu'ils ſont obligés de corriger, on peut dire qu'elle n'eſt néceſſaire à perſonne, & qu'elle eſt dangereuſe à tout le monde. CHAP. VIII.

CHAPITRE IX.

Oppoſition de la Comédie à toutes les diſpoſitions chrétiennes : comme à l'eſprit de priere, à l'amour de la parole de Dieu, à l'amour de Dieu, au recueillement.

MAIS il n'y a rien qui faſſe mieux voir le danger de la comédie, & combien elle eſt défendue aux Chrétiens, que l'oppoſition qu'elle a avec les principales diſpoſitions dans leſquelles ils doivent être, ou auſquelles ils doivent tendre, quoiqu'ils en ſoient en-

CHAP. IX.

core éloignés par la foiblesse de leur vertu. La premiere est la priere continuelle, dont l'Apôtre fait un commandement exprès par ces paroles : 1. *Thess.* 5. 17. *Sine intermissione orate :* PRIEZ *sans discontinuation* ; & Jesus-Christ par celles-ci : *Vigilate & orate, ut non intretis in tentationem :* VEILLEZ & *priez ; afin que vous ne succombiez pas à la tentation.* Matth. 26. 41. Car les tentations étant en quelque sorte continuelles, la priere qui en est le remede, le doit être aussi.

Il est vrai que cette continuité de la priere ne peut consister dans une attention perpetuelle de l'esprit à Dieu, & qu'il suffit qu'elle demeure quelquefois dans un simple désir que Dieu connoît dans le cœur ; mais il est certain que ce désir s'éteint facilement, si l'on n'a soin de le nourrir par des prieres actuelles, & par la meditation des choses divines.

C'est pourquoi les Chrétiens ne pouvant passer toute leur vie dans l'acte de la priere, sont obligés au moins de se renouveller de temps-en-temps devant Dieu. Et comme c'est par des prieres actuelles, qu'ils entretiennent celle qui doit être toujours dans le fond de leur cœur ; ils doivent éviter avec grand soin tout ce qui peut rendre ces prieres

indignes d'être préſentées devant la majeſté divine : ce qui les oblige non-ſeulement d'éviter les diſtractions qui leur ſurviennent dans la priere, mais beaucoup plus les ſources des diſtractions, qui rempliſſant l'ame de vaines penſées, la rendent incapable de s'appliquer à Dieu. CHAP. IX.

Ce devoir enferme par une ſuite néceſſaire celui de fuir les comédies & les romans, parcequ'il n'y a rien au monde qui faſſe plus ſortir l'ame hors de ſoi, qui la rende plus incapable de s'appliquer aux choſes de Dieu, & qui la rempliſſe davantage de vains phantômes. Ce ſont d'étranges prieres que celles que l'on fait en ſortant de ces ſpectacles, ou de ces lectures, ayant la tête pleine de toutes les folies que l'on y a vûes. L'on ne ſe peut pas procurer à ſoi-même l'eſprit de priere, ni cette ſainte ardeur qui s'excite quand il plaît à Dieu par la méditation : *Et in meditatione mea exardeſcet ignis* ; mais le moins que l'on puiſſe faire, c'eſt de n'y mettre pas d'obſtacle en faiſant volontairement ce qui eſt directement oppoſé à cet eſprit. Autrement on ſe rend coupable dans les diſtractions même qu'on appelle involontaires. *Pſ.* 38. 4.

CHAP. IX. Car Dieu pardonne aiſément celles qui naiſſent de la fragilité de la nature ; mais il n'en fait pas de même quand elles ſont volontaires dans leur ſource, comme celles-là. C'eſt pourquoi il y a ſujet de craindre que toutes les prieres de ceux qui y vont, étant pleines de ces ſortes de diſtractions, ne ſoient plus capables d'irriter Dieu, que de l'appaiſer, & qu'elles ne ſoient du nombre de celles dont le Prophete dit : *Et oratio ejus fiat in peccatum :* QUE *ſon oraiſon lui ſoit imputée à péché.* Que ſi leurs prieres qui doivent attirer l'eſprit de Dieu ſur tout le corps de leurs œuvres, ſont elles-mêmes ſouillées, que doit-on juger de tout le reſte des actions ? *Si lumen quod in te eſt, tenebræ ſunt, ipſæ tenebræ quantæ erunt ?* SI *la lumiere qui eſt en vous n'eſt que ténebres, combien ſeront grandes les ténebres mêmes ?*

Pſ. 108. 7.

Matth. 6. 23.

Une des principales parties de la piété, & un des principaux moyens de la conſerver, eſt d'aimer la parole de Dieu, & d'y trouver ſa conſolation. C'eſt par le ſentiment de la douceur que le Prophete avoit éprouvée dans cette nourriture ſpirituelle, qu'il dit à Dieu : *Inventi ſunt ſermones tui, &*

Jerem. 15. 16.

comedi eos, & factum est verbum tuum in gaudium & in lætitiam cordis mei : J'AI *trouvé vos paroles, & je m'en suis nourri, & elles ont rempli mon cœur de joie & d'allegresse.* C'est cette consolation divine qui entretient notre esperance, selon saint Paul, & qui nous soutient dans les traverses de cette vie. Or l'expérience peut faire connoître à tout le monde, que rien n'éteint davantage la joie spirituelle que la lecture de la parole de Dieu pourroit donner, que les joies séculieres & sensuelles, & principalement celles de la comédie. Ces deux joies sont entierement incompatibles. Ceux qui trouvent leur plaisir dans ces divertissemens profanes, ne le peuvent trouver dans la verité; & ceux à qui la verité plaît, n'ont que du dégoût pour ces sortes de plaisirs. C'est pourquoi ce même Prophete à qui Dieu avoit donné ce goût spirituel pour sa parole, témoigne incontinent après, qu'il ne pouvoit souffrir les assemblées de jeux & de divertissemens : *Non sedi in concilio ludentium :* JE *ne me suis point trouvé dans les assemblées de jeux & de divertissemens.* Et le saint Roi David qui avoit aussi goûté la douceur de la loi divine, té-

CHAP. IX.

Rom. 15. 4.

Jerem. 15. 17.

Digitized by Google

CHAP. IX.

moigne le même mépris qu'elle lui faisoit concevoir de tous les discours des gens du monde : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua* : LES *méchans m'ont entretenu de choses vaines & fabuleuses : mais ce n'étoit pas comme votre loi.* C'est le sentiment que le saint Esprit inspire à tous ceux à qui il donne de l'amour pour sa sainte parole. Tous ces divertissemens qui sont si agréables à ceux qui aiment le monde, leur sont une viande fade, dont ils ne sauroient manger ; parcequ'ils n'y voient que du vuide, du néant, de la vanité & de la folie, & qu'ils n'y trouvent point le sel de la verité & de la sagesse ; ce qui leur fait dire avec Job, qu'ils n'en sauroient goûter : *An poterit comedi insulsum quod non est sale conditum?* QUI *pourroit manger de cette viande qui n'a point de sel?*

Ps. 118. 85.

Job. 6. 6.

Mais si l'ame au-contraire s'abandonne à ces faux plaisirs, elle perd incontinent le goût des spirituels, & n'en trouve plus dans la parole de Dieu. Ce sont ces raisins verds dont le Prophete dit, qu'ils agacent les dents de ceux qui en mangent, *Omnis homo qui comederit uvam acerbam, obstupescent dentes ejus;* c'est-à-dire, selon l'explication de saint

Jerem. 31. 30.

Gregoire, que lorſqu'on ſe repaît des vaines joies du monde, les ſens ſpirituels deviennent engourdis, & incapables de goûter & d'entendre les choſes de Dieu : *Qui præſentis mundi delectatione paſcitur, interni ejus ſenſus liganter, ut jam ſpiritualia mandere, id eſt intelligere nequeant.* Or, entre les joies du monde qui éteignent l'amour de la parole de Dieu, on peut dire que la comédie & les romans tiennent le premier rang ; parceque l'eſprit de Dieu, comme dit S. Bernard, étant un eſprit de verité, ne peut avoir de part avec la vanité du monde : *Sed nec erit ei unquam pars cum mundi vanitate, cùm veritatis ſit ſpiritus.* CHAP. IX. *Moral. l. 1. c. 33.*

Cependant ſi Dieu ne nous impute pas les froideurs qui viennent de la ſouſtraction de ſes lumieres, ou ſimplement de la peſanteur du corps, il nous impute ſans doute celles auſquelles nous avons contribué par notre négligence, & par nos vains divertiſſemens. Il veut que nous n'eſtimions rien tant que le don précieux qu'il nous a fait de ſon amour, & que nous ayions ſoin de l'entretenir en lui donnant de la nourriture. C'eſt le commandement qu'il a fait à tous les Chrétiens en la

CHAP. IX.

personne des Prêtres de l'ancienne loi, auſquels il ordonne d'entretenir toujours le feu ſur l'autel, & d'avoir ſoin d'y mettre tous les jours du bois le matin : *Ignis in altari ſemper ardebit, quem nutriet ſacerdos ſubjiciens ligna manè per ſingulos dies.* Cet autel eſt le cœur de l'homme : & chaque Chrétien eſt le Prêtre qui doit avoir ſoin de nourrir ſur l'autel de ſon cœur le feu de la charité, en y mettant tous les jours du bois, c'eſt-à-dire, en l'entretenant par la méditation des choſes de Dieu, & par les exercices de piété. Or, bien-loin que ceux qui vont à la comédie s'acquittent de ce devoir; s'ils ont encore quelque ſentiment de piété, ils ne peuvent déſavouer qu'elle n'éteigne & n'amortiſſe entierement la dévotion. Et ainſi ils ne doivent point douter que Dieu ne les juge très-coupables d'avoir fait ſi peu d'état de ſon amour, qu'au-lieu de le nourrir & de tâcher de l'augmenter, ils n'ont point craint de l'éteindre ou de l'affoiblir; & qu'il ne leur impute ainſi comme un grand péché, le refroidiſſement ou la perte de leur charité. Car ſi la diſſipation des biens du monde & de l'or terreſtre par le jeu & par le luxe, n'eſt

pas un petit péché ; que doit-on juger de la dissipation des biens de la grace, & de cet or enflammé dont parle l'Ecriture, que nous devrions acheter par la perte de tous les biens & de tous les plaisirs de la vie ? CHAP. IX. *Apoc.* 3. 18.

Les Peres blâment comme une témérité dangereuse la conduite de ceux qui n'étant pas encore bien affermis dans l'amour de Dieu, s'emploient avec trop d'ardeur dans les bonnes œuvres extérieures, sous prétexte de charité ; parcequ'il est difficile que l'esprit ne se dissipe beaucoup dans ces exercices : *In terrenis quippe actibus*, dit S. Gregoire, *valde frigescit animus, si necdum fuerit per intima dona solidatus* : SI *l'ame n'est fortifiée & affermie par la grace, elle se refroidit beaucoup dans les occupations terrestres & seculieres.* Quel jugement auroit-il donc fait de ceux qui, étant encore foibles, ne font pas néanmoins difficulté d'aller à la comédie, qui dissipe plus l'esprit que les plus grandes occupations, & ne peut être excusée ni par la charité, ni par le zele, puisqu'on n'y recherche que le plaisir ?

Digitized by Google

Chapitre X.

Opposition de la Comédie aux obligations du Baptême, à ce que nous devons à Jesus-Christ, à l'esprit de pénitence & de crainte, à l'amour de la verité.

PErsonne n'approuveroit sans doute qu'un Chartreux allât à la comédie, parceque tout le monde voit assez l'extrême disproportion de ce divertissement avec la vie sainte dont il fait profession. Mais on n'est pas choqué de même de ce que plusieurs Chrétiens ne font pas difficulté d'y aller; parcequ'on ne connoît pas la sainteté à laquelle ils sont obligés par le vœu de leur baptême. On ne considere pas, comme dit saint Paulin, que par la grace de ce Sacrement ils ont été ensevelis avec Jesus-Christ, qu'ils ont fait vœu d'embrasser sa croix, de n'être plus vivans à eux-mêmes ni au monde, mais de faire vivre Jesus-Christ en eux. On ne considere pas que la vie chrétienne doit être non-seulement une imitation, mais une continuation de la vie de Jesus-Christ, puisque c'est son Esprit qui doit agir en

Ep. 23 n. 18.

eux, & imprimer dans leurs cœurs les mêmes sentimens qu'il a imprimés dans celui de Jesus-Christ. Si on regardoit la vie chrétienne par ces vûes, on connoîtroit aussi-tôt combien la comédie y est opposée : & il ne faudroit point de raisons pour en convaincre ceux qui seroient persuadés de ces verités capitales de notre Religion ; comme il n'en faut point pour convaincre un Chartreux instruit dans sa Regle, que ces divertissemens profanes lui sont interdits. CHAP. X.

Pourroit-on aussi jamais se résoudre d'aller à la comédie, si on pensoit bien que toutes nos actions sont dûes à J. C. non-seulement comme à notre Dieu, mais comme à celui qui nous a rachetés d'un grand prix, pour nous obliger à le glorifier dans toutes nos œuvres, selon S. Paul ? Qu'il faut que toutes nos actions soient rapportées à sa gloire, & qu'elles témoignent que nous voulons imiter Jesus-Christ crucifié, que nous aimons ce qu'il a aimé, & que nous haïssons ce qu'il a haï. Et que, comme il est le principe de toutes nos bonnes œuvres, & que la grace par laquelle nous les faisons est le fruit de sa croix, nous le devons remercier de *1. Cor. 6. 10.*

Digitized by Google

CHAP. X.

toutes celles que son Esprit nous fait faire. Qu'il faut enfin que nous puissions dire veritablement, que nous les faisons pour lui & par son amour. Car ne seroit-ce pas se moquer de Dieu & des hommes, que de dire que l'on va à la comédie pour l'amour de Jesus-Christ? Oserions-nous lui offrir cette action, & lui dire: Seigneur, c'est pour vous obéir que je veux aller à la comédie; ce sera votre Esprit qui m'y conduira; ce sera vous qui sera le principe de cette action; c'est par votre croix que vous me l'avez méritée? Y a-t-il quelqu'un assez aveugle ou assez endurci, pour pouvoir souffrir sans horreur l'impiété de ce langage? Et ceux mêmes qui travaillent le plus à justifier la comédie, ont-ils jamais osé offrir cette action à Dieu? Ont-ils jamais pensé à rendre graces à Dieu de l'avoir faite? N'est-ce pas une preuve sensible que leur conscience dément leurs fausses lumieres, & qu'ils sont eux-mêmes convaincus au fond de leur cœur du mal qu'il y a dans la comédie, quoiqu'ils tâchent de se le dissimuler par les fausses raisons que leur esprit leur fournit? Car toute action qu'on n'oseroit offrir à Dieu; toute action,

Digitized by Google

dont l'esprit de Jesus-Christ n'est point le principe, toute action que l'on ne sauroit faire pour lui obéir, toute action qui ne sauroit être un fruit & un effet de sa croix; enfin toute action dont on n'oseroit le remercier, ne peut être bonne ni permise à un Chrétien. CHAP. X.

En quelle qualité un Chrétien pourroit-il prendre part à ce divertissement profane? Car s'il se considere comme pécheur, il doit reconnoître qu'il n'y a rien de plus contraire à cet état, qui l'oblige à la pénitence, aux larmes, & à la fuite des plaisirs, que la recherche d'un divertissement aussi vain & aussi dangereux que celui-là. S'il se considere comme enfant de Dieu, comme membre de Jesus-Christ, illuminé par sa verité, enrichi de ses graces, nourri de son corps, héritier de son Royaume; il doit juger qu'il n'y a rien de plus indigne d'une si haute qualité, que de prendre part à ces folles joies des enfans du siecle.

Il est clair aussi que l'ame ne sauroit conserver une veritable piété sans le secours d'une crainte salutaire, qu'elle conçoit à la vûe des dangers dont elle est environnée. Elle ne peut ignorer la puissance & la malice de ses ennemis, qui font la ronde autour d'elle pour la

CHAP. X.

dévorer, comme parle l'Ecriture. Elle fait, comme dit saint Paulin, que toutes les creatures corporelles qui attirent nos cœurs par l'entremise de nos yeux, sont autant de filets dont le Diable se sert pour nous prendre; autant d'épées dont il tâche de nous percer le cœur. Elle sait qu'elle marche au milieu de ses ennemis & de mille piéges, & qu'elle y marche sans lumiere & sans force, parcequ'elle ne voit que ténebres dans son entendement, que foiblesse dans sa volonté, que révolte dans ses sens. L'expérience de tant d'ames qui se perdent à ses yeux, & le déreglement général qui regne par-tout, lui fait connoître qu'il n'y a rien de plus rare que la vertu chretienne, rien de plus facile que de se perdre, rien de plus difficile que de se sauver. Comment pourroit-elle donc allier avec une crainte si juste des maux effroyables qui la menacent, les vaines réjouissances du monde, & repaître son esprit des chimeres dont les comédies le remplissent? N'est-il pas visible que, comme l'effet naturel de la comédie est d'étouffer cette crainte si salutaire, aussi l'effet de cette crainte doit être d'étouffer le désir d'un divertissement si dangereux,

1. Pet. 5. 8.

&

& de faire conclure à l'ame, qu'elle a bien d'autres choſes à penſer & à faire dans ce monde, que d'aller à la comédie; que le temps que Dieu lui donne eſt trop précieux, pour le perdre malheureuſement dans ces vains amuſemens. De ſorte que lorſqu'elle s'y abandonne, il faut que ce ſoit en s'aveuglant elle-même, en perdant le ſouvenir de ſes dangers, & en étouffant ainſi cette diſpoſition par laquelle le ſaint Eſprit entre dans le cœur, & qu'il y entretient preſque toujours dans cette vie, où la charité eſt rarement aſſez parfaite pour n'avoir plus beſoin du ſecours qu'elle tire de la crainte. CHAP. X.

Enfin, un des premiers effets de la lumiere de la grace étant de découvrir à l'ame le vuide, le néant, & l'inſtabilité de toutes les choſes du monde, qui s'écoulent & s'évanouiſſent comme des phantômes, & de lui faire voir en même-temps la grandeur & la ſolidité des biens éternels : cette diſpoſition doit produire d'elle-même une averſion particuliere pour les comédies, parcequ'elle y voit un vuide & un néant tout particulier. Car ſi toutes les choſes temporelles ne ſont que des figures

CHAP. X.

& des ombres, en quel rang doit-on mettre les comédies qui ne ſont que les ombres des ombres, puiſque ce ne ſont que de vaines images des choſes temporelles, & ſouvent de choſes fauſſes ?

Si le péché a donc ouvert les yeux aux hommes pour leur faire voir les vanités du monde avec plaiſir, la grace du Chriſtianiſme en ouvrant les yeux de l'ame pour les choſes de Dieu, les doit fermer pour les choſes ſeculieres, par un aveuglement beaucoup plus heureux que cette vûe miſerable que le péché nous a procurée. C'eſt auſſi cet aveüglement ſalutaire que le Prophete demandoit à Dieu, ſelon ſaint Paulin, lorſqu'il dit : *Empêchez mes yeux de voir la vanité*; & que le Seigneur préfere aux yeux clair-voyans des Juifs, loſqu'il leur dit : *Si cæci eſſetis, non haberetis peccatum* : SI *vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché.*

Pſ. 118. 37.

Joan. 9. 41.

Si nous ſommes donc obligés en qualité de Chrétiens, de demander à Dieu qu'il nous rende aveugles pour toutes les folies du monde, dont la comédie eſt comme l'abregé, & qu'il nous en imprime la haine & l'aver-

Digitized by Google

ſion dans le cœur ; comment pourrons-nous croire qu'il nous ſoit permis de repaître nos yeux de ces vains ſpectacles, & de mettre notre contentement dans ce qui doit être l'objet de notre averſion & de notre horreur ? CHAP. X.

Digitized by Google

CINQUIEME TRAITÉ.

DES RAPPORTS.

CHAPITRE PREMIER.

Que les regles qu'on doit garder dans les rapports ſont peu connues, quoique très-importantes. Que peu de perſonnes ſe font juſtice ſur ce point. Pourquoi il eſt difficile de n'y faire point de fautes. Juſqu'où il faut s'attacher à ces regles.

ON ne voit preſque perſonne qui ne ſe plaigne des rapports qu'on fait de lui, & qui ne prétende que les autres violent à ſon égard les regles de l'honnêteté & de la juſtice. Et comme ces ſortes de plaintes n'ont pas ſeulement lieu dans le monde, mais parmi les perſonnes même de piété, & dans les ſociétés les plus reglées; il ſemble qu'on a droit d'en conclure, que les regles ſur leſ-

Digitized by Google

quelles on doit juger de l'équité & de la néceſſité des rapports, ne ſont pas aſſez connues. Cependant on peut dire qu'il n'y a guéres de devoir plus important que de s'en éclaircir, puiſque les rapports indiſcrets ſont la cauſe la plus ordinaire des brouilleries & des diviſions qui arrivent non-ſeulement dans les amitiés particulieres, mais auſſi dans les ſociétés; & qu'il eſt difficile qu'on n'y faſſe beaucoup de fautes, ſi l'on n'eſt inſtruit des regles qu'on y doit garder. CHAP. I.

Ce qui eſt étrange, eſt que chacun ſe plaignant des autres ſur ce point, perſonne ne croit donner ſujet aux autres de ſe plaindre de lui. On en voit aſſez qui diſent des autres, que ce ſont des gens qui prennent tout de travers, qui le rapportent de même, qui gâtent & empoiſonnent les diſcours les plus innocens, qui n'ont aucune fidelité ni aucun ſecret: mais l'on n'en voit point qui s'attribuent ces défauts, & qui croient manquer de ſincerité ni d'honnêteté. Enfin chacun feroit volontiers cette loi, qu'il lui ſeroit permis de rapporter tout ce qu'il voudroit des diſcours des autres, & qu'il ne ſeroit permis à perſonne de rien rapporter des ſiens.

CHAP. I.

Mais comme tout le monde prétendant à ce privilege, perſonne ne l'obtient en effet, il faut faire état que les choſes iront toujours à peu près comme elles vont ; que le monde ſuivra toujours ſes fantaiſies & ſes paſſions ; qu'on trouvera toujours des gens qui ſe permettront de rapporter ce qu'il leur plaira, & qui ſe plaindront des rapports que l'on fera d'eux : & ainſi il ne faut penſer qu'à ſe regler ſoi-même, pour garder ſur ce point à l'égard des autres, ce que l'honnêteté, la charité & la juſtice demandent de nous.

C'eſt auſſi preſque le ſeul interêt réel que nous y ayions. Car pourvû que nous ne faſſions point nous-mêmes de fautes, l'indiſcrétion & la malignité des autres ne nous ſauroient guéres nuire. Ce ſont des maux pour eux, & ſouvent pour ceux qui les écoutent ; mais non pour ceux de qui on fait des rapports, s'ils les ſouffrent comme il faut. Dieu s'en ſert même quelquefois pour leur procurer de très-grands biens, & pour faire réüſſir par-là des deſſeins que ſa miſericorde a ſur eux. Ainſi nous n'avons qu'à être en garde contre nous-mêmes, & nous ſerons à couvert de tout le reſte.

Digitized by Google

L'on y eſt d'autant plus obligé, qu'à moins que d'être fort attentif ſur ſoi-même, il eſt difficile d'éviter de faire des fautes de ce genre-là ; parceque la diſcrétion n'a pas de regles bien certaines & bien préciſes, & qu'on ne peut guéres établir ſur ce point des maximes générales. Il n'eſt pas vrai qu'on ne puiſſe jamais rien rapporter de ce qu'on nous a dit. Il n'eſt pas vrai qu'il ne ſoit jamais permis de rapporter ce qui peut déplaire à ceux qui l'ont dit. Il n'eſt pas vrai qu'il ſoit permis de rapporter tout ce qu'on peut redire ſans leur déplaire. Et enfin, à l'exception de la maxime qui ordonne de ne rien rapporter que de vrai, toutes les autres ne ſont preſque pas univerſellement vraies, & il les faut toutes reſſerrer par diverſes conditions pour les rendre juſtes. CHAP. I.

Mais il n'eſt pas inutile néanmoins de ſavoir ces regles, & de les avoir préſentes ; parcequ'il faut s'y attacher, à moins qu'on ne voie clairement qu'on eſt dans le cas de l'exception. Il n'eſt point beſoin de raiſons particulieres pour obſerver les loix générales du ſecret ; mais il en faut de très-claires & de très-preſſantes pour s'en diſpenſer. De ſorte que lorſqu'il y a le moindre

CHAP. I.

doute, il faut prendre le parti de la regle, & non celui de l'exception. C'eſt-là la premiere des maximes qu'on doit avoir dans l'eſprit ſur ce ſujet ; & elle ſuffiroit même pour nous marquer notre devoir dans la plûpart des rencontres. Car l'on ne manque guéres au ſecret, que par une legereté qui nous fait paſſer par-deſſus les doutes & les ſcrupules raiſonnables, que nous ſentons tout formés dans notre eſprit.

CHAPITRE II.

Fondement de l'obligation au ſecret. Convention ſecrette entre les hommes ſur ce point. Pourquoi les Religieux n'y ſont point compris. Qu'il n'eſt pas néceſſaire que le ſecret ait été promis pour y être obligé.

LE fondement général de l'obligation que l'on a communément au ſecret à l'égard de ce que l'on nous dit dans l'entretien, eſt que Dieu ayant eu en vûe dans toutes les loix, de lier les hommes entre eux, & de les faire vivre dans une ſociété reglée, tout ce qui détruit cette ſociété, doit être regardé comme mauvais & pernicieux. Or il

est clair qu'il seroit impossible que cette société subsistât, si les hommes étoient en une continuelle défiance les uns des autres ; s'ils se regardoient tous comme ennemis, & s'ils ne croyoient pas pouvoir communiquer leurs pensées à qui que ce soit avec sûreté. C'est une gêne dont le commun du monde n'est pas capable, que d'être toujours en garde pour ne rien dire qui puisse être mal pris. On ne sauroit même éviter absolument cet inconvénient ; car les esprits étant différens, ce que l'un croit bon, paroît souvent mauvais à un autre. Il y a d'ailleurs mille choses qui n'ont rien de mauvais quand on les dit, & qu'on ne sauroit néanmoins redire sans imprudence & sans danger. De sorte que si ceux à qui on parle, croient avoir droit de rapporter tout ce qu'on leur dit, il n'y a presque point d'entretiens dont on ne doive craindre de mauvais effets.

CHAP. II.

Aussi ne se porte-t-on à parler aux gens avec quelque confiance, qu'en les supposant dans une autre disposition, & en se persuadant qu'ils ont quelque sorte de fidelité & de secret. Et comme chacun peut juger que l'on s'y attend & que l'on compte sur cela, on peut

CHAP. II.

dire que l'on s'y engage en écoutant ce que les autres nous disent ; qu'on leur promet le secret ; & qu'ainsi on est obligé de le garder, non seulement par la considération de l'utilité commune, mais en vertu de cette convention secrette. Si l'on n'avoit point de dessein de s'y obliger, il falloit le déclarer, & faire en sorte qu'on n'eût pas sujet de s'y attendre ; puisqu'il est raisonnable que ceux qui ne veulent pas observer les loix communes qui sont reçûes parmi les hommes, avertissent au-moins les autres de leur disposition, afin qu'ils prennent leurs mesures sur cela.

C'est par cette raison qu'on ne peut blâmer la conduite des monasteres, où l'on observe comme une regle, de rapporter au Supérieur tout ce qu'on entend dire de mal à ceux qui y vivent. Car la regle qui oblige à ces rapports étant connue de tous, chacun est suffisamment averti de ne rien dire que ce qu'il veut bien être rapporté. Après quoi ceux qui s'y hazardent, s'en doivent prendre à eux, & non à ceux qui ne font que ce que l'on devoit juger qu'ils feroient. Mais comme la même loi n'est pas établie dans le monde, &

que ce ſeroit même un mal de l'y établir ; ceux qui manquent à ce qu'on peut attendre légitimement d'eux, bleſſent ſans doute l'honnêteté & la juſtice, & il ſuffit pour les juger coupables d'infidelité, qu'on ne leur ait parlé avec ouverture que dans la penſée qu'ils n'en abuſeroient point, & qu'ils tiendroient ſecret ce qui ne pouvoit être rapporté ſans faire tort à celui qui l'auroit dit. CHAP. II.

Il y en a qui ne manquent jamais, quand ils veulent qu'une choſe ne ſoit pas redite, d'exiger expreſſément le ſecret. Et la coutume n'en eſt pas mauvaiſe, parceque cela applique davantage l'imagination de ceux à qui on parle, & les exempte de la peine de diſcerner s'ils peuvent ou ne peuvent pas rapporter ce qu'on leur a dit ; puiſqu'après avoir promis expreſſément le ſecret, il n'y a plus à délibérer. Mais outre que cette précaution ſeroit aſſez incommode dans un long entretien, & qu'il y en a même qui ſeroient choqués qu'on eût ſi peu de confiance en leur diſcrétion, il eſt difficile de la pratiquer toujours, & il faudroit pour cela une application dont bien des gens ne ſont pas capables. Il faut donc

CHAP. II.

que le ſecret naturel ſupplée au défaut d'un engagement exprès : n'y ayant que cette ſeule différence entre l'obligation naturelle au ſecret & celle qui vient d'une promeſſe expreſſe, que dans la derniere on ne laiſſe pas à celui qu'on y engage, la liberté de diſcerner s'il peut ou ne peut pas rapporter ce qu'on lui a dit ; au-lieu que dans l'autre on s'en remet à ſa diſcrétion, & l'on ſuppoſe qu'il aura aſſez d'honnêteté, pour ne rapporter pas ce qu'il jugera être préjudiciable à celui dont il a appris ce qu'il ſait. Mais l'obligation eſt pareille dans l'un & dans l'autre ; & l'on peut dire en un ſens, qu'une perſonne vraiment honnête ſe doit croire d'autant plus obligée au ſecret, qu'on a pris moins de précaution avec elle, & qu'on s'eſt fié davantage à ſa diſcrétion & à ſa bonne foi.

Il n'y a qu'à conſulter le fond de ſon cœur pour reconnoître l'équité de cette loi. Car qui eſt-ce qui ne voudroit pas que les autres la pratiquaſſent envers lui ? Qui eſt-ce qui ne ſeroit pas bien-aiſe de trouver en eux cette exacte fidelité, & qui ne croit pas avoir ſujet de ſe plaindre de ceux qui y manquent ? Il s'enſuit donc, par

la regle générale de l'équité naturelle, que chacun eſt obligé de pratiquer cette fidelité envers les autres. Il ne faut point pour cela de promeſſes & de conventions expreſſes. La force de cette loi naturelle eſt plus grande que celle de toutes les promeſſes & de toutes les conventions ; & l'on peut dire même que cette promeſſe s'y trouve, & que c'eſt ce qui eſt marqué par toutes les civilités ordinaires que l'on ſe rend dans le monde. Car ſi ces civilités ſont ſinceres, comme elles le doivent être, elles ſignifient du-moins que l'on n'eſt pas ennemi de ceux à qui on les rend ; que l'on n'a point deſſein de leur nuire, & que l'on eſt diſpoſé à pratiquer à leur égard les devoirs de l'honnêteté commune. Or la moindre qu'on leur puiſſe rendre, eſt de n'abuſer pas à leur préjudice de ce qu'ils nous auront dit. CHAP. II.

Le droit du dépôt a toujours été ſacré entre les hommes, & l'on a toujours cru avec juſtice, qu'on ne le pouvoit violer ſans un excès de lâcheté & de perfidie. Il n'eſt point beſoin pour cela que celui qui confie ſon dépôt à un autre, tire des aſſurances expreſſes de ſa fidelité ; il s'y engage ſuffiſamment en le recevant. Or qu'eſt-ce que l'on

CHAP. II.

fait dans un entretien particulier, sinon de rendre celui à qui on parle, dépositaire des pensées secrettes qu'on lui confie ? Soit donc que l'on exige expressément le secret, soit qu'on ne l'exige pas ; c'est toujours un dépôt, dont on ne doit pas croire pouvoir disposer, que selon les intentions de celui qui l'a confié.

CHAPITRE III.

L'obligation au secret s'étend aux ennemis, à ceux qui l'ont violé, aux personnes qu'on n'a entretenues qu'une fois.

IL y a assez de gens qui se croient obligés à cette fidelité envers leurs amis ; mais il y en a peu qui étendent cette obligation aux personnes ou indifférentes ou ennemies. Ainsi l'on pense être à couvert de tout reproche dans les rapports, quand on peut dire que l'on n'avoit aucune liaison avec ceux qu'ils regardent, ni aucun engagement à les ménager. Mais ces excuses ne viennent que de ce qu'on a une idée trop basse & trop étroite de la charité. Non-seulement un vrai Chrétien

n'eſt ennemi de perſonne, parcequ'il aime tous les hommes; mais il les aime même également, ſelon S. Auguſtin, en leur déſirant à tous également le ſouverain bien. Que s'il témoigne plus d'affection à certaines perſonnes qu'à d'autres, c'eſt que les effets extérieurs de l'amitié étant bornés, il les doit particulierement à ceux auſquels la providence de Dieu l'a plus appliqué. Ce n'eſt donc pas l'affection qui lui manque, lorſqu'il ne la fait pas paroître extérieurement; c'eſt cette application. Or deſlors qu'on entre en commerce avec quelqu'un par un entretien particulier, la providence nous applique à lui, en nous donnant moyen de pratiquer la charité à ſon égard; & par-conſéquent on eſt obligé de le traiter en ami, ce qui renferme aumoins le devoir de n'abuſer pas de ſa confiance. CHAP. III.

Mais faut-il étendre le ſecret à ceux-mêmes qui l'auroient violé les premiers par des rapports indiſcrets, & qui auroient abuſé par malice ou par imprudence de la confiance qu'on leur auroit témoignée? Ne s'ôtent-ils pas par-là le droit d'exiger des autres ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes obſervé?

CHAP. III. Il ſemble d'abord que le premier ſentiment nous conduiſe là; mais ſi on l'examine de plus près, on trouvera que c'eſt plûtôt un mouvement d'indignation que de juſtice. Car que ſeroit-ce que l'amitié, ſi chacun croyoit être en droit de faire un magazin de tout ce qui échappe à ſes amis, pour leur nuire au cas qu'ils viennent à manquer à leur devoir? Auſſi S. Auguſtin marque également entre les qualités d'un homme de bien, de ne découvrir jamais ce qui lui a été confié, & de ne faire jamais rien qu'il craigne que l'on découvre : *Aug. Ep. 7. 10.* *Aliena peccata ſibi commiſſa non produnt ; quæ prodi timeant, ipſi nulla committunt.* Il ne faut donc point faire dépendre ſon devoir de celui d'un autre, ni commettre des infidelités, parcequ'un autre en commet. Si un ami leger & infidele ne mérite pas qu'on le ménage par ſon état préſent, il le mérite par ſon état paſſé. Le ſecret eſt une dette de ce temps-là; & comme l'engagement n'étoit point conditionnel, il ſubſiſte lors même que l'amitié ne ſubſiſte plus : de même qu'on ne laiſſeroit pas de demeurer débiteur à un ami leger & inconſtant, ſi après avoir emprunté de l'argent de lui, il venoit à rompre avec nous.

Digitized by Google

Or ce qu'on a dit de l'amitié, ſe peut dire de la confiance paſſagere que l'on prend en quelqu'un, en s'ouvrant à lui de choſes que l'on ne ſeroit pas bien-aiſe qu'il découvrît. Car cette confiance eſt une eſpece d'amitié, qui quoique moins forte & moins durable, ſe doit regler néanmoins par les mêmes principes. On doit aimer tous les hommes, comme nous l'avons déja dit, & cet amour général devient amitié quand il eſt joint à la familiarité. Ainſi une familiarité de pluſieurs années eſt une amitié de pluſieurs années; & une familiarité d'un jour eſt une amitié d'un jour. De ſorte que, comme toute amitié oblige au ſecret de ce qui ſe dit pendant l'amitié, les amis d'un jour ou d'une heure, ſont obligés de ſe garder le ſecret de tout ce qu'ils ſe confient pendant ce jour ou pendent cette heure; & la perfidie de l'un ne pourroit nullement ſervir d'excuſe à celle de l'autre. CHAP. III.

Chapitre IV.

Exceptions légitimes de la loi du ſecret. Qu'il ne faut pas s'en diſpenſer ſur toute ſorte d'utilités. Que la volonté des autres n'eſt pas toujours la regle de ce que nous pouvons ou ne pouvons pas rapporter.

Je n'ai prétendu juſqu'ici qu'établir la regle générale, qui conſiſte à juger de ce que nous devons tenir ſecret, & de ce que nous pouvons découvrir par la volonté & les intentions de ceux de qui nous l'avons appris, autant que cette volonté & ces intentions nous ſont connues. Il eſt vrai néanmoins que cette regle ſouffre diverſes exceptions, mais qui ſe rencontrant aſſez rarement dans la pratique, ne détruiſent nullement l'utilité de la regle. C'eſt, par exemple, une exception indubitable à cette loi du ſecret, quand une perſonne nous communique un deſſein criminel, qu'on peut empêcher en le découvrant. Car bien-loin que l'on bleſſe la ſociété civile en ne gardant pas le ſecret, on la bleſſeroit en le gardant. Les crimes ne ſont point

matiere de confiance : & le commerce de l'entretien n'eſt point deſtiné pour ſe communiquer l'un à l'autre de mauvais deſſeins. Ainſi c'eſt celui qui fait ces déteſtables ouvertures, qui abuſe le premier de ce lien de la ſociété : & ceux qui rediſent ces méchans diſcours, afin d'en empêcher les mauvais effets, font un bon uſage de l'imprudence de ceux à qui ils échappent. CHAP. IV.

On doit dire la même choſe de certains vices pernicieux à la ſociété humaine, & dangereux pour certains miniſteres. Car s'il arrive que l'on nous les découvre dans un entretien de confiance, & qu'enſuite celui qui les a découverts, veuille s'engager dans les emplois dont ces vices rendent incapables ; ceux à qui l'on s'en eſt ouvert ne manquent point au ſecret, s'ils empêchent ces malheureux engagemens, en découvrant ce qu'ils ſavent de ces perſonnes. Je ſai par l'aveu d'un homme qu'il a de mauvais ſentimens de la Religion, & cependant je le vois près d'entrer dans l'état eccléſiaſtique : bien-loin que ce ſoit une faute d'en avertir ceux qui l'en peuvent empêcher ; ce ſeroit une très-grande faute de ne le pas faire.

CHAP. IV.

Enfin, on peut encore excepter de la loi du secret, certaines occasions où les gens découvrent dans l'entretien, des desseins & des prétentions qui, sans être expressément mauvaises, sont contraires néanmoins à d'autres prétentions & à d'autres desseins que nous croyons de bonne foi plus légitimes, & que nous sommes plus obligés de favoriser; pourvû que cette obligation soit si claire, que celui qui s'est découvert témérairement en puisse être lui-même convaincu. Car cette disposition où il pouvoit connoître que nous étions devoit suffire pour l'avertir de ne se pas ouvrir à nous: & sa legereté l'ayant porté à le faire, il ne paroît pas tout-à-fait injuste que nous profitions de son imprudence, pour appuyer ce que nous prenons pour un plus grand bien. Mais il est aisé de voir que ce cas est assez rare, & qu'il ne fait pas ainsi une exception considerable à la loi du secret.

Ceux qui ont quelque conscience ou qui font profession d'en avoir, ne manquent guéres à colorer de quelque prétexte d'utilité les rapports qu'ils font des autres, & croient par-là être à couvert de tout reproche d'infidelité, quand ils n'ont point d'engagement

Digitized by Google

particulier au silence. Mais pour se préserver de cette illusion, il faut considerer que toute utilité ne suffit pas pour justifier ces rapports. Il faut qu'elle soit grande, certaine, & qu'on ne la puisse procurer par aucune autre voie. Car c'est un inconvénient réel, que de manquer à la confiance qu'on a eue en nous. C'est une source de désunion, & c'est se priver du moyen de servir ceux que l'on commet. C'est bannir l'ouverture du commerce de l'entretien. Enfin c'est faire quelque tort à la société humaine, en la remplissant de défiance & de soupçons. Ainsi ce tort doit être au-moins récompensé par quelque utilité certaine & considerable. CHAP. IV.

Quiconque se sent donc poussé à rapporter ce qu'il ne sait que par un entretien particulier, doit examiner toutes les conditions suivantes : si la chose dont il s'agit est bien certaine, & s'il ne s'est point mépris dans l'idée qu'il en a conçue : si elle est si constamment mauvaise, qu'il n'y ait aucun lieu d'en douter : s'il est important qu'elle soit sûe pour éviter quelque grand inconvénient : si cet inconvénient ne peut être évité que par ce

Digitized by Google

CHAP. IV

moyen : s'il a pratiqué envers celui qui est intereſſé, tous les moyens preſcrits par l'Evangile pour l'en corriger. Et ſi ces conditions ſe rencontrant toutes, il ſe porte enſuite à la découvrir, ce ne doit être préciſément qu'à ceux qui y peuvent donner ordre ; & non à ceux dont ces rapports ne ſerviroient qu'à ſatisfaire la curioſité, ou à irriter la malignité.

Matth. 18. 15. 16. 17.

Il eſt donc très-rare que la loi du ſecret reçoive des exceptions légitimes, & nous devons être extrêmement en garde contre les fauſſes raiſons qui portent les hommes à s'en diſpenſer ; & pour cela il eſt utile de faire ſouvent réflexion ſur les conſéquences terribles des indiſcrétions qu'on y peut commettre. Car deſlors que quelque rapport nous eſt échappé témérairement, nous n'en ſommes plus les maîtres. Il ſe multiplie, il s'augmente, il ſe répand à l'infini, il ſert d'inſtrument à la paſſion des uns, & de nourriture à la malice des autres : il produit ſouvent des déſunions & des animoſités durables & permanentes, qui ont de longues & fâcheuſes ſuites ; il engage une infinité de gens en des fautes conſiderables, &

Digitized by Google

toute cette multiplication de péchés sera imputée à ceux qui y auront donné lieu par leur imprudence. CHAP. IV.

Je n'ai conſideré juſqu'ici que l'obligation au ſecret qui naît de l'interêt commun de la ſociété civile & de la fidelité, qui eſt une ſuite de cette amitié paſſagere que l'on contracte avec tous ceux qui nous parlent avec confiance ; & ainſi j'ai pris leur volonté pour *regle des rapports qu'on peut faire honnêtement de ce qu'ils nous auroient dit. Mais comme il s'enſuivroit de-là qu'on pourroit redire tout ce qu'ils ſeroient bien-aiſes qu'on rapportât, il faut ajoûter qu'on eſt ſouvent obligé au ſecret par la regle générale de la charité, qui défend de rapporter bien des choſes, quoique ceux qui les ont dites ne s'en tinſſent point déſobligés. Car on ne doit pas avoir ſeulement égard à leur volonté, mais auſſi à leur utilité & à celle des autres. Il nous doit ſuffire que nous ſachions que quelque rapport peut nuire réellement à quelqu'un, pour ne le pas faire. En un mot il faut regler ſes rapports, non par ce que les gens veulent dans leur paſſion, mais parce qu'ils doivent vouloir ſelon la raiſon : parcequ'on

Digitized by Google

CHAP. IV.

doit ſuppoſer que lorſque leur paſſion ſera ceſſée, ils ſeront bien-aiſes qu'on les ait ainſi ménagés ; & que quand elle ne ceſſeroit point, il ne faut pas s'en rendre les miniſtres pour nuire, ou aux autres, ou à eux-mêmes.

Ainſi un homme de bien ne tombera jamais dans ce défaut que ſaint Auguſtin appelle *une peſte horrible*, de rapporter à ceux qui ſont aigris contre d'autres, les paroles d'animoſité que ces perſonnes peuvent avoir dites contre eux : & il ſuivra ſans peine cette maxime de ce ſaint Docteur, Qu'il ne ſuffit pas à un homme vraiment charitable, de n'exciter ou de n'augmenter point par ſes rapports les inimitiés des hommes ; mais qu'il doit même travailler de tout ſon pouvoir à les étouffer, & à les éteindre. *Homini humano parum eſſe debet inimicitias hominum nec excitare nec augere malè loquendo, niſi eas etiam extinguere bene loquendo ſtuduerit.*

Auguſt. Confeſſ. l. 9. c. 9.

CHAPITRE

Chapitre V.

Qu'on peut faire de grandes fautes en croyant trop légerement les rapports. Bizarrerie des hommes dans cette crédulité, & ſa ſource.

ON peut en ſuivant ces regles, éviter une partie des fautes que l'on commet, en rapportant indiſcrettement ce que l'on ne ſait que par des entretiens particuliers. Mais ce n'eſt pas le ſeul défaut que l'on eſt obligé d'éviter ſur cette matiere. Celui de croire légerement les rapports que d'autres nous font, n'eſt guéres moins important; & l'on peut dire qu'il eſt encore plus dangereux, parcequ'on eſt moins en garde de ce côté-là, & qu'on s'y laiſſe d'autant plus facilement aller, qu'il ſemble qu'on y a moins de part. On croit que c'eſt à celui qui rapporte quelque choſe à en répondre, & que l'on peut ſe repoſer ſur lui de la verité des faits qu'il avance. Cependant il s'en faut bien que cela ne ſoit. Car l'ame de celui qui écoute ne demeure pas ſans action. Elle croit, elle juge, elle ſe laiſſe aller à des paſſions; elle

CHAP. V.

agit même ſouvent en ſuivant ſes paſſions : & ſi elle n'a pas eu ſujet de déférer à ces rapports, ſes jugemens ſont faux, ſes paſſions injuſtes, ſes actions déreglées.

Pour comprendre ſur ce point l'injuſtice & la bizarrerie de l'eſprit de la plûpart des hommes, il ſuffit de conſiderer que quand ils ſont revêtus de certains ornemens que l'orde du monde a attachés aux Juges, qu'ils ſont aſſemblés dans un certain lieu, & que les choſes ſe propoſent & ſe traitent avec de certaines formes, ils agiſſent d'ordinaire d'une maniere ſage & équitable. Les diſcours d'une partie ne font point d'impreſſion ſur leur eſprit, à moins qu'ils ne ſachent ce que l'autre y peut répondre. Ils examinent ſcrupuleuſement les preuves ; ils rejettent celles qui ſont fauſſes ou incertaines ; ils donnent lieu à affoiblir les dépoſitions des témoins ; ils ne s'arrêtent qu'à celles qui ne ſont point détruites par des reproches raiſonnables ; & ils ne déclarent jamais un homme coupable des crimes qu'on lui impute, à moins qu'il n'en ſoit abſolument convaincu. Le ſeul défaut de preuves leur ſuffit pour abſoudre l'accuſé, & pour con-

Digitized by Google

damner l'accusateur. Et quand ils man- CHAP.
quent à quelques-unes de ces formes, V.
ils se condamnent eux-mêmes de témérité & d'injustice. Mais quand il s'agit de juger de quelqu'un en particulier, sans pouvoir ni autorité, ils agissent bien d'une autre sorte. Toutes preuves leur suffisent, toute autorité leur est bonne, tout témoin est bien reçu, & sur le simple rapport de personnes ou prévenues ou mal informées, ou légeres & sans jugement, on déclarera sans scrupule des gens coupables de tout ce que d'autres auront voulu leur imputer.

On dira peut-être, qu'il est impossible d'apporter dans les jugemens particuliers, toutes les formalités des jugemens solennels. Mais si l'on n'en observe pas l'appareil & la pompe, on devroit au-moins en observer ce qui est nécessaire pour s'assurer de la verité. Or il n'est pas moins nécessaire pour former son jugement en particulier, de savoir ce que dit chaque partie, que pour en porter un jugement juridique. Ce qu'un témoin passionné, léger & inconsideré rapporte dans un entretien, ne mérite pas plus de créance que ce qu'il dépose devant un Juge, & il

CHAP. V.

en mérite même beaucoup moins ; parceque les sermens que les Juges exigent, appliquent davantage les gens qui ont quelque conscience ou quelque honneur, à ne rien dire de faux. Enfin une preuve fausse & incertaine, est fausse & incertaine par-tout. Cependant ceux qui feroient conscience de juger dans les tribunaux sur des preuves & des témoins de cette nature, n'en font souvent aucune de condamner les gens en particulier, sur des preuves encore plus foibles, & des témoins encore moins recevables.

Il n'y a rien sans doute de moins raisonnable que cette inégalité de conduite ; mais elle a une cause bien effective dans la corruption du cœur des hommes. S'ils témoignent quelque équité dans les jugemens publics, ce n'est pas qu'ils aiment réellement la justice ; ils l'aimeroient par-tout, s'ils l'aimoient veritablement ; mais c'est d'une part, que les formes auſquelles ils sont liés, les empêchent de s'en écarter ; & que de l'autre les fautes qu'ils commettroient en public ne demeureroient pas entierement impunies, & seroient au moins vengées par le décri qu'ils s'attireroient, si elles ne

l'étoient pas par des Juges supérieurs. CHAP. V.

Il n'y a rien de cela dans les jugemens qu'ils font en secret sur les rapports qu'on leur fait. Il n'y a ni formes à garder, ni infamie à craindre. Ainsi, comme on a une entiere liberté de suivre la pente de la nature, on la suit; & cette pente porte à recevoir sans examen tout ce qu'on nous rapporte au désavantage du prochain, parce-qu'on aime naturellement à voir les autres rabaissés & mépriſés, & qu'on craint au-contraire naturellement la retenue & l'attention, qui ont toujours quelque chose de gênant & de pénible: ce qui fait qu'on aime mieux juger au hazard, que de prendre tant de peine pour bien juger.

CHAPITRE VI.

Diverses causes qui font faire de faux rapports de bonne foi.

IL suffit d'avoir quelque idée & quelque amour de l'équité, pour condamner cette conduite. Mais de-peur qu'en prenant même résolution de juger sainement des rapports qu'on nous fera, & de n'en croire aucun

CHAP. VI. qui ne soit revêtu de circonstances qui le rendent entierement assuré, on ne laisse pas de s'y tromper, en prenant pour certain ce qui ne l'est pas : il est bon de faire réflexion sur quantité de rapports qu'on remarque tous les jours, qui paroissant constans & indubitables, se trouvent néanmoins à la fin très-faux. Qui ne croiroit, par exemple, le témoignage d'un homme sincere, qui dit qu'il a appris telle & telle chose de la propre bouche d'un autre ? Et cependant il arrive tous les jours des différends entre des personnes sinceres, dans lesquels l'un soutient qu'il n'a point dit ce que l'autre soutient qu'il a entendu, sans qu'il y ait lieu pour cela de soupçonner ni l'un ni l'autre de mensonge & de fourberie. Cela peut arriver en mille manieres, que l'on découvriroit aisément si on y vouloit faire attention. On corrige à tout moment dans ce qu'on écrit, des équivoques qui s'y glissent, de-peur qu'elles ne portent de faux sens dans l'esprit des autres. On prévient les doutes qui se peuvent exciter dans leur esprit sur ce qu'on leur propose, & les fausses conséquences qu'ils en pourroient tirer : & avec tout cela on

Digitized by Google

n'évite pas toujours que ce qu'on écrit ne ſoit mal pris & mal entendu, & qu'on ne ſoit obligé à de longs éclairciſſemens. Que doit-il donc arriver dans des entretiens paſſagers, où l'on n'apporte ni ſoin, ni application, ni précaution; où l'on n'exprime la plûpart des choſes qu'imparfaitement, & s'en remettant ſouvent à l'intelligence de ceux à qui l'on parle? Et qui peut s'étonner qu'ils ſoient ſouvent pris à contre-ſens, en ſorte que l'un s'imagine avoir entendu, ce que l'autre n'a jamais prétendu dire? CHAP. VI.

Le ſens de nos expreſſions n'eſt pas tout renfermé dans les termes dont on ſe ſert pour s'exprimer; il dépend quelquefois des diſcours qui ont précédé. Un ton, une inflexion, un geſte, un air du viſage, en change la ſignification; & ſouvent même il dépend des penſées que l'on ſuppoſe dans ceux à qui on parle: de ſorte que ſi faute d'attention, ils ne prennent pas garde à cette ſuite, à ce ton, à cet air; ou ſi l'on s'eſt trompé en leur attribuant certaines penſées qu'ils n'avoient point, & qui faiſoient néanmoins partie du ſens, ils ſe trompent preſque néceſſairement dans l'intelligence de ce qu'on

CHAP. VI. leur dit, & conçoivent tout un autre ſens que celui qu'on leur vouloit faire concevoir.

Il naît de-là une autre mépriſe encore plus ſurprenante. C'eſt que comme notre ame n'eſt accoutumée à concevoir les choſes que par le moyen des paroles, toutes les fois que les gens prennent à contre-ſens ce qu'on leur dit, cette fauſſe impreſſion ſe peint dans leur imagination, avec de certains termes dont ils empruntent une partie de ceux qui parlent, & ils en fourniſſent l'autre. Mais dans la ſuite, le ſouvenir de ce qu'ils ont ajouté s'effaçant de leur eſprit, ils ne diſtinguent plus ce qu'ils ont oui, de ce qui vient d'eux. Et ainſi ils attribuent de bonne foi à celui qui les a entretenus, toutes les paroles qui marquent la fauſſe impreſſion qu'ils ont conçue, parcequ'ils la trouvent dans leur eſprit revêtue de ces paroles.

Il y en a de même qui faiſant des recits des entretiens qu'ils ont eus avec quelqu'un, & ne ſe ſouvenant plus exactement des choſes, le font parler ſelon un ſouvenir confus qui leur en reſte. Que ſi l'on leur demandoit alors s'ils ſont bien aſſurés de ce qu'ils rap-

portent, ils diroient que non, & qu'ils n'en voudroient pas être garans. Mais dans la ſuite ils viennent à quitter leur doute, & à acquérir l'aſſurance qu'ils n'avoient pas d'abord, & cela d'une maniere aſſez plaiſante. Car en faiſant ces recits, ils ſe les impriment fortement dans la mémoire, & ils oublient au-contraire cette diſpoſition de défiance & d'incertitude avec laquelle ils les avoient faits d'abord; de ſorte qu'ils s'imaginent enſuite que ce ſouvenir exact eſt un effet des choſes mêmes, au-lieu qu'il ne vient que du récit fréquent qu'ils en ont fait. CHAP. VI.

Il eſt donc juſte, quand on accuſe quelqu'un d'avoir dit quelque choſe qui peut retomber ou ſur lui, ou ſur quelqu'autre, de s'informer avant que de croire ce rapport, ſi ceux qu'il regarde en demeurent d'accord; & quand on apprend qu'ils le déſavouent, il faut ſuſpendre ſon jugement, & chercher dans les circonſtances du rapport, de quoi ſe déterminer de côté ou d'autre. Car il eſt quelquefois plus probable que celui à qui on attribue quelque choſe, l'ait dit; & quelquefois, qu'il ne l'ait point dit.

Quand il s'agit, par exemple, d'un

CHAP. VI.
discours qui marque quelque sentiment; si celui qui le désavoue déclare que non-seulement il n'a jamais tenu ce discours, mais qu'il n'est point & n'a jamais été dans le sentiment qu'il contient; son témoignage est infiniment plus croyable que le rapport de ceux qui prétendroient avoir entendu ce discours de lui. Car un sentiment est une chose permanente, à l'égard de laquelle on ne sauroit presque se tromper; au-lieu qu'il est fort facile qu'on prenne à contre-sens les paroles d'un autre, & qu'on se persuade ainsi d'avoir entendu ce qu'il n'a point dit.

Ce ne seroit jamais fait, si l'on vouloit rapporter en détail toutes les manieres dont on peut se tromper dans l'intelligence de ce qu'on nous dit. Il suffit qu'on soit persuadé en général qu'il y en a quantité. Et ainsi, non-seulement dans les différends où l'un soutient qu'il n'a point dit ce qu'un autre lui attribue, mais aussi dans tous les rapports qu'on nous fait, qui ne sont pas absolument certains, il faut empêcher son esprit de prendre parti sur le champ, & retenir tous les mouvemens qui sont des suites & des marques de croyance. Par ce moyen on

ne participera point aux fautes des autres. On n'entrera point dans leurs paſſions. Si l'on conçoit quelque ſoupçon de la conduite de ceux dont on entend faire une peinture peu avantageuſe, on n'en formera point de jugement exprès & formel, en quoi conſiſte le plus grand mal que ces diſcours nous peuvent faire. Enfin, on ſera toujours d'autant plus diſpoſé à s'en éclaircir, qu'on n'aura point pris de parti. CHAP. VI.

CHAPITRE VII.

Comme il ſe faut conduire dans les faux rapports qu'on fait de nous. Qu'il n'eſt pas poſſible de les éviter. Juſtice que l'on doit à ceux qui les font. Réflexions qu'on doit faire ſur ſoi-même, & ſur la vanité de ces rapports.

IL ne reſte plus qu'un endroit par où les rapports nous puiſſent bleſſer. C'eſt quand nous en ſommes nous-mêmes le ſujet, & que des perſonnes que nous aurons entretenues avec confiance, nous attribuent enſuite des diſcours ou ridicules, ou imprudens : ce qui de ſoi-même eſt capable de nous aigrir contre ceux qui font ou qui

CHAP. VII.

croient ces rapports. Il eſt d'autant plus néceſſaire de ſe préparer à ſe conduire d'une maniere chrétienne dans ces rencontres, qu'il ne faut pas prétendre qu'on les puiſſe éviter abſolument. Car quelque diſcernement que l'on faſſe de ceux avec qui l'on s'entretient, on eſt ſouvent trompé à la qualité de leur eſprit, & encore plus à la diſpoſition de leur cœur. C'eſt même un effet de bonté que de s'y tromper, & de ne pas concevoir facilement des ſoupçons de la fidelité des gens. Il eſt de plus impoſſible de prévoir toutes les manieres dont les eſprits faux peuvent abuſer de nos paroles, & toutes les fauſſes idées qu'ils s'en peuvent former par le mêlange bizarre de leurs imaginations avec nos penſées. Il faudroit donc preſque renoncer entierement au commerce des hommes, ſi l'on vouloit ne s'expoſer jamais à ces inconvéniens ; & comme cela n'eſt ni poſſible ni utile à tout le monde, il faut ſe contenter de les éviter autant qu'on le peut, & ſe réſoudre à les ſouffrir en patience, quand on n'eſt pas aſſez heureux pour les éviter.

S'il arrive donc qu'on y tombe, de

quelque maniere que ce ſoit, le premier ſoin & la premiere application qu'on doit avoir, eſt d'empêcher que les fautes des autres ne nous ſoient une occaſion d'en faire de notre côté; & de prendre garde ainſi, qu'en nous plaignant qu'ils nous ont fait quelque injuſtice, ce ne ſoit nous-mêmes qui leur en faſſions. Car nous ne ſavons ce qu'on leur impute d'avoir dit de nous, que parceque d'autres l'ont rapporté: or, comme ils peuvent avoir alteré nos paroles en les rapportant à d'autres, on peut auſſi avoir alteré les leurs en nous les rapportant. Il faut donc aumoins ſe bien aſſurer du fait, avant que d'en faire aucune plainte; & c'eſt à quoi l'on manque d'ordinaire, parceque l'on ſuit plûtôt les impreſſions de ſa paſſion, qui s'émeut par la ſeule image d'une offenſe vraie ou fauſſe, que la lumiere de la raiſon, qui ſe regle par l'évidence & par la conviction. CHAP. VII.

On leur doit la même juſtice & la même retenue, quand il s'agit de juger des motifs qu'ils ont pu avoir en faiſant ces rapports. Il y en a de pires les uns que les autres, & il n'eſt pas juſte de leur attribuer ſans raiſon les plus malins. Peut-être que ce que notre

CHAP. VII.

dépit nous feroit prendre pour un effet de haine, de mépris, de jalousie, n'est que celui d'une simple legereté, d'une inadvertance, d'une prévention, d'une conscience trompée, d'une envie de se divertir. Ayons donc soin que notre passion n'aille pas au-delà de notre vûe, & ne nous imaginons pas sans raison, qu'on ne se puisse tromper de bonne foi à notre désavantage.

Il ne faut pas aussi oublier en ces occasions-là de se demander justice à soi-même, contre soi-même, de tous les discours & de tous les jugemens téméraires, légers, indiscrets & malins, qu'on a pu faire des autres; ni de se remettre dans l'esprit tous les mauvais effets qu'ils peuvent avoir produits dans leur cœur, dont nous pouvons mieux juger alors par nos propres sentimens. Et comme nous ne savons pas ce que Dieu nous en impute encore, & ce qui nous en reste à payer à sa justice, nous devrions être ravis de ce qu'il nous donne des occasions d'en obtenir le pardon, en souffrant nous-mêmes quelque petite injustice de la part des autres.

Ensuite il faut considerer de près ces rapports & ces bruits qui nous incom-

Digitized by Google

modent, en prenant garde à ne leur pas donner plus de corps & de réalité qu'ils n'en ont. Car souvent nous leur donnons un être qu'ils n'ont plus, & nous les faisons subsister par notre imagination, lorsqu'ils sont anéantis dans celle des autres. Il ne faut pas croire que les hommes qui s'occupent si peu des objets les plus importans & les plus solides, soient d'humeur à s'amuser long-temps à des bruits sans fondement. Tous ces contes n'ont qu'un cours passager; & après avoir servi d'entretien pour quelques jours aux personnes oisives, ils se dissipent & s'évanouissent quand ils sont las d'en parler. Il n'y a donc qu'à les laisser passer, & à les mépriser comme de vains phantômes, dont il ne restera rien. Quand ils subsisteroient même plus long-temps, & qu'ils feroient une impression plus durable, il ne faudroit avoir que de la pitié pour ceux qui la conserveroient, puisque c'est à eux qu'elle nuit, plûtôt qu'à nous. CHAP. VII.

Chapitre VIII.

Qu'il faut tâcher de profiter des faux rapports qu'on fait de nous, pour mépriser la réputation des hommes, pour se détacher des conversations, pour parler avec plus de retenue.

Mais il ne faut pas seulement tâcher de se garantir du mal que ces rapports nous peuvent faire en nous portant à l'impatience, il faut essayer de nous les rendre effectivement utiles; & ils le seroient sans doute, si nous savions profiter des instructions que nous en pouvons tirer. Car qu'y a-t-il, par exemple, qui nous puisse mieux apprendre la vanité de ce qu'on appelle réputation, que la légereté que le commun du monde fait paroître en ces rencontres? Quelques preuves qu'un homme ait données de bon sens, on n'en sera pas moins prêt à écouter avec plaisir une histoire ridicule & sans apparence, qu'il plaira à quelqu'un de faire de lui, pourvû qu'il se trouve quelque esprit de travers qui y donne cours.

Le monde est naturellement si ma-

lin, qu'il ſeconde toujours ceux qui veulent détruire la réputation d'autrui; & s'il a quelquefois de l'eſtime pour certaines gens, c'eſt en quelque ſorte malgré lui & contre ſa premiere inclination : de ſorte qu'il eſt toujours bien-aiſe qu'on lui aide à ſe défaire de cette eſtime comme d'une choſe qui l'incommode. Qu'y a-t-il donc de plus ridicule que de ſe repaître de cette vaine fumée, & d'en faire la fin de ſes actions & de ſes travaux ? CHAP. VIII.

Comme il eſt donc utile que les biens du monde ſoient mêlées d'amertume, de-peur qu'on ne s'y attache ; on doit être bien-aiſe auſſi que la converſation, qui n'eſt pas un des moindres de ces biens, ait ſes dégoûts, parcequ'il n'y a guéres de choſes à quoi il fût plus dangereux de s'attacher. On y reçoit une infinité de bleſſures, ſenſibles & inſenſibles. On y perd ſouvent toutes les vertus. On y nourrit toutes ſes paſſions, & l'on y ramaſſe toute la corruption qui ſe trouve répandue en pluſieurs eſprits. Tout ce qui nous en retire donc pour nous obliger à une plus grande ſolitude, & à avoir communication avec moins de gens, nous eſt avantageux.

Digitized by Google

CHAP. VIII. Or il n'y a rien qui ſoit plus capable de nous dégoûter du commerce du monde, que de trouver auſſi peu d'honnêteté & de bonne foi dans la plûpart des gens, que l'on y en trouve ; & d'apprendre par expérience combien il faut être ſur ſes gardes, quand on a à traiter avec ceux qu'on ne connoît pas aſſez. L'on peut dire même que c'eſt un ſi grand bien que d'être délivré d'un eſprit mal fait & capable d'abuſer de ce qu'on lui dit, qu'on ſe doit tenir heureux quand on eſt averti par quelque rapport indiſcret qu'il fait de nous, de n'avoir plus de commerce avec lui, que par une grande néceſſité.

Il ne faut pas néamoins porter cela ſi loin, que l'on rompe avec ſes amis toutes les fois qu'on a lieu de leur imputer quelque indiſcrétion. Car il faut ſouffrir en eux ce défaut comme les autres. Mais ce nous doit être un avertiſſement continuel de nous ménager davantage à leur égard, de nous répandre moins, & d'être davantage ſur nos gardes ; & par ce moyen, les perſonnes les moins ſûres & les moins fidelles nous deviendront ſouvent les plus utiles, en nous obli-

Digitized by Google

geant de nous appliquer davantage à veiller ſur nos paroles, & à éviter tout ce qui leur peut donner ſujet d'en abuſer. CHAP. VIII.

SIXIEME TRAITÉ.

DE LA GUERISON des Soupçons.

CHAPITRE PREMIER.

Que la charité nous fait haïr tout ce qui la diminue, & par-conſéquent les impreſſions déſavantageuſes au prochain, parcequ'elles l'affoibliſſent en pluſieurs manieres.

LA charité ne nous porte pas ſeulement vers Dieu & vers le prochain : mais elle ſe porte en quelque ſorte vers elle-même. *Il faut s'aimer*, dit S. Auguſtin, *l'amour par lequel on aime ce qu'il faut aimer :* DILIGENDA *eſt ipſa dilectio, quâ diligitur quod diligi oportet.* JE *fais cela*, dit-il encore, *par l'amour de votre amour.* AMORE *amoris tui facio iſtud.* Et c'eſt dans le même ſentiment que le Prophete Roi dit dans un de ſes

In Pſal. 118. Serm. 8. n. 4.

Pſeaumes : *Mon ame a ſouhaité de déſirer vos juſtifications :* CONCUPIVIT *anima mea deſiderare juſtificationes tuas.* Il ne déſiroit pas ſeulement d'accomplir la loi de Dieu, qu'il entend par le mot de *juſtification*, mais il en déſiroit auſſi le déſir. Un déſir produiſoit l'autre : parcequ'il eſt impoſſible qu'on aime quelqu'un, qu'on n'aime auſſi l'amour qu'on lui porte, qu'on ne déſire de l'augmenter, & qu'on n'en craigne la diminution & le refroidiſſement. CHAP. I. *Pſ.* 118, 20.

C'eſt donc un effet néceſſaire de l'amour ſincere & veritable du prochain, de nous faire craindre tout ce qui peut ralentir cet amour. Tous les nuages qui obſcurciſſent tant ſoit peu l'éclat de la charité, ſont pénibles à la charité. Tout ce qui l'empêche de ſe répandre avec liberté, l'afflige : & elle tend toujours à donner un cours libre à ſes mouvemens, & à écarter tous les obſtacles qui peuvent les arrêter ou les troubler.

Or il n'y a rien qui cauſe plus ordinairement ce mauvais effet, que les impreſſions déſavantageuſes que l'on conçoit du prochain, ou ſur les rapports que les autres nous en font, ou

CHAP. I. ſur les idées que nous nous en formons nous-mêmes. Et par-conſéquent il n'y a rien ſur quoi la charité doive veiller davantage.

Ces impreſſions ſont capables d'affoiblir la charité en bien des manieres.

1°. Quelque ſoin que nous prenions de ne point juger, elles nous y donnent néanmoins de la pente. Car ces impreſſions ſont des eſpeces de ſoupçons, & les ſoupçons diſpoſent aux jugemens; & ſi ces jugemens ſont téméraires, ils peuvent non-ſeulement bleſſer, mais éteindre même la charité, parceque les jugemens téméraires peuvent être des péchés mortels, ſelon S. Thomas. Ainſi, quoique ces impreſſions ne ſoient pas encore des maladies formées, on les doit prendre néanmoins pour des avantcoureurs & des préſages d'une maladie qui nous menace. Ce ſont comme les premiers friſſons d'une fiévre dangereuſe qui doit ſuivre, à moins qu'on ne la prévienne par les remedes que la prudence chrétienne nous peut fournir.

2°. Elles nous rendent ſuſpect le bien même que nous voyons dans les autres, & elles empêchent ainſi d'y prendre part, & par la joie qu'on en

Digitized by Google

devroit ressentir, & par les actions de graces qu'il seroit juste d'en rendre à Dieu : ce qui est un très-grand mal. Car Dieu partageant ses graces aux divers membres qui composent le corps de son Fils, qui est l'Église, & ne les donnant pas toutes à tous, il veut pourtant qu'elles leur deviennent toutes communes, par la joie & par l'action de graces qui les en rendent tous participans. Nul ne peut dire que ses propres graces lui suffisent sans celles des autres : ce qui faisoit dire à David : *Particeps ego sum omnium timentium te, & custodientium mandata tua* : Je *suis uni avec tous ceux qui vous craignent, & qui gardent vos commandemens.* Ps. 118. 63.

CHAP. I.

3°. Elles disposent insensiblement à prendre en mauvaise part des paroles ou des actions innocentes d'elles-mêmes, & dont on n'auroit point été choqué, si l'esprit n'avoit point déja été prévenu de quelque soupçon. Une impression devient la source d'une autre, & le pis est qu'on ne s'apperçoit presque point de toutes ces mauvaises suites, parcequ'on ne remonte jamais jusqu'à la source, qui est la témérité de la premiere impression.

Digitized by Google

CHAP. I.

4°. Comme elles arrêtent le cours de notre charité vers ceux dont on conçoit ces opinions déſavantageuſes, elles produiſent ſouvent le même effet dans leur cœur, parceque ſouvent on ne les ſupprime pas ſi bien qu'ils ne s'en apperçoivent. Notre refroidiſſement en produit un pareil en eux, que Dieu nous impute, à cauſe de l'occaſion que nous y avons donnée. Ainſi l'on s'éloigne inſenſiblement les uns des autres; & s'il reſte encore quelque charité, elle eſt tellement couverte par les nuages des ſoupçons, qu'elle demeure ſans action.

CHAPITRE II.

Quoique l'on ne ſoit pas obligé de rejetter toutes les impreſſions déſavantageuſes au prochain, il faut néanmoins être toujours diſpoſé à les quitter, ſi on nous en éclaircit. Qu'il faut même aller au-devant des éclairciſſemens. Combien ce devoir eſt mal pratiqué.

IL faut donc éviter ces impreſſions le plus que l'on peut; c'eſt la concluſion où la raiſon conduit. Mais on ne

Digitized by Google

ne le peut pas toujours : car il y a des impressions fondées sur une telle évidence, qu'il n'est pas possible de s'en défendre. On ne peut pas aussi établir pour regle, de n'écouter aucun rapport désavantageux au prochain : car si ces rapports sont vrais, & s'ils nous sont nécessaires ou utiles, nous devons les écouter : or il y en a de cette nature. Quand Jesus-Christ veut que nous prenions deux témoins des fautes que nous désirons de corriger dans nos freres, il oblige ces témoins de les voir ; & quand il ordonne de le dire à l'Eglise, il veut que l'Eglise les écoute. Puisqu'il nous porte à gémir des maux de l'Église, il ne prétend pas que nous nous devions fermer les yeux pour ne les pas voir. Puisqu'il veut que nous jugions des faux Prophetes par leurs œuvres, il suppose que nous les discernions. Enfin, puisqu'il nous oblige de traiter avec les hommes, & de diversifier notre conduite, selon leurs différentes dispositions, il veut bien sans doute que nous ne nous aveuglions pas sur ce qui nous en paroît ; sans quoi il seroit impossible de ne pas tomber dans ces piéges des hommes, qu'il nous commande d'éviter par ces paroles : CHAP. II.

CHAP. II. *Cavete autem ab omnibus :* OR *donnez-vous de garde des hommes.*

Matth. 10. 17.

Il n'y a donc proprement que les impreſſions fauſſes & téméraires, qu'on ſoit obligé de rejetter & de détruire. Il ſuffit à l'égard des veritables, quand elles ſont contraires au prochain, que nous ne les recevions qu'avec peine ; que Dieu voie dans notre cœur que nous ſerions bien-aiſes qu'elles fuſſent fauſſes ; qu'elles ne ſervent pas d'une nourriture agréable à notre malignité, mais d'un objet de douleur à notre charité ; & qu'en un mot nous les regardions de la même ſorte que nos propres maux, dont nous ne déſirons jamais la continuation & l'accroiſſement.

Mais ſi cette diſpoſition eſt ſincere, il faut par néceſſité qu'elle nous donne de la joie, quand nous avons lieu de quitter cette impreſſion, & qu'on nous fait connoître que nous ſommes trompés. C'eſt par-là que nous pouvons juger du fond de notre cœur. Car ſi on ne nous arrache au-contraire ces opinions qu'avec peine ; ſi nous ſentons un ſecret dépit contre ceux qui nous déſabuſent ; ſi nous n'avons des yeux que pour voir ce qui favoriſe nos ſen-

Digitized by Google

pçons, & que nous n'en ayions point pour tout ce qui en découvre l'incertitude ou la fauſſeté, c'eſt une marque que nous y avons de l'attache, & que bien-loin de les regarder comme un fardeau qui nous charge & dont nous ſerions bien-aiſes d'être délivrés, nous y prenons un ſecret plaiſir qui naît de la corruption de notre cœur. CHAP. II.

La charité demande même plus que cela. Elle ne nous fait pas ſeulement recevoir avec agrément tout ce qui eſt capable d'effacer ou de diminuer nos ſoupçons, quand on s'offre à nous détromper; mais elle nous oblige même ſouvent d'aller au-devant de la verité, & de chercher de nous-mêmes les éclairciſſemens que nous en pouvons trouver. Car elle nous fait regarder ces éclairciſſemens comme un bien qui mérite d'être recherché, comme la délivrance d'un mal & d'une tentation, & enfin comme un devoir de juſtice que l'on doit pratiquer; puiſque nous voudrions tous que les autres pratiquaſſent envers nous-mêmes cette équité, de s'éclaircir autant qu'ils pourroient de la verité, au-lieu de demeurer dans les impreſſions déſavantageuſes qu'on leur auroit données de nous.

CHAP. II. Il n'y a rien de plus évident que la juſtice & l'importance de ce devoir. Cependant il eſt ordinairement très-mal pratiqué. Car la plûpart du monde eſt également facile à recevoir des impreſſions, & négligent de s'en éclaircir. Comme il eſt plus commode de les ſuppoſer pour vraies, que d'examiner ſi elles le ſont, l'amour-propre fait prendre ordinairement ce parti; & il n'a pour cela qu'à laiſſer agir les deux grands reſſorts de la conduite des hommes, la pareſſe & la vanité. La pareſſe nous éloigne du ſoin de nous informer exactement des choſes, parceque ce ſoin eſt toujours accompagné de quelque ſorte de peine. La vanité nous attachant à nos opinions, nous fait appréhender d'être obligés de nous en dédire, & d'avouer que nous avons été légers & crédules. C'eſt par-là que les impreſſions les plus fauſſes deviennent perpétuelles, & qu'il y a ſi peu de perſonnes qui s'en défaſſent parfaitement. Lorſqu'on ne peut les conſerver entierement, on en conſerve toujours quelque choſe, parcequ'on veut toujours donner à l'amour-propre la conſolation de ne s'être pas trompé ſans quelque raiſon. Ceux-mêmes qui par un mou-

vement de conscience s'abstiennent de juger absolument, sont plus aises de demeurer dans un état de suspension, que d'en sortir par un entier éclaircissement. Car l'amour-propre ne laisse pas de trouver son compte en cet état. Si on ne condamne pas les gens, on se croit aussi dispensé par-là de les justifier, de les défendre, de prendre leur parti, de les approuver. On affoiblit par ce doute les louanges qu'on leur donne, on obscurcit l'éclat de leur vertu, & on les tient à son égard dans un état de rabaissement, en les regardant comme des personnes suspectes. CHAP. II.

Comme la charité nous inspire des sentimens tout opposés à ceux de l'amour-propre, elle nous fait prendre une conduite toute différente. Et, pour exprimer en peu de paroles les degrés par où elle nous fait passer: 1. Elle fait que nous ne recevons ces impressions désavantageuses au prochain, que par nécessité & par contrainte. 2. Elle nous porte à les retenir dans de justes bornes, & à éviter de prendre pour certain ce qui ne l'est pas. 3. Elle nous fait toujours désirer sincerement qu'on nous ôte ces impressions, & écouter favorablement ceux qui entreprennent de

CHAP. II. le faire. 4. Elle porte à embraſſer avec joie tous les moyens de s'éclaircir de la verité, & de ſe défaire entierement de ces impreſſions qui tiennent ſes mouvemens en une eſpece de contrainte ; en gardant néanmoins certaines meſures que la prudence preſcrit, pour ne commettre point ceux qui auroient rapporté ces choſes, & ne les pas rendre odieux en découvrant que c'eſt par eux qu'on les ſait.

Il y a des gens qui n'oſent s'éclaircir de leurs ſoupçons, de crainte de choquer ceux dont ils les ont conçus en s'en ouvrant à eux. Mais il y a bien de l'apparence que l'amour-propre a plus de part dans cette réſerve que la charité. La charité n'eſt pas ſi timide, parce-qu'elle ne ſuppoſe pas ſi facilement, que ceux à qui l'on expoſe ces ſoupçons s'en puiſſent bleſſer. Elle croiroit leur faire injure de leur attribuer une délicateſſe auſſi injuſte que celle-là. Elle ſait même entrer dans ces éclairciſſemens d'une maniere ſi ſimple & ſi humble, qu'il eſt preſque impoſſible de s'en bleſſer. Car bien-loin de faire paroître de l'attache à ces ſoupçons, elle fait voir au-contraire qu'elle ne déſire rien davantage que de les quitter

en changeant de ſentiment. On ne s'offenſe guéres contre ceux qui demandent à être éclaircis avec cet eſprit. Mais ce qui fait que l'on ſe choque d'ordinaire de ces éclairciſſemens, c'eſt que l'on témoigne ſouvent plus d'envie de conſerver ſes opinions, que de s'inſtruire ſi elles ſont veritables. CHAP. II.

Si l'on ſuivoit ces regles & cette conduite, on verroit évanouir la plûpart des différends qui affoibliſſent la charité entre les perſonnes qui font profeſſion de piété. Car il y en a peu qui ne ſoient produits, ou qui ne ſoient entretenus par ces impreſſions téméraires, dont on ne s'éclaircit point. Mais le mal eſt que chacun voudroit que les autres pratiquaſſent cette juſtice envers lui, & qu'il y en a bien peu qui ſe mettent en peine de la pratiquer eux-mêmes à l'égard d'autrui. Il ne faut pas néanmoins que cette injuſtice commune nous rebute, & nous empêche de faire envers les autres ce que la charité nous preſcrit; puiſque cette injuſtice eſt un mal pour ceux qui y tombent, & que la charité trouve ſa récompenſe en elle-même, & qu'elle eſt toujours une ſource de

CHAP. II. biens pour tous ceux qui ſuivent ſes mouvemens & ſes regles.

CHAPITRE III.

Ce que l'on doit aux autres quand ils nous ſoupçonnent injuſtement de quelques fautes. Regles & exemples de ſaint Auguſtin ſur ce point.

VOILA ce que l'on doit au prochain, quand on a conçu des impreſſions à ſon déſavantage. Mais que devons-nous faire quand ce ſont les autres au-contraire qui ſont prévenus contre nous par des ſoupçons injuſtes & injurieux? Suffit-il de les ſouffrir en patience, & de n'en faire point de plaintes aigres & paſſionnées? Ce ſeroit déja quelque choſe de garder envers eux cette modération. Mais ſi l'on conſulte néanmoins la regle de la charité, on verra que pour y ſatisfaire, il faut ſouvent aller plus avant. Car on a quelquefois ſujet de conſiderer ces impreſſions, comme des maladies dangereuſes pour le prochain, & de juger en même-temps, qu'il n'y a que nous qui y puiſſions remedier, ou au-moins que nous y pouvons plus que per-

Digitized by Google

sonne. Or dans ces deux circonstances, peut-on douter que la charité ne nous oblige de faire tout ce qui nous est possible pour détruire en eux ces préventions, soit en les éclaircissant de la verité, soit en employant d'autres moyens propres à leur donner d'autres sentimens de nous, soit en évitant tout ce qui peut fortifier leur préoccupation. CHAP. III.

C'est saint Augustin qui enseigne ces maximes, & qui les a lui-même pratiquées d'une maniere admirable. Il regarde ces soupçons contre l'honneur du prochain comme un mal si dangereux, qu'il l'appelle un poison capable de faire périr les ames. *Il est à souhaiter*, dit-il, *que ceux qui ont ces pensées, témoignent publiquement ce qu'ils ont dans le cœur; afin que l'on puisse employer toute sorte de remedes, plûtôt que de permettre qu'ils périssent sans qu'on le sache, par le poison de ces pernicieux soupçons*: QUAM *ut taciti pereant perniciosis suspicionibus venenati.* *August. Ep. 125. n. 1.*

Il enseigne que l'on ne doit pas se contenter du témoignage de sa conscience; & que la charité, qui ne cherche pas ses interêts, obligeant à faire le bien non-seulement devant Dieu

CHAP. III. mais auſſi devant les hommes, il faut plûtôt tâcher de les perſuader de la fauſſeté de leurs ſoupçons, que de les reprendre de ce qu'ils les font paroître.

Ibid. *Magis ſatagendum eſt, quomodo perſuadeatur hominibus, falſum eſſe quod ſuſpicantur, quàm quomodo arguendi ſunt, qui ſuſpiciones ſuas vocibus verbiſque declarant.*

Il établit ailleurs comme une maxime indubitable : *Qu'encore que celui qui mépriſe les louanges des hommes, mépriſe auſſi leurs ſoupçons téméraires, néanmoins s'il eſt vraiment homme de bien, il ne mépriſe point leur ſalut ; parcequ'il a tant d'amour pour la juſtice, qu'il aime même ſes envieux, & qu'il déſire de les corriger, afin de les avoir pour compagnons de ſa félicité.*

De civitate Dei l. 5. c. 19.

Enfin, comme il eſt clair que ceux qui nous ſoupçonnent injuſtement de quelques fautes, ne ſont pas plus indignes de notre charité, que ceux qui nous outragent ; on leur peut bien appliquer ce que ſaint Auguſtin dit de l'obligation que ceux qui ont ſouffert quelque injure, ont de guérir l'ame de celui qui la leur a faite. *Cet homme*, dit-il, *vous a outragé, & en vous outrageant, il s'eſt fait lui-même une grande*

Auguſt. Serm. 82. n. 7.

plaie : & vous, vous négligez cette plaie de votre frere. Vous le voyez périr, & vous ne vous souciez pas qu'il périsse. Votre silence à son égard est plus criminel que l'outrage qu'il vous a fait : PEIOR *es tacendo, quàm ille conviciando.* OUBLIEZ *donc les injures qu'on vous fait ; mais n'oubliez pas la plaie de votre frere.* CHAP. III.

Ce sont les regles que ce S. Docteur établit, & il les a lui-même pratiquées dans une occasion importante. Car ayant été soupçonné par Albine, illustre Dame Romaine, d'avoir contribué par interêt au serment que Pinien fit au peuple d'Hippone, de ne sortir jamais de leur ville, & de ne recevoir l'ordination qu'à Hippone ; au lieu de faire des plaintes d'un soupçon si mal fondé, il se crut obligé de s'en purger par serment, & il le fit avec une humilité édifiante, sans faire aucun reproche à Albine, & sans avoir d'autre vûe que de guérir en elle les plaies qu'elle avoit reçûes. *Sananda ista in vobis, non accusanda sunt ; & nostra purganda vobis est fama, si est Domino purgata conscientia.* *August. Ep. 126. n. 9.*

Ce même Saint ayant repris d'une maniere un peu forte, quoique sans

CHAP. III.

nommer personne, l'erreur d'un Evêque qui croyoit que Dieu étoit corporel & qu'il pouvoit être vû des yeux du corps ; & cet Evêque s'en étant tellement blessé, qu'il refusa de le voir, quoiqu'il s'offrît à lui en demander pardon, soupçonnant peut-être que c'étoit par artifice qu'il témoignoit tant de désir de l'appaiser ; S. Augustin, au-lieu de se choquer de ce soupçon, ne pensa qu'à adoucir cet Evêque, & à lui ôter cette impression. Et il n'y a rien de plus humble que la maniere dont il le fait. Il condamne d'abord la dureté de ses paroles. *J'ai été*, dit-il, *imprudent & excessif dans cette réprehension, & je n'ai pas assez pensé à ce que je devois à mon frere & à mon collegue dans l'épiscopat. Bien-loin de me défendre sur ce point, je me condamne ; bien-loin de m'en excuser, je m'en accuse. Je demande seulement qu'on me pardonne, & que cette offense nouvelle soit couverte par le souvenir de notre ancienne amitié.* Et pour détruire le soupçon que cet Evêque avoit, d'avoir été mépriſé par lui, & que ce fût par tromperie qu'il recherchât son amitié, il prie un autre Evêque qu'il prend pour médiateur, de lui ôter ces pensées.

Ep. 148. n. 4.

Digitized by Google

Assurez-le, dit-il, *de ma sincerité*, & *faites-lui bien connoître avec quels sentimens de douleur je vous ai parlé de son mécontentement, combien je suis éloigné de le mépriser, combien je crains Dieu en sa personne, & combien je regarde en lui notre chef, dans le corps duquel nous sommes tous freres*: NOVERIT *quàm non eum contemnam, & quantùm in illo Deum timeam, & cogitem caput nostrum in cujus corpore fratres sumus.* CHAP. III.

CHAPITRE IV.

Ce que l'on doit faire quand on juge les éclaircissemens inutiles. Qu'il ne faut pas prétendre guérir les soupçons en un moment. Utilités qu'on peut tirer des soupçons injustes qu'on a de nous.

VOilà ce que saint Augustin a cru qu'on devoit pratiquer dans les occasions où l'on a sujet d'esperer de pouvoir guérir les soupçons des autres en leur rendant compte de sa conduite, & en les informant de ses vraies intentions. Que si l'on juge avec sujet que ces sortes d'éclaircissemens seroient inutiles, comme il arrive assez

CHAP. IV.

ſouvent, la charité nous devroit alors appliquer à chercher d'autres moyens de détruire ces préventions, non parcequ'elles nous ſont injurieuſes, mais parcequ'elles peuvent nuire à ceux qui les ont. Ainſi, au-lieu des plaintes & des reproches, qui ne ſervent qu'à aigrir les eſprits, il faudroit eſſayer de faire paroître à ceux qui ſont prévenus contre nous, une diſpoſition toute contraire à celle qu'ils nous attribuent. S'ils croient que nous n'avons pas d'eſtime ni d'affection pour eux, il faudroit tâcher de les convaincre par des preuves effectives, que nous les aimons & les eſtimons veritablement. S'ils s'imaginent qu'on ſe défie d'eux, il faudroit chercher les occaſions de leur donner des marques de confiance. S'ils nous ſoupçonnent de quelque défaut que nous n'ayions pas, il faudroit travailler à leur ôter peu-à-peu cette impreſſion, en évitant ce qui la peut ou entretenir ou augmenter, & en agiſſant avec eux d'une maniere capable de la détruire; & par ce moyen, bien-loin que ces préventions nous fuſſent nuiſibles, elles nous donneroient moyen de nous corriger de divers défauts, & de nous enrichir par la

pratique d'un grand nombre de vertus. CHAP. IV.

Souvent même il ne ſeroit pas beſoin pour diſſiper ces ſoupçons, d'une application ſi expreſſe. Il ſuffiroit de les diſſimuler, & de continuer d'agir à l'ordinaire avec ceux qui les ont, ſans leur témoigner qu'on s'en apperçoit. L'uniformité de notre conduite les feroit évanouir peu-à-peu, & les eſprits ſe trouveroient changés ſans même qu'ils s'en apperçuſſent. Mais notre impatience gâte tout. Nous ne pouvons attendre les remedes lents. Nous voudrions emporter les eſprits de force, c'eſt-à-dire que nous voudrions les faire agir contre leur nature.

Quoiqu'un homme ſe ſoit bleſſé par ſa faute, quoiqu'il ſe ſoit fait malade par le déreglement de ſa vie, on ne prétend pas néanmoins le guérir de ſes bleſſures & de ſes maladies, en lui faiſant des reproches : on a recours aux remedes qui ſont propres à ſon mal, & l'on ne s'étonne pas que ces remedes n'agiſſent qu'avec le temps. Or on ne doit point diſtinguer en ce point les maladies de l'eſprit de celles du corps. Quelque volontaires qu'elles ſoient, elles n'en ſont ni moins opiniâtres, ni moins durables. C'eſt mal connoître

CHAP. IV.

la nature de l'eſprit de l'homme, que de s'imaginer que lorſqu'il eſt une fois préoccupé, que l'amour-propre a pris interêt dans un ſentiment, qu'il s'eſt formé une pente dans le cœur à juger d'une certaine maniere, on peut en peu de temps effacer toutes ces impreſſions : il faut, pour changer de ſentiment, que l'eſprit acquiere de nouvelles lumieres ; qu'il s'y familiariſe ; qu'il perde une certaine défiance que les opinions dont il eſt prévenu, lui donnent de tout ce qui y eſt contraire ; que l'amour-propre s'accoutume peu-à-peu à ſouffrir les reproches de s'être trompé, & qu'il oublie en quelque ſorte qu'il avoit pris un autre parti. Tout cela a beſoin de temps ; & c'eſt être ridicule que de prétendre, que parceque des ſoupçons nous regardent, on s'en doive défaire ſur-le-champ, & que l'eſprit des hommes doive agir en notre conſidération d'une maniere extraordinaire.

Peut-être même qu'il y a plus de mal dans cette délicateſſe qui nous fait ſouffrir avec tant d'impatience les ſoupçons injuſtes qu'on conçoit de nous, qu'il n'y en a dans ces ſoupçons dont nous nous plaignons. On juge des au-

tres ſelon ſes lumieres ; & ceux qui en ont peu, en jugent quelquefois aſſez mal, ſans que pour cela leur cœur y prenne beaucoup de part. Souvent même ils ont de la charité pour ceux qu'ils condamnent injuſtement, & ſeroient très-diſpoſés à les ſervir : au-lieu que cette impatience que nous éprouvons dans les mauvais jugemens qu'on fait de nous, eſt un défaut qui vient certainement de la corruption du cœur, & de l'orgueil dont il eſt plein. CHAP. IV.

Que ſavons-nous, ſi Dieu ne permet point quelquefois qu'on juge moins favorablement de nous & qu'on nous ſoupçonne injuſtement, pour nous faire mieux connoître cette plaie, & pour nous donner moyen d'en guérir ? Que ſavons-nous même, s'il n'a point attaché notre ſalut à l'uſage de ce moyen ? Ainſi en nous en plaignant, nous nous plaignons en effet d'un remede favorable que Dieu nous offre. Nous nous oppoſons aux deſſeins de ſa miſéricorde ſur nous. Nous mépriſons ſes graces, & nous refuſons d'entrer dans les voies de notre ſalut.

Digitized by Google

SEPTIEME TRAITÉ.

QU'IL NE SE FAUT POINT ſcandaliſer des défauts des gens de bien.

Beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me. *Matth.* 11. 6.

Heureux celui qui ne prendra point de moi un ſujet de ſcandale & de chûte.

CHAPITRE PREMIER.

Importance de ſavoir ce que c'eſt que de n'être point ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt. Jeſus-Chriſt ne ſcandaliſe que ceux à qui il eſt caché. Il l'eſt en diverſes manieres. Tous les amateurs du monde ſont ſcandaliſés de la pauvreté & des ſouffrances de J. C.

QUAND Jeſus-Chriſt dit, qu'*heureux eſt celui qui ne ſe ſcandaliſera point de lui*, il nous fait entendre par cette expreſſion, que c'eſt un bonheur aſſez rare d'être exempt de ce ſcandale, & par

conſéquent que c'eſt un malheur aſſez ordinaire d'y tomber. Or s'il eſt vrai que le nombre de ces heureux ſoit petit, & que le nombre de ces malheureux ſoit grand, nous avons tous un grand interêt de nous inſtruire de ce que c'eſt que d'être ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, puiſque nous voulons tous être du petit nombre de ces heureux, & n'être pas de ce grand nombre de malheureux : & peut-être que les conſiderations ſuivantes pourront ſervir à nous le faire comprendre. CHAP. I.

Jeſus-Chriſt n'eſt proprement ſujet de ſcandale qu'à ceux qui le méconnoiſſent, & il n'eſt méconnu des hommes que parcequ'il leur eſt caché. On ne heurte contre les pierres, que parcequ'on ne les voit pas. On ne ſe briſe contre Jeſus-Chriſt, que parcequ'on ne le connoît pas pour ce qu'il eſt. Ainſi être ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, c'eſt le méconnoître & le mépriſer par aveuglement & par ignorance. Ce qui nous cache Jeſus-Chriſt eſt donc ce qui fait que Jeſus-Chriſt nous eſt un ſujet de ſcandale. Or il y a diverſes choſes qui le cachent aux hommes.

Sa baſſeſſe, ſa pauvreté, ſes ſouffrances, & toutes les marques de ſon

Digitized by Google

CHAP. I. infirmité l'ont caché aux Juifs. Ils n'ont pu croire que ce Messie, qu'ils se figuroient devoir être tout environné de pompe & de gloire, fût cet homme misérable, qu'ils voyoient parmi eux, & qui n'étoit distingué des autres hommes par aucun éclat extérieur. Ils n'ont pu s'imaginer que celui qu'ils avoient crucifié, fût l'auteur même de la vie; & c'est pourquoi saint Paul appelle la croix, *le scandale des Juifs*, JUDÆIS *scandalum*.

1. Cor. 1. 23.

Mais ce ne sont pas seulement les Juifs, que les infirmités de Jesus-Christ scandalisent. Ce scandale comprend généralement tous ceux qui aiment le monde. Tous ceux, dit saint Augustin, qui aiment ce que J. C. a mépriſé, & qui haïssent ce qu'il a aimé, mépriſent Jesus-Christ. Car n'est-ce pas mépriſer la sagesse de Jesus-Christ, que de juger des choses tout autrement qu'elle n'a fait; & de choisir tout le contraire de ce qu'elle a choisi, de croire un bien ce qu'elle a cru être un mal, & un mal ce qu'elle a cru être un bien? Or mépriſer la sagesse de Jesus-Christ, c'est mépriſer Jesus-Christ, & en être scandaliſé.

Que ce ſcandale eſt grand, & qu'il eſt commun ! Car combien y en a-t-il peu qui en ſoient exempts ? Combien y en a-t-il peu qui n'eſtiment moins les hommes, lorſqu'ils ſont revêtus des livrées de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire de ſa pauvreté ; & qui ne les honorent intérieurement davantage, parcequ'ils portent celles de ſon ennemi, qui ſont les pompes du monde, que S. Auguſtin appelle avec raiſon les haillons du diable, *pannos diaboli ?* Qu'eſt-ce que les Cours des Princes, ou plûtôt qu'eſt-ce que le monde, ſinon un lieu où il eſt honteux de reſſembler à Jeſus-Chriſt ? CHAP. I.

Mais encore que l'on ne tombe pas dans ce ſcandale groſſier, qui n'eſt propre qu'à ceux qui ſont poſſédés de l'amour du monde ; on peut dire néanmoins, qu'il y en a peu parmi les juſtes mêmes, qui participent parfaitement à cette béatitude, de n'être point ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt ; non-ſeulement parcequ'ils ont toujours quelque inclination pour les choſes que Jeſus-Chriſt a mépriſées, mais auſſi parcequ'ils en ſont ſcandaliſés en pluſieurs autres manieres qu'il eſt utile de conſiderer.

Digitized by Google

Chapitre II.

On eſt ſcandaliſé de Jesus-Christ, *quand on ne le reconnoît point dans ſes membres à cauſe de leurs foibleſſes. Remede à ce ſcandale. Utilité des foibleſſes qui couvrent la vertu des Juſtes.*

POur n'être point ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, il faut donc le connoître; mais pour le connoître, il faut le connoître tout entier. Or J. C. tout entier n'eſt pas ſeulement le chef, c'eſt auſſi ſes membres. Il vit en eux, il eſt caché en eux. Ainſi on le méconnoît, quand on l'y mépriſe.

Il eſt même beaucoup plus facile de mépriſer Jeſus-Chriſt dans ſes membres qu'en lui-même, parcequ'il y eſt plus caché. Il n'étoit couvert dans le monde, que des baſſeſſes de la nature; mais il eſt ſouvent couvert dans les fideles, de pluſieurs défauts que Jeſus-Chriſt n'a point eus, & même de pluſieurs fautes qui nous dérobent quelquefois l'éclat & l'odeur de leur vertu, & nous font ſoupçonner qu'il n'y ait rien en eux que d'humain. Et comme

Digitized by Google

ce ſcandale eſt très-dangereux, il faut embraſſer tous les moyens de l'éviter. C AP. II.

Un des principaux, eſt de bien comprendre avec quelles conditions Jeſus-Chriſt eſt caché dans les fideles. Et pour cela il faut ſavoir que ce Royaume divin qu'il eſt venu établir dans le monde, eſt un Royaume intérieur, *Regnum Dei intra vos eſt :* LE *Royaume de Dieu eſt au-dedans de vous.* Il eſt caché dans le fond de l'ame où Dieu réſide avec les richeſſes de ſes graces, ſans qu'il en paroiſſe ſouvent aucun éclat au-dehors. Une ame juſte devient par la poſſeſſion de ce Royaume, l'objet de la complaiſance de Dieu. Elle devient ſon trône & ſon temple. Les Anges qui la connoiſſent, y découvrent toutes ſes grandeurs : mais les hommes n'en voient que de certaines lueurs ſombres qui ſe font paroître dans ſes actions, & dans la conduite de ſa vie ; & tout le reſte eſt obſcurci par l'infirmité de la chair. *Luc.* 17. 21.

Cette obſcurité dont Dieu couvre dans le monde les tréſors de grace qu'il met dans les ames, produit de très-grands biens, & de très-grands maux, ſelon le bon ou le mauvais uſage que l'on en fait. C'eſt un des grands

CHAP. II.

moyens par lesquels Dieu exerce dans le monde sa misericorde & sa justice. Elle empêche d'une part, que les Justes ne s'élevent & ne se perdent par la vûe de leur propre excellence ; & elle les délivre de l'autre, de la tentation que leur causeroit l'estime & l'admiration des hommes qui les connoîtroient. Elle les conserve dans la voie de la foi, en les privant de la vûe d'une chose qui les y attireroit par des motifs trop humains. Car si S. Augustin dit que Dieu n'a pas voulu que le renouvellement que la grace produit en nos ames, s'étendît jusques sur le corps, en le rendant immortel, de-peur que l'esperance que nous devons avoir en lui ne fût trop interessée ; si ce même Saint assure que c'est par la même raison, qu'il permet que les bons soient affligés en ce monde aussi-bien que les méchans, de-peur que l'on n'eût pour but dans le service qu'on rend à Dieu, de s'exempter des maux temporels : on peut dire de même qu'il ne permet pas que nous puissions voir l'excellence de la beauté d'une ame juste, & la difformité horrible d'une ame qui est dans le péché, de-peur que ce ne fût par ces motifs interessés que nous désirassions

Aug. de civ. Dei, l. 13. c. 4.

la

la juſtice, & que nous euſſions horreur du péché. CHAP. II.

CHAPITRE III.

Scandales qui naiſſent de l'obſcurité qui couvre les Saints.

MAis ſi cette obſcurité produit quelque bien à l'égard de certaines ames, on peut dire qu'elle produit de très-grands maux à l'égard des autres, & que c'eſt la principale cauſe de l'aveuglement des méchans. Car c'eſt ce qui fait que les gens du monde ne croient pas qu'il y ait rien d'eſtimable dans les hommes, que ce qui flatte leurs ſens; & qu'ils mépriſent la plûpart des gens de bien, parcequ'ils n'y voient pas ce qu'ils aiment. Ce qu'on leur dit des biens de l'ame paſſe dans leur eſprit pour chimere, parcequ'ils ne le ſentent point & ne le voient point. Ainſi ils ne diſtinguent les hommes, que par les qualités extérieures & par les rapports qu'ils ont à leurs paſſions: & comme les gens de bien participent toujours un peu à l'eſprit du monde, ils participent auſſi un peu à cette illuſion. L'attache trop grande

CHAP. III.

qu'ils ont pour les qualités extérieures, leur ôte le ſentiment de la miſere ſpirituelle des ames. Souvent auſſi ils n'ont pas l'eſtime qu'ils devroient avoir des vrais biens que d'autres poſſédent, parcequ'ils ſont couverts de défauts extérieurs, auſquels ils ſont trop ſenſibles. C'eſt-là une des manieres les plus ordinaires dont on eſt ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt dans ſes membres. Car comme les Juifs vouloient que leur Meſſie fût tout rayonnant de gloire, nous voudrions auſſi que les gens de bien n'euſſent aucun défaut, ni extérieur, ni intérieur; & à moins qu'ils n'ayent cet agrément qui frappe nos ſens, on eſt porté à les mépriſer, parcequ'on voit leurs défauts & leurs miſeres, & que l'on ne voit pas leurs richeſſes & leurs biens.

Ce ſcandale augmente infiniment quand ces défauts qu'on remarque en eux, ne ſont pas de ſimples défauts naturels, mais que ce ſont des défauts de mœurs, & de veritables fautes. Car ſi l'on n'a ſoin de demander à Dieu qu'il nous préſerve de la tentation qui en naît, il y a danger que ces fautes que nous voyons en ceux qui paſſent pour gens de bien, ne les rabaiſſent & ne

Digitized by Google

les aviliſſent tellement à nos yeux, que nous nous privions de l'édification que nous pourrions tirer de toutes les autres vertus que nous remarquons en eux. Souvent même ces vertus nous deviennent ſuſpectes. On commence d'appréhender d'y avoir été trompé. On ne ſait plus à quoi s'en tenir, & l'on entre dans un certain déſeſpoir de trouver dans le monde des vertus ſolides. CHAP. III.

Cette tentation eſt en même-temps très-dangereuſe & très-ordinaire. Car il eſt difficile de vivre long-temps avec les perſonnes de piété, que l'on ne connoiſſe en elles quantité de défauts, non-ſeulement imaginaires, mais veritables. L'eſprit humain agit & ſe fait toujours paroître un peu. Ils ſe laiſſent tromper & éblouir. Ils ſe laiſſent emporter à des préjugés injuſtes : ils ſont quelquefois précipités dans leurs jugemens. On en voit qui ſont arrêtés à leurs penſées ; d'autres qui ſont délicats dans ce qui les touche ; d'autres qui ſont tendres dans les petites incommodités. Il y en a que leur zele emporte à des excès. Enfin il n'y en a preſque point en qui la nature ne ſe faſſe paroître par bien des endroits.

CHAP. III. Que si l'on se porte sur cela à les condamner, on vient à condamner tout le monde, & à passer de l'aversion pour les défauts, jusqu'à l'aversion pour les personnes, selon cette parole d'un Ancien : *Qui vitia odit, homines odit.*

CHAPITRE IV.

Considerations que la foi nous fournit contre les scandales qui naissent des défauts des Justes. Divers exemples des défauts des Saints, par lesquels Dieu a accompli ses desseins sur son Eglise.

IL est donc utile de se fortifier contre cette tentation, par les considerations que l'on peut trouver dans la foi. Or elle nous en fournit qui seroient capables de la dissiper, si nous y faisions une attention sérieuse. Car elle nous fait voir que les fautes des Justes leur sont utiles en plusieurs manieres, comme nous avons déja dit ; & même que souvent Dieu les permet plus pour les autres, que pour eux-mêmes. Il obscurcit leur éclat, afin que ceux qui ne méritent pas d'en jouir, en soient privés. Il dérobe à nos

Digitized by Google

yeux leurs bons exemples, pour nous punir de n'en avoir pas profité. Il reſſerre l'odeur de leur piété, parceque le monde ne la pas reçûe comme il le devoit. CHAP. IV.

Nous nous ſcandaliſons donc ſouvent de certaines fautes dans les Juſtes, qui ne ſont pas tant pour eux que pour nous. Elles ne leur nuiſent pas, mais elles nous nuiſent. Ce ſont des épines qui ſont bonnes pour eux, parcequ'elles garantiſſent leur piété du danger où elle ſeroit d'être comme flétrie par les louanges des hommes; mais ces épines, en nous bleſſant, nous empêchent d'en approcher & d'en ſentir la bonne odeur; & ainſi il n'y a que nous qui y perdons.

Les fautes des Juſtes entrent dans l'ordre de la providence, & ſouvent Dieu s'en ſert pour executer ſes plus grands deſſeins contre les méchans. Peut-être que ſaint Chryſoſtome auroit pu ſe ménager davantage avec Arcade & Eudoxie; & que s'il l'avoit fait, ils ne l'auroient pas abandonné à la fureur de Théophile. Mais parceque Théophile & les méchans Evêques de ce temps-là, méritoient d'être abandonnés à leurs paſſions, & d'être aveu-

CHAP. IV.

glés par un succès conforme à leurs desseins ; Dieu permit que ce Saint suivît l'ardeur de son zele.

Il y a des gens de bien qui examinant la vie de saint Thomas de Cantorberi, sont portés à croire qu'il auroit pu, sans violer les loix de l'Eglise, se relâcher sur beaucoup de choses que le Roi Henri II. désiroit de lui : & néanmoins le cœur de ce saint Archevêque étant droit, & le cœur de ce Roi étant corrompu ; le procédé de ce Saint étant humble & juste, le procédé du Roi violent & injuste ; Dieu jugea de ce différend plûtôt par la pureté du cœur du Saint, & par la méchanceté de son adversaire, que par le fond de la cause ; & il ne laissa pas de le justifier par quantité de miracles, lorsque toute l'Eglise étoit partagée sur son sujet.

Le Cardinal d'Arles fut auteur d'une entreprise qui causa une infinité de troubles, qui est la déposition d'Eugene IV. Cette action ne fut point suivie dans l'Eglise. Il n'y a aucunes marques qu'il s'en soit repenti ; & néanmoins il n'a pas laissé de faire des miracles après sa mort : Dieu ne lui ayant pas imputé ce qu'il avoit fait par

Digitized by Google

le zele de la justice, quoique dans des circonstances qui rendoient son action imprudente. Saint Pierre de Luxembourg, saint Vincent Ferrier, sainte Catherine de Sienne, étoient de divers partis du temps du schisme : & il faut par nécessité que quelques-uns d'eux ayent été pour l'Antipape ; & néanmoins cet obscurcissement n'a pas empêché leur sainteté. CHAP. IV.

L'utilité que l'on peut tirer de tous ces exemples, peut donner une vûe assez différente de celle qu'ont d'ordinaire ceux qui composent les vies des Saints. Car, au-lieu qu'il paroît que leur unique but est de mettre en vûe toutes leurs vertus, & de cacher tous leurs défauts, je ne sai s'ils ne feroient point mieux de faire remarquer leurs défauts * aussi-bien que leurs vertus, afin d'empêcher par-là que l'on ne se scandalise de ceux que l'on apperçoit en quelques gens de bien que l'on connoît. Quiconque, par exemple, fera réflexion sur la maniere dont trois Saints ; savoir S. Epiphane, S. Jerôme & saint Cyrille d'Alexandrie, ont agi sur le sujet de saint Jean-Chrysostome, ne s'étonnera plus que des gens de bien soient quelquefois prévenus, & qu'ils

* *Voyez les mém. de M. de Tillemont sur saint Jerôme, tom. 12. art. 1.*

CHAP. IV. tombent en quelques excès ; & il concevra qu'il y a une très-grande étendue dans ce passage : *Caritas operit multitudinem peccatorum* : LA *charité couvre beaucoup de péchés*

1. *Petr.* 4. 8.

CHAPITRE V.

Autres raisons qui prouvent que les fautes des Saints sont bien moins considerables qu'elles ne nous paroissent.

NOus nous trompons aussi souvent dans l'idée que nous avons des fautes des Saints, en nous les représentant plus grandes qu'elles ne sont. Car 1. nous voyons souvent dans eux des défauts que Dieu n'y voit plus ; au-lieu que nous ne voyons pas en nous ceux qui y sont veritablement. S'ils font des fautes par ignorance, l'ardeur de leur charité les en purifie, sans même qu'ils les reconnoissent ; & ainsi elles ne subsistent plus. S'ils en font par foiblesse ou par quelque passion, ils s'en humilient, & ils se relevent plus forts qu'ils n'étoient avant leur chûte ; & par-là encore elles ne subsistent plus. Mais les fautes des ames froides, quoique plus legeres en appa-

Digitized by Google

rence, ſubſiſtent toujours aux yeux de Dieu; parcequ'elles n'ont point ce feu de la charité pour les conſumer, & qu'elles ne s'en relevent point tout-à-fait. CHAP. V.

2. Il faut extrémement diſtinguer les fautes d'obſcurciſſement & de défaut de lumiere, des fautes de paſſion; les fautes de l'eſprit, des fautes du cœur. Il n'y a proprement que Dieu qui ſoit juge des fautes qui naiſſent d'ignorance, où la cupidité ne paroît point avoir de part, & il n'eſt pas permis aux hommes d'en déterminer le degré.

3. Tous les Saints ont dans le cœur une diſpoſition ſincere d'aimer & de ſuivre toute verité connue; mais ils ne connoiſſent pas également toutes les verités, & ils ne ſont pas également appliqués à toutes celles qu'ils connoiſſent. Dieu les éclaire & les touche différemment, ſelon les divers deſſeins qu'il a ſur eux; & en leur donnant un amour ardent pour certaines verités par leſquelles il les veut ſanctifier, il permet quelquefois qu'à l'égard des autres, ils demeurent dans quelque eſpece d'obſcurciſſement, ou dans un défaut de ſentiment, qui ne vient pas de la corruption de leur cœur, mais

CHAP. V. de ce que Dieu les applique à d'autres choſes. C'eſt ce qui fait que ceux qui aiment ces verités, ſont ſouvent choqués de les en voir ſi peu touchés; parcequ'ils ne conſiderent pas qu'ils ſont eux-mêmes dans cette privation de lumiere & de ſentiment à l'égard de pluſieurs autres, & que le cœur de l'homme étant étroit au point où il l'eſt dans cette vie, Dieu n'exige pas qu'il aime la verité dans toute ſon étendue, mais ſeulement que ce ſoit l'amour de la verité, & non la cupidité qui ſoit le principe de ſes actions.

4. Quand Dieu laiſſe ainſi les Saints dans l'ignorance de certaines verités: ou il détourne les occaſions qui les pourroient engager à faire des fautes par cette ignorance, ou il couvre par la pureté de leur cœur & par l'ardeur de leur charité, celles qu'ils font. Il arrive néanmoins de-là, qu'on peut facilement abuſer de leur exemple, ſoit en s'imaginant qu'on doit ſuivre aveuglément tout ce qu'ils ont fait, ſoit en ſe portant à mépriſer ces Saints, à cauſe de ces défauts de lumiere. Mais il faut remedier à l'un & à l'autre de ces ſcandales, par la conſideration de cette diverſe diſpenſation que Dieu

fait de la connoiſſance de la verité. CHAP. V.
Car on voit par-là d'une part, qu'il peut reſter des ténebres dans les Saints à l'égard de certains points, dans leſquels par-conſéquent ils ne doivent pas être pris pour guides; & on a lieu de conclure de l'autre, qu'il ne s'enſuit pas que ceux en qui on apperçoit de ces défauts de lumiere à l'égard de certaines verités, ne puiſſent être Saints par l'application qu'ils ont à d'autres.

5. On peut ajouter à cela, que peut-être ceux qui bleſſent en apparence certaines verités par ignorance & par défaut de lumiere, ont devant Dieu, plus d'amour & de zele pour elles, que ceux qui font paroître beaucoup de chaleur pour ces mêmes verités. Car Dieu a particulierement égard au fond du cœur: & quand il y voit un amour ſincere de la verité & de la juſtice, une diſpoſition à les ſuivre aux dépens de toutes choſes, il a moins d'égard aux ténebres qui empêchent cet amour de ſe répandre ſur certains points particuliers; au-lieu qu'il arrive quelquefois que ce zele apparent pour certaines verités, n'eſt qu'un effet d'amour-propre, & d'attache à ſon propre ſens. On ſoutient la verité comme

CHAP. V. on soutiendroit la fausseté, si on avoit les mêmes engagemens à la soutenir, & Dieu ne voit souvent rien de sincere au fond du cœur, qui tende directe à la verité.

CHAPITRE VI.

Raisons que les Savans ont de s'humilier dans les défauts de lumiere qu'ils découvrent dans les Saints.

CEux qui par une étude plus exacte de l'antiquité, ont acquis des connoissances & des lumieres que des personnes très-saintes n'ont pas, ont sujet de s'humilier par cette pensée, que ces verités, quoique grandes & importantes, ne sont pas d'ordinaire celles dont la pratique est la plus fréquente, & qui sont les principes des actions communes qui composent notre vie. Ainsi, comme les occasions de les pratiquer ne sont pas fort ordinaires, elles deviennent souvent stériles dans ceux qui les savent, & ils peuvent croire aisément qu'ils les aiment, sans avoir pour elles aucun amour réel & effectif. Il en est tout au-contraire des verités communes,

comme celles qui apprennent à converser avec le prochain d'une maniere édifiante, à avoir Dieu préſent dans toutes ſes actions, à ne faire rien que par ſon mouvement & par ſon eſprit, à mortifier toutes les ſaillies de l'amour-propre, à retrancher toutes les inutilités de ſa vie, à mortifier ſes ſens en tout ce que l'on peut, à modérer ſes paſſions, à regler tous les mouvemens de ſon eſprit & de ſon corps, à ne ſe plaindre pas des petits maux, à recevoir favorablement ceux qui nous avertiſſent de quelque défaut, à n'être point attaché à ſon ſens & à ſes lumieres, à être retenu dans ſes jugemens. Ces verités qui preſcrivent ces actions communes, ne ſont pas moins verités que les autres dont nous avons parlé : mais elles ont cet avantage, que la pratique en eſt ordinaire, & que l'on ne ſe flatte guéres de les aimer, lorſque l'on ne les aime pas veritablement. Ce ſont celles-là que tous les Saints ont connues, & c'eſt en les pratiquant & en les aimant, qu'ils ſont devenus Saints ; au-lieu qu'il arrive ſouvent que ceux qui ſont plus éclairés dans ces verités moins ordinaires, & qui ne ſervent de re-

Digitized by Google

CHAP. VI. gles qu'aux grandes actions, s'appliquent beaucoup moins à ces verités communes, dont la pratique continuelle eſt la vraie ſource de la ſanctification des ames, & de l'édification que nous donnons à ceux qui ſont témoins de nos actions.

Il arrive néanmoins quelquefois, que des perſonnes qui paroiſſent très-exactes & très-édifiantes dans leurs actions communes, ſuccombent dans les grandes occaſions, pour avoir négligé de rechercher les lumieres qui leur étoient néceſſaires pour s'y conduire, ou par d'autres raiſons ſecrettes que Dieu connoît; & que d'autres au contraire, dont la vie étoit en effet moins exacte & plus remplie de petits défauts, témoignent beaucoup de courage & de force dans ces occaſions importantes, & font voir qu'elles avoient au fond du cœur un amour ſolide & veritable pour Dieu. Et c'eſt ce qui doit humilier à leur tour ceux qui ſont extérieurement plus reglés & plus compoſés; parcequ'ils ne ſavent pas pour cela quel eſt le degré de leur force, & qu'ils ſont peut-être, avec toute cette régularité extérieure, plus foibles & plus imparfaits devant Dieu, que ceux

dont les imperfections frappent davantage les yeux du monde : tant Dieu a eu soin de tenir dans cette vie toutes choses dans l'obscurité & dans l'incertitude, pour nous ôter tout droit de nous glorifier en nous-mêmes, & de mépriser les autres. CHAP. VI.

HUITIEME TRAITÉ.

DES MOYENS DE PROFITER des mauvais Sermons.

CHAPITRE PREMIER.

Que les mauvais Sermons ne doivent pas ſervir de prétexte de n'y aſſiſter point. Qu'il faut chercher les moyens de s'en édifier, & qu'on ne doit pas mettre de ce nombre ceux qui ſont bons dans le fond, quelque défaut de langage & d'ordre que l'on y remarque.

ON ne ſauroit éviter d'entendre quelquefois de mauvais Sermons. Car, outre qu'on ne connoît pas tous les Prédicateurs, & qu'il n'eſt pas juſte de les éviter ſans les connoître : outre que les Prédicateurs mêmes ne ſont pas uniformes à prêcher, ou toujours bien, ou toujours mal; & qu'ainſi en cherchant un bon Sermon, on en trouve quelquefois de

fort mauvais ; il ſemble qu'une perſonne de piété ne ſe puiſſe diſpenſer d'entendre les Prédicateurs, quels qu'ils ſoient. Car les Sermons en general, étant néceſſaires à l'Egliſe, & Dieu ayant choiſi cette voie pour l'inſtruction des peuples, il faut que ceux dont la piété ſert de regle aux autres, contribuent à faire ſubſiſter ce miniſtere, en donnant l'exemple de ſe rendre aſſidus aux inſtructions publiques. Autrement, ſi par un diſcernement qu'ils feroient des Prédicateurs, ils portoient le peuple à ſe diſpenſer de les écouter, ce miniſtere ſeroit peu-à-peu abandonné, & les ſimples ſe trouveroient par-là privés du principal moyen que Dieu leur a donné, pour s'inſtruire des verités néceſſaires à leur ſalut. CHAP. I.

Mais afin qu'ils ne deſtinent pas uniquement cette action à l'édification des autres, & qu'ils en puiſſent auſſi profiter eux-mêmes, leur piété les devroit appliquer à trouver des moyens de s'édifier de toute ſorte de Sermons : & puiſqu'il n'eſt pas en leur pouvoir de faire que tous ceux qui ſe mêlent de prêcher, s'acquittent comme il faut de ce miniſtere, ils devroient travail-

Digitized by Google

CHAP. I. ler ſur eux-mêmes pour s'acquitter comme ils doivent, de celui d'écouter les prédications, qui eſt une autre fonction qui a auſſi ſes devoirs, & par conſéquent ſes regles.

On voit bien d'abord que la recherche de ces moyens & de ces regles, doit conſiſter à trouver des inventions ſaintes de s'édifier des mauvais Sermons. Car il ne faut pas de méthode pour s'édifier des bons. Chacun ſait qu'il faut ouvrir ſon cœur aux verités ſolides qu'on y annonce, qu'il faut demander à Dieu la grace qu'elles y fructifient comme une ſemence divine, qu'il faut les conſerver dans ſa mémoire comme un tréſor précieux; qu'il faut faire en ſorte, en les repaſſant ſouvent dans ſon eſprit, qu'elles s'y enracinent & s'y étendent, & qu'enfin il faut chercher les occaſions de les réduire en pratique.

On ſait encore aſſez que l'on ne doit pas mettre au nombre des mauvais Sermons, ceux où des verités, d'ailleurs ſolides & édifiantes, ſeroient propoſées d'une maniere groſſiere & peu agréable; où le Prédicateur auroit peu de talent, peu d'extérieur, peu de facilité de s'exprimer. Car pourvû que

le fond ſoit bon, il faut qu'un auditeur judicieux s'y attache, & qu'il s'en ſerve pour couvrir les défauts extérieurs. CHAP. I.

On doit faire de même, quand ce qui nous choque dans un Prédicateur, n'eſt que le peu de rapport de ſes penſées à ſon ſujet. Car pourvû que les verités ſoient bonnes & utiles en elles-mêmes, qu'importe que le rapport en ſoit ſi juſte ? Mais je voudrois bien, dit-on, qu'on les eût propoſées dans une autre application. He bien, détachez-les de cette application qui vous choque, & conſiderez-les en elles-mêmes, ou faites-en vous-même dans votre eſprit une autre application. C'eſt toujours vous avoir obligé, que de vous avoir donné lieu de faire attention à ces verités. Elles méritent bien d'être méditées pour elles-mêmes.

Digitized by Google

Chapitre II.

Deſcription des mauvais Sermons, combien ils déshonorent Jésus-Christ. *Outrages qu'il reçoit dans ſa parole, auſſi grands que ceux qu'il reçoit dans ſon corps. Mouvemens de frayeur & de reconnoiſſance qui en doivent naître.*

MAis il y a des Sermons qui péchent par le fond même, & qui ne ſont remplis que de paroles qui ont plus de ſon que de ſens. Il y en a où l'on ne débite que des ſpéculations creuſes & des penſées ſans ſolidité, qui laiſſent l'ame dans la diſette & dans la faim, dont on ne ſauroit rien rapporter pour la correction de ſes mœurs, & où le peuple comprend auſſi peu, que s'ils étoient faits en une langue inconnue. Il y en a même où les Prédicateurs diſſimulent ou affoibliſſent la verité par une lâcheté criminelle, ou l'alterent par ignorance ou par interêt.

Comme il eſt impoſſible que ceux qui ont un peu de lumiere ne reconnoiſſent ces défauts, on ne doit pas

exiger d'eux qu'ils ſe les diſſimulent à eux-mêmes, mais ſeulement qu'ils ne les agrandiſſent pas. Et il eſt bon au-contraire qu'ils tâchent de comprendre la grandeur des excès qui ſe commettent en ce point, & qu'ils gémiſſent devant Dieu de la maniere ſi indigne, dont ſa verité eſt traitée par les hommes. Car ce ſaint gémiſſement faiſant une partie de la piété, tout ce qui l'excite leur eſt utile, & contribue à leur édification. CHAP. II.

En conſiderant avec cet eſprit les outrages que Jeſus-Chriſt reçoit dans la diſpenſation de ſa parole, ils trouveront qu'ils ne ſont pas moindres que ceux qu'il reçoit dans la diſtribution de ſon corps, & qu'on peut dire même qu'ils ſont plus grands : & qu'ainſi ils nous doivent être de plus grands ſujets de douleur, d'humiliation & de terreur. Car quoiqu'il y ait une infinité de Prêtres vicieux & criminels, qui s'ingerent dans l'adminiſtration des Sacremens & dans la diſtribution du corps de Jeſus-Chriſt, il n'y a rien de plus rare que d'en trouver d'aſſez impies pour donner aux fideles des hoſties non conſacrées, au-lieu du corps même de Jeſus-Chriſt ; ou pour mêler

CHAP. II. des poisons avec des hosties consacrées, afin de faire mourir les corps de ceux qui les reçoivent. Ainsi, quoique ces Prêtres malheureux commettent un sacrilege par la hardiesse qu'ils ont de s'ingerer dans des fonctions si divines; ceux néanmoins qui participent au corps de Jesus-Christ par leur ministere, n'en reçoivent aucun préjudice. Il n'en est pas de même de la parole de Dieu. Non-seulement il y a des Prêtres qui la déshonorent par la hardiesse qu'ils ont de la prêcher, lorsqu'ils ne devroient penser qu'à faire pénitence de leurs crimes; & qui s'attirent par-là le reproche que Dieu leur fait par ces paroles du Prophete Roi : *Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas, & assumis testamentum meum per os tuum ?* MAIS *Dieu a dit au pécheur : Pourquoi racontez-vous mes justices ; & pourquoi avez-vous toujours mon alliance dans la bouche ?* mais il y en a qui l'empoisonnent par leurs mauvaises maximes, ou par leurs emportemens & leurs passions, & qui font ainsi, qu'au-lieu de porter la vie dans les ames, elle y porte souvent la mort. Et enfin il y en a qui, au-lieu de la vraie parole de Dieu, ne débitent que

Ps. 49. 16.

leur imagination : ce qui ne nuit pas seulement aux simples, en les privant de la nourriture dont ils ont besoin, mais les trompe malheureusement, en leur donnant lieu de recevoir comme la parole de Dieu, des pensées toutes humaines & toutes profanes. CHAP. II.

Il ne faut qu'appliquer ces vûes à l'état présent de l'Eglise, pour reconnoître qu'il y a une infinité de Chrétiens qui souffrent ce que l'Ecriture appelle *famem verbi* : LA *disette de la parole de Dieu* ; parceque ceux qui sont chargés de les instruire, au-lieu des verités solides tirées de cette parole, dont ils les devroient nourrir, ne les repaissent que de leurs propres pensées, & de leurs vaines spéculations : qu'ainsi l'Eglise éprouve en bien des lieux cette plaie terrible dont Dieu a autrefois menacé de frapper les Juifs, & que la même Ecriture appelle *ubera arentia*, des mammelles qui n'ont point de lait; c'est-à-dire, des Pasteurs sans lumiere, & incapables de nourrir leurs peuples de la doctrine de la verité : ce qui doit exciter en même-temps en nous des sentimens de compassion pour la misere spirituelle de tant d'ames ; des mouvemens de reconnoissance de ce *Amos* 8. 11. *Osée* 9. 14.

CHAP. II. que Dieu nous a traités plus favorablement qu'elles, en nous donnant la connoissance de sa verité dont il permet qu'elles soient privées; & une frayeur salutaire, par la vûe du peu d'usage que nous avons fait de tous ses secours.

CHAPITRE III.

Instructions que nous pouvons tirer des Mauvais Sermons. Que JESUS-CHRIST *en souffrant les mauvais Sermons, pratique d'une maniere divine sa justice envers les méchans, & sa misericorde envers les bons.*

SI ces Sermons qui nous plaisent si peu par eux-mêmes, nous faisoient entrer dans ces sentimens, ils nous deviendroient aussi utiles que ceux qui nous rempliroient le plus la mémoire de verités édifiantes. Il n'y en a même guéres de plus importantes, que celles que l'on peut apprendre par ce châtiment que Dieu exerce sur l'Eglise. Car il fait voir par-là, que la connoissance de la verité ne nous est point dûe, que nous méritons d'en être privés, que cette privation est la juste punition de nos

nos déreglemens, que nous nous devons imputer à nous-mêmes cette disette de Prédicateurs évangeliques ; qu'ainſi les fautes qu'ils commettent dans l'exercice de leur miniſtere, ſont en quelque ſorte les nôtres, puiſque c'eſt pour nous punir que Dieu les permet. CHAP. III.

Il ne faut pas s'imaginer que nous n'ayions point ſujet de craindre pour nous-mêmes les effets de la colere de Dieu, ſous prétexte que nous ſommes plus inſtruits, & que nous avons divers moyens de ſuppléer au défaut des Prédicateurs. Car Dieu a auſſi d'autres ſortes d'aveuglement à répandre ſur nous, que nous ne devons pas moins appréhender. S'il ne nous punit pas par la privation de la connoiſſance des loix communes du Chriſtianiſme, il peut nous punir en nous privant de la connoiſſance de quelque devoir particulier, dans quelque rencontre importante ; & cette privation ſuffit pour nous faire entrer dans de funeſtes engagemens, & pour nous rendre inutiles toutes nos autres connoiſſances. Nous ne ſommes donc pas dans un moindre beſoin de ſa lumiere, & dans une moindre obligation de la recher-

CHAP. III. cher. Et comme cette lumiere ſe communique dans la voie ordinaire par le miniſtere des hommes, perſonne ne peut dire qu'il n'ait point beſoin de Prédicateur, c'eſt-à-dire d'un homme qui lui faſſe connoître ce que Dieu demande de lui.

Mais il ne faut pas que cette vûe des déſordres qui ſe commettent dans la diſpenſation de la parole de Dieu, auſſi-bien que dans la diſtribution du corps de Jeſus-Chriſt, nous applique ſeulement à la conſideration de ſa juſtice envers les méchans; elle nous doit encore plus remplir de l'admiration de ſa bonté envers les Elûs. Car c'eſt pour eux qu'il ſouffre, avec une patience incompréhenſible, toutes ces profanations. C'eſt pour eux qu'il veut que ſon corps réſide juſqu'à la fin du monde ſur nos autels, & qu'il entre dans la bouche de tous ceux qui le veulent recevoir, ſans avoir égard aux ſacrileges que tant d'impies commettent en le recevant; afin que ſes Elûs ne ſoient pas privés de cette nourriture divine, qui eſt le moyen ordinaire de leur ſalut. Ainſi il arrive quelquefois que le corps de Jeſus-Chriſt demeure des années entieres dans des

Digitized by Google

Egliſes, entre les mains de méchans Prêtres qui le déshonorent tous les jours par de nouvelles impiétés, & qu'il y reçoit une infinité d'outrages de la part des Chrétiens déréglés, afin que quelque pauvre femme ait le moyen d'y participer, ou de l'y venir adorer. Il n'y eſt pas même quelquefois pour ceux qui compoſent cette Egliſe particuliere, parcequ'ils peuvent être tous impies & méchans. Il y eſt pour ceux qui naîtront d'eux à pluſieurs années de-là. CHAP. III.

C'eſt de même en conſideration de ſes Elûs, qu'il ſouffre que des méchans corrompent & profanent ſa parole en l'annonçant; & qu'il permet qu'on la prêche à des gens qui n'en tirent aucun fruit, & qui n'en deviennent que plus criminels; afin que quelque ame ſimple qui sy trouvera préſente, en ſoit inſtruite & édifiée, ou qu'au-moins le miniſtere étant conſervé, des Elûs, qui ne naîtront peut-être que pluſieurs années après, trouvent dans ces lieux les inſtructions dont ils ont beſoin.

Ainſi, comme la piété nous doit porter à adorer la charité infinie de Jeſus-Chriſt réſidant ſur nos autels, & ſouffrant pour le bien de ſes Elûs,

CHAP. III.

tous les outrages qu'il y reçoit ; elle ne nous doit pas moins porter à adorer cette même charité qui lui fait endurer la maniere si indigne dont ont traite sa verité, soit en l'annonçant, soit en l'écoutant. Et il est bien juste d'en conclure, que ce seroit le comble de l'ingratitude de ne vouloir pas s'exposer pour l'interêt de la verité, à recevoir quelque mauvais traitement de la part des hommes, puisque Dieu souffre tous les jours, que cette verité soit exposée à tant de mépris & à tant d'irréverences pour notre bien.

CHAPITRE IV.

Retenue que l'on doit avoir dans les jugemens que l'on porte des Prédicateurs. Qu'on peut trouver des sujets d'édification presque dans tous les Sermons. Etendue qu'il faut donner à la piété.

IL faut pourtant avoir soin de retenir dans de justes bornes, cette vûe des fautes qui se commettent par ceux qui annoncent la parole de Dieu, de peur qu'elle ne nous porte trop loin, & que comme il paroit peu de lumie-

re, peu d'onction, & ſouvent peu de jugement dans certains Sermons, elle ne nous en faſſe conclure que le Prédicateur eſt abſolument dépourvû de toutes ces qualités. Car ce jugement pourroit être mal fondé. Il y a des gens qui prêchent très-mal, & qui ont néanmoins de la piété, & même de la lumiere & du jugement en d'autres choſes; & la raiſon en eſt, qu'ils ne prêchent mal, que parcequ'ils ont une fauſſe idée, & qu'ils ſe ſont d'abord propoſé de mauvais modeles. Ils ſe mettent, je ne ſai comment, dans l'eſprit, que les Sermons doivent avoir quelque choſe de relevé, de ſublime, d'extraordinaire, & qu'on y doit éviter les penſées communes & populaires. Ainſi quand ils ont à prêcher, ils ne conſultent ni leur cœur, ni la diſpoſition de leurs auditeurs: ils ſe guindent en une certaine région de leur eſprit, où ils n'habitent pas d'ordinaire, & où ils ont un magaſin de penſées fauſſes & de ſpéculations creuſes, que cette fauſſe idée dont ils ſont prévenus leur fait approuver. Mais comme ils n'ont le jugement gâté que par cet endroit, ils ne laiſſent pas de pouvoir être judicieux en d'autres cho- CHAP. IV.

CHAP. IV. ſes, quand ils ſont ſortis de ce pays, où ils ſont en quelque ſorte en un état violent, & qu'ils ſont revenus à leur maniere ordinaire de parler & de penſer.

Après qu'on aura donc pratiqué cette équité envers le Prédicateur, & qu'on aura pris réſolution de le ménager autant que l'on pourra dans ce qu'on en dira devant les autres, de peur d'empêcher le fruit qu'il peut faire ſur ceux qui auroient d'autres vûes que nous; il faudra conſiderer bonnement tout ce qu'il dit, & tâcher d'y trouver quelque choſe qui nous puiſſe édifier, & à quoi notre eſprit ſe puiſſe attacher : & il eſt difficile qu'on n'y réüſſiſſe, ſi on le fait de bonne foi; ou que l'on n'ait au-moins ſujet de ſe convaincre, que c'eſt notre peu de lumiere & notre peu de vertu qui nous empêche d'en profiter.

Nous voudrions que tous les Sermons continſſent toujours quelque beau principe de morale bien développé & bien exprimé, qu'ils nous fiſſent remarquer quelque défaut conſiderable de la vie des Chrétiens, qu'ils nous portaſſent à la pratique de quelque devoir important. Et en effet il

ſeroit à ſouhaiter qu'ils fuſſent tels, & c'eſt un défaut quand cela n'eſt pas; parceque les Prédicateurs doivent ſuppoſer, que le commun du monde ne s'édifie guéres que de ces ſortes de Sermons : ce qui faiſoit dire à S. François de Sales, qu'il *ne trouvoit point qu'un Sermon fût bon, ſi le Prédicateur n'y avoit eu pour but d'édifier quelque coin des murailles de Jeruſalem.* On doit néanmoins reconnoître, que c'eſt auſſi un défaut d'avoir une piété ſi reſſerrée. La vertu chrétienne a plus d'étendue. Elle n'eſt pas toujours occupée de la correction de nos mœurs, ni du ſoin de s'inſtruire des principes du Chriſtianiſme. Elle s'oublie quelquefois pour ſe porter toute à Dieu, pour l'admirer, pour le louer, pour conſiderer ſes myſteres en eux-mêmes ſans aucun retour ſur ſoi, pour contempler les œuvres de ſa miſericorde & de ſa juſtice, pour ſe réjouir des graces qu'il a faites aux Saints. Or il n'y a point de Sermons qui ne puſſent exciter en nous quelques-uns de ces mouvemens, ſi nous y étions diſpoſés, & ſi notre eſprit n'étoit point ſi borné à n'y chercher des ſujets d'édification que d'un certain genre : ce qui fait que CHAP. IV.

CHAP. IV.

ſouvent on trouve auſſi peu à s'édifier dans pluſieurs Sermons des Peres, que dans ceux qu'on entend préſentement.

CHAPITRE V.

Qu'il faut aimer les verités, lors même qu'elles ſont mêlées avec d'autres choſes qui les déshonorent, ou qu'elles ſont propoſées d'une maniere baſſe & commune.

ON ſe flatte d'ordinaire d'être du nombre de ceux que S. Auguſtin appelle, *non verborum, ſed rerum avidos*, avides de choſes & non de paroles; & on s'imagine que c'eſt ce qui nous dégoûte des Sermons où il y a plus de paroles que de choſes. Cependant on peut dire que ce dégoût vient plûtôt d'un défaut contraire, c'eſt-à-dire, de ce que nous ſommes plus attachés aux manieres qu'aux choſes mêmes, & que nous aimons plus la rareté, l'éclat & la juſteſſe des penſées, que leur ſolidité & leur verité. Car enfin il n'y a point de ſi mauvais Sermons, où il n'y ait des choſes, c'eſt-à-dire des verités; mais elles ne nous touchent point, parcequ'elles ſont ou

communes, ou hors de leur place, ou mal exprimées, ou qu'elles y ſont mêlées avec quantité de penſées fauſſes ou éloignées du ſujet. Puis donc que tous ces défauts étant joints à la verité, nous en ôtent entierement le goût, il faut que nous ayions peu d'amour pour elle. Un diamant mêlé avec des ordures, ne perd point ſon prix à notre égard. On le ramaſſe toujours avec ſoin & avec ardeur quand on le découvre; & ſouvent on s'y applique d'autant plus, qu'on le trouve dans un lieu qui ſemble le déshonorer. Nous en devrions faire autant de ce peu de verités chrétiennes qui ſe trouvent dans de certains Sermons. Il ſeroit juſte que nous y fiſſions d'autant plus d'attention, que notre eſprit ne ſeroit pas partagé par un grand nombre de choſes qui méritaſſent ſon application. Or il n'y a point de verité chrétienne qui étant méditée comme il faut, ne ſoit capable de nous nourrir; & il n'y en a point même qui ne nous parût avoir une très-grande étendue, ſi nous avions aſſez de lumiere pour pénetrer ce qu'elle renferme. CHAP. V.

Nous devons penſer que ces verités communes que nous entendons avec

CHAP. V. dégoût, ſont infiniment au-deſſus de tout ce qu'on peut trouver dans les livres des Payens, qu'on lit avec tant d'eſtime & tant de plaiſir; que c'eſt une grace ſinguliere que Dieu nous a faite, d'avoir bien voulu nous les découvrir après les avoir tenu cachées quatre mille ans à tous les hommes; que les Prophetes même & les Saints de l'ancien Teſtament, ont ſoupiré pour les connoître dans cette clarté avec laquelle elles nous ſont révélées; qu'elles ſont partie de ces jugemens divins dont David diſoit avec tant de ſentiment de reconnoiſſance: *Non fecit taliter omni nationi, & judicia ſua non manifeſtavit eis:* Il *n'a point traité de la ſorte toutes les autres nations, & il ne leur a point manifeſté ſes préceptes.* Et cela devroit ſuffire pour nous donner de la confuſion, de ce que des défauts humains, dont elles ſont environnées, peuvent nous en faire perdre entierement le goût & l'amour. C'eſt par-là même que nous devrions diſcerner ſi nous aimons ſincerement la verité. Car comme S. Auguſtin dit qu'on diſcerne mieux la beauté de la juſtice, lorſqu'on la regarde dans des objets qui n'ont rien qui ne donne de

Pſ. 147. 20.

l'horreur aux ſens, tels qu'étoient les membres des Martyrs lorſqu'ils étoient tout couverts de plaies : ne peut-on pas dire de même, que l'on ne peut mieux reconnoître ſi l'on aime la verité pour elle-même, que lorſqu'elle ſe préſente à nous en des diſcours où nous ne pouvons rien aimer qu'elle, & où nous trouvons d'ailleurs une infinité de choſes choquantes ? Ainſi l'on pourroit faire ſervir ces ſortes de Sermons d'un exercice utile pour honorer la verité pour elle-même, ſans qu'il y eût rien qui partageât l'hommage que nous lui rendons. Et la moindre verité honorée de cette ſorte, ſeroit capable de nous édifier davantage, que les inſtructions les plus touchantes & qui contentent davantage notre eſprit. CHAP. V.

Il n'y a preſque point de ſi mauvais Sermon dont on ne fût touché, ſi ce qu'on y dit étoit nouveau, & ſi nous ne ſavions rien de ce qu'il contient, par aucune autre voie. Il n'y a point, par exemple, de diſcours ſi froid du Paradis ou de l'Enfer, qui ne fît beaucoup d'impreſſion ſur nous, ſi nous n'en avions jamais entendu parler ailleurs. Ce qui nous ôte le ſentiment de ces choſes, eſt donc qu'elles nous

CHAP. V.

ſont déja connues, & que nous y ſommes accoutumés. Mais ſi nous ne pouvons éviter cet effet de l'infirmité humaine, nous pouvons bien au-moins nous en humilier, & nous en ſervir pour reconnoître que l'eſprit humain eſt bien peu de choſe, puiſque les mêmes objets qui l'ont juſtement touché en un temps, ne le touchent plus en un autre, par cette vaine circonſtance qu'il s'y eſt accoutumé : comme ſi cette accoutumance changeoit la nature de ces objets, & leur ôtoit rien de ce qu'ils ont, ou de terrible, ou de grand.

CHAPITRE VI.

Que les défauts qu'on remarque dans les mauvais Sermons nous donnent lieu d'en remarquer de ſemblables dans nous-mêmes.

UN autre moyen de profiter des mauvais Sermons, eſt de ſe ſervir de ce qui nous y choque pour connoître nos propres défauts. Et en les conſiderant de cette ſorte, plus un Sermon ſeroit rempli de défauts humains, plus il ſeroit propre pour nous

Digitized by Google

ſervir de tableau de ce que nous ſommes, & de la maniere dont nous agiſſons. Car la vie des Chrétiens devroit être une prédication continuelle, qui portât dans l'eſprit des autres une image vivante de toutes les vertus. L'Apôtre S. Pierre nous recommande d'inſinuer l'humilité en toutes choſes: *Humilitatem in omnibus inſinuate*; c'eſt-à-dire, qu'il veut que les Chrétiens prêchent l'humilité par toutes leurs actions. On en peut dire autant de toutes les autres vertus; & nous ne devrions rien faire qui ne pût ſervir à les graver dans le cœur des autres; comme un Prédicateur ne doit rien dire qui n'édifie ſes auditeurs. Cependant combien s'en faut-il que nos actions ne faſſent cette impreſſion ſur l'eſprit de ceux qui les voient? Qu'y portons-nous au-contraire le plus ſouvent, que l'image de nos paſſions, de nos mouvemens déreglés, de nos interêts ſecrets? Nous prêchons donc à peu près par nos actions, comme les mauvais Prédicateurs prêchent par leurs paroles; & nous nous acquittons du miniſtere général de Chrétiens, comme ils s'acquittent du miniſtere particulier de Prédicateurs. Ne voyons

CHAP. VI.

1. Pet. 5. 5.

CHAP. VI.

donc pas leurs défauts tout ſeuls ; mais voyons les nôtres dans les leurs, & tournons contre nous-mêmes une partie de ce dégoût que nous avons d'eux.

Si même nous y prenons garde de près, nous trouverons que les défauts particuliers dans leſquels ils tombent, ſont aſſez ſemblables aux nôtres, & ont à peu près les mêmes cauſes.

1. Ces gens ſuivent d'ordinaire leurs penſées & leurs fantaiſies, ſans faire réflexion ſi elles ſeront proportionnées à l'eſprit de ceux qui les écoutent. Nous ſuivons de même nos humeurs & nos paſſions, ſans avoir aucun ſoin de proportionner nos actions & nos paroles à l'eſprit de ceux avec qui nous vivons : ce qui fait que nous les choquons en mille manieres, & que nous ne faiſons rien qui les édifie.

2. Il y a des Prédicateurs qui choquent les auditeurs intelligens & judicieux, en s'écriant mal-à-propos ſur de petites choſes, en s'échauffant ſur des ſujets qui ne le méritent pas, & en faiſant paroître je ne ſai combien de faux mouvemens, qui incommodent étrangement ceux qui ont l'idée de la juſteſſe, auſſi-bien pour les mouvemens que pour les choſes.

Mais ce défaut n'eſt-il pas infiniment plus grand & plus ordinaire dans notre vie, que dans les Sermons ? Car combien ſe gliſſe-t-il de mouvemens dans nos actions & dans nos paroles, qui ſont faux, non ſelon la Rhétorique, mais ſelon la Foi ? Ne fait-on pas ſouvent paroître de l'inclination & de l'eſtime, pour des actions qui ne devroient cauſer que des ſentimens d'horreur ? Ne reçoit-on pas ſouvent avec moquerie & avec mépris, des choſes qui ne devroient exciter que de la pitié ? Combien releve-t-on de choſes, qui devroient nous paroître baſſes & mépriſables ? Combien en rabaiſſe-t-on, qui ſont effectivement grandes & dignes d'être admirées ? Combien parle-t-on froidement de celles dont on devroit être le plus touché ? Ce ſont autant de faux mouvemens, d'autant plus dangereux qu'ils naiſſent de la mauvaiſe diſpoſition du cœur; au-lieu que ceux des Prédicateurs ne marquent ſouvent en eux qu'un ſimple défaut d'eſprit. CHAP. VI.

3. Plus on a d'idées de la juſteſſe, ſoit pour les choſes, ſoit pour les mouvemens, plus on remarque de défauts dans les Prédicateurs. Et ainſi on peut

CHAP. VI.

dire que la réputation de beaucoup de ceux qui éclatent dans cet emploi, n'eſt fondée que ſur le peu de lumiere de leurs auditeurs. Si nous avions de même des ſpectateurs éclairés, & qui euſſent l'idée des vrais mouvemens que les objets devroient exciter en nous, la maniere dont nous agiſſons & dont nous parlons, leur deviendroit preſque inſupportable. Ils ne verroient en nous qu'inclinations corrompues, qu'impreſſions injuſtes, que défauts de ſentiment & d'amour pour les choſes qui en méritent le plus; & ils éprouveroient à notre égard quelque choſe de ce ſaint mouvement que J. C. fit paroître à l'êgard des Juifs, par ces paroles : *O generatio incredula, quousque vos patiar ? O race incrédule, juſqu'à quand vous ſouffrirai-je ?* L'indulgence avec laquelle on nous ſouffre, n'eſt donc auſſi qu'un effet de l'aveuglement des hommes. Nous ne paſſons qu'à la faveur de leur peu de lumiere, & il eſt bien juſte que nous ſouffrions patiemment dans les autres, ce qu'on ſouffre continuellement de nous.

Matth. 17. 16.

4. Ce qui détourne les Prédicateurs du droit chemin, & qui les jette dans la fauſſe éloquence, dans les penſées

vaines & de nulle édification, eſt ſouvent qu'ils ont d'autres vûes que celles qu'ils devroient avoir en s'acquittant de leur miniſtere. Ils veulent paroître ſavans, éloquens, habiles ; ils ſe piquent de bel eſprit, en un mot ils parlent pour eux-mêmes, & non pour leurs auditeurs ; & en parlant de la ſorte, il ne parlent ſouvent, ni pour les auditeurs, ni pour eux-mêmes. Ce ſont de même ces fauſſes vûes qui ſe mêlent dans nos actions, qui en détruiſent l'édification : ſi nous n'en avions point d'autres que de ſatisfaire à notre devoir, & de ſervir le prochain, elles répandroient une odeur de piété qui gagneroit inſenſiblement les cœurs ; mais les paſſions & les recherches ſecrettes qui s'y mêlent, empêchent cet effet, & produiſent ordinairement des impreſſions toutes différentes de celles que nous prétendons. Le déſir que nous faiſons paroître de nous relever, nous rabaiſſe aux yeux des autres. On plaît d'autant moins qu'il paroît plus qu'on a eu deſſein de plaire, & par une contradiction naturelle aux hommes, ils conçoivent juſtement des paſſions toutes oppoſées à celles qu'ils remarquent en nous.

Digitized by Google

CHAP. VI.

5. Mais ces Prédicateurs dont nous parlons, ſont particulierement propres à faire connoître le néant & l'aveuglement de la vanité des hommes. Ils ſe fatiguent dans leur cabinet à produire de belles penſées ; ils en chargent leur mémoire avec travail, ils les débitent avec hardieſſe, & ils ſortent enſuite de la chaire fort ſatisfaits d'eux-mêmes, s'imaginant avoir laiſſé une grande idée d'eux à leurs auditeurs. Car on ne recherche ces prétendues belles penſées que pour plaire, & il eſt difficile qu'en croyant plaire aux autres, on ne ſe plaiſe à ſoi-même. Cependant il n'y a le plus ſouvent rien de tout cela. Les perſonnes de piété ont pitié de ces ſortes de Sermons. Ceux qui ſont peu charitables s'en moquent. Preſque tous n'y penſent pas un quart-d'heure après. C'eſt à peu près comme l'on nous traite, lorſqu'au-lieu de rechercher le vrai bien, nous n'avons pour but que d'acquérir la réputation des hommes. Nous devenons ſouvent par-là l'objet de leur mépris & de leur malignité, & ceux qui nous ſont les plus favorables, s'occupent à peine de nous l'eſpace d'un quart-d'heure.

Digitized by Google

6. L'illuſion de ces Prédicateurs peut encore ſervir à nous faire remarquer combien on tire peu de ſecours des autres pour ſe corriger de ſes défauts. Car quoiqu'il n'y en ait point de plus expoſés que ceux des Prédicateurs, il n'y a rien néanmoins de plus ordinaire, que d'en voir qui y demeurent toute leur vie ſans trouver un ſeul ami qui les en avertiſſe. On croit que c'eſt une civilité qu'on leur doit, de leur témoigner qu'on eſt ſatisfait de leurs Sermons ; & ces civilités étant reçues par l'amour-propre, paſſent pour des témoignages ſinceres & des approbations authentiques. Ainſi un Prédicateur trompé par les autres & par lui-même, continue ſouvent à abuſer toute ſa vie de ſon miniſtere ; il détruit au-lieu d'édifier, & il épuiſe inutilement, non-ſeulement les forces de ſon corps, mais auſſi celles de ſon ame, qui s'affoiblit encore plus que le corps par cet emploi, quand on ne s'en acquitte pas comme il faut. CHAP. VI.

Il eſt moins étrange que les Prédicateurs qui ne ſont ſoumis à perſonne, ſe corrigent peu de leurs défauts. Ils s'appellent d'ordinaire eux-mêmes à ce miniſtere ; ils prêchent quand ils

CHAP. VI.
veulent & comme ils veulent; & perſonne ne prend un interêt particulier à la maniere dont ils le font. Mais qui ne s'étonnera que les Prédicateurs choiſis par des Compagnies reglées, où l'on ne les admet à ce miniſtere qu'avec diſcernement & avec mûre délibération, faſſent ſouvent paroître ſi peu de ſpiritualité & ſi peu de lumiere dans leurs Sermons, & qu'ils ne les rempliſſent pas moins que les autres, d'une ſcholaſtique baſſe & inutile?

Ce qui doit augmenter notre étonnement ſur ce point, eſt que dans les mêmes Ordres où on laiſſe ainſi les gens prêcher à leur fantaiſie, & avec des défauts viſibles & contraires à la fin de leur miniſtere, on ne ſouffriroit pas qu'ils fiſſent une fauſſe démarche dans les céremonies, qu'ils omiſſent une génuflexion, & qu'ils manquaſſent à la moindre des pratiques régulieres. Il y a dans ces ſortes de Sociétés, des punitions ordonnées pour toutes les fautes contre la régularité; mais il n'y en a point pour ceux qui abuſent de la parole de Dieu, ſoit en débitant aux peuples des penſées vaines & abſtraites, au-lieu de leur donner une nour-

Digitized by Google

riture ſolide & proportionnée à leurs besoins ; ſoit en détruiſant le fruit des verités qu'ils annoncent, par une oſtentation de ſcience & d'éloquence. On s'en remet abſolument aux Prédicateurs, pour la maniere dont ils s'acquitteront de leur miniſtere. On leur laiſſe ſuivre leurs idées, & ſi on leur donne quelques regles pour les conduire, elles ſont ſi vagues & ſi peu préciſes, qu'ils s'imaginent les ſuivre en faiſant tout le contraire de ce qu'ils devroient. CHAP. VI.

On ne peut ſans doute alleguer d'autre raiſon de cette conduite, ſinon que l'on ſait fort bien dans ces Sociétés en quoi conſiſte la maniere de bien pratiquer les cérémonies ; mais que l'on y a peu d'idée de ce que c'eſt qu'annoncer la parole de Dieu d'une maniere digne de Dieu, & que l'on y connoît peu l'importance des fautes qu'on peut commettre en abuſant de ce miniſtere, & en le rapportant à ſoi-même, & non à l'utilité de ſes auditeurs.

C'eſt la concluſion qu'il ſemble que l'on ait droit d'en tirer. Mais elle s'étend beaucoup plus loin que cet exemple ; & ſi nous voulons nous faire juſtice, nous trouverons qu'elle nous

Digitized by Google

CHAP. VI. regarde en une infinité de rencontres. Car nous ſommes de même exacts dans la pratique de certains devoirs extérieurs, juſqu'à y être attachés d'une maniere ſuperſtitieuſe & judaïque ; mais nous n'avons que des idées fort confuſes de la plûpart des devoirs ſpirituels & des vertus intérieures : ce qui fait que nous connoiſſons peu les fautes que nous faiſons contre ces devoirs & ces vertus. Nous ne ſavons ce que c'eſt que la veritable humilité, la mortification intérieure, l'amour de la juſtice, la dépendance de Dieu, le déſir de la ſouffrance ; & comme ce ſont ces vertus intérieures qui ſont la ſource de l'onction, & de l'édification qui ſe répand dans les actions & dans les paroles, il n'eſt pas étrange que ne les connoiſſant pas, & n'en ayant pas même de vraie idée, il n'y ait rien d'édifiant dans notre converſation ni dans notre vie.

F I N.

Digitized by Google

APPROBATION

DES DOCTEURS.

NOUS ſouſſignés Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, certifions que nous avons lû un Livre qui a pour titre, *Eſſais de Morale, troiſieme Partie*, compoſé par le ſieur de Chantereſne, dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ſoit contraire à la Foi de l'Egliſe Catholique & aux bonnes Mœurs. Fait à Paris le 9. Septembre 1675.

GERBAIS. Thomas ROULAND.

Digitized by Google

TABLE DES MATIERES,

Contenues dans ce troiſieme Volume.

A

Actions. Obligation de conſulter Dieu pour les moindres actions, *page* 135, Dans quel eſprit elles doivent être faites, 271. Elles ſont dûes à JESUS-CHRIST, 285, *& ſuiv.*

Affectation. L'*honnêteté* & la *charité* nous en éloignent, 157. ſur-tout celle qui ne convient pas à l'état où nous ſommes, 158, 159

Ambitieux. Idée des ambitieux, 36. La *charité* évite l'ambition, 175. L'amour-propre imite en cela la charité, 175, 176

Amitie. Pourquoi on peut avoir des amitiés particulieres, 303, 304. Si un ami eſt infidéle, on ne le doit pas être à ſon égard, 304, *& ſuiv.* On lui doit toujours le ſecret, 305. Son *indiſcrétion* n'eſt pas un ſujet de rompre avec lui, 330

Amour. Déſordres que cauſe cette paſſion, 242. Voyez *Comédie. Romans.* Amour des créatures toujours vicieux & illégitime, 252. Combien dangereux de vouloir être aimé, 254

Amour-propre. Voyez *le ſecond Traité depuis la page* 134. Il prend aiſément parti, 31. rend ſtériles les vérités claires, 78. imite la charité, 134, 147, *& ſ.* Ce que c'eſt en effet, 135. Nous l'aimons dans nous, & le haïſſons dans les autres, 136. Comment il a formé des *ſociétés*, 138, *& ſuiv.* Sa plus grande inclination eſt le deſir d'être aimé, 145, 146. Pourquoi il

il se cache, 148, *& suiv.* Comment il imite *l'humilité*, 151, *& suiv.* Il évite l'affectation, 157, *& suiv.* -répond à toutes les questions, comme la charité, 159, *& suiv.*-donne quelquefois de l'éloignement pour les *emplois* & les grandes *fortunes*, 160. Comment il reçoit les *avertissemens*, 162, 163. Il se conduit comme la *charité* à l'égard des *soupçons*, 166, *& suiv.* - à l'égard des *ennemis*, 167. - à l'égard des bonnes ou mauvaises qualités des autres, 170, *& suiv.* - & à l'égard des *vertus*, 173, *& suiv.* Il peut imiter toutes les actions de la *charité*, 178, 179. Différence de l'amour-propre & de la *charité* dans les actions pénibles & humiliantes, 180. Amour-propre éclairé, capable de réformer le monde, 181. On devroit le proposer aux *Grands*, au défaut de la *charité*, 182. Il est difficile de discerner si c'est lui ou la *charité* qui nous fait agir, 183, 227, 228. Causes de cette obscurité, 183-186. Raisons pourquoi cette ignorance nous est utile, 186-193. Voyez *Défauts. Hommes. Mort. Mortifications. Qualités. Reconnoissance. Repos.*

Atticus (*Pomponius*) son portrait, 176. a des imitateurs, *ibid.*

Avare, sa disposition, 63, 64

Avertissemens. Regles pour en entendre le langage, 122, 123. Voyez *Amour-propre. Charité. Défauts.*

Aveuglement. Le monde n'est composé que d'aveugles volontaires, 31

Avocat. Peines de cette profession, 11. On les aime cependant, 12, 13

B

Bienfait. L'amour-propre est bienfaisant, 173, 174

Bonnes-œuvres extérieures, dangereuses à ceux qui commencent, 283

Bons, pourquoi souvent on ne peut les distinguer des méchans, 186, 187, 188

C

Cajolerie est un langage profane, 253

Charité. Voyez *le second Traité depuis la page* 134. Comment elle reçoit les *avertissemens*, 162, 163 - & se conduit à l'égard des *soupçons*, 165, 166, 341 - 343. Elle se porte vers elle même, 332. On doit craindre tout ce qui peut la diminuer, 333. Voyez *Affectation. Ambitieux. Amour-propre. Défauts. Secret. Soupçons.*

Choix. Etat de vie ou emploi mal choisi, cause bien des maux, 52, 85, 230, *& suiv.* Il n'y a per-

ſonne qui ne puiſſe trouver une place qui lui ſoit proportionnée, 51, 52. Effets d'un mauvais choix, 52, 232, *& ſuiv.*

Comédie, voyez *le quatriéme Traité depuis la page* 237. Elle n'a été juſtifiée que dans ce ſiecle, 237. Comment on la peut juſtifier, 239. Comment on la doit regarder pour en juger comme il faut, 239. Ce qu'elle eſt par ſa nature, 241. Quelle eſt la vie des *Comédiens*, 241. Ils ſont obligés de quitter leur emploi, 241, 242. On ne doit pas les entretenir ni les autoriſer par ſa préſence, 242. Déſordres de l'*amour* entretenus par la comedie, 242, 243 - d'une maniere plus dangereuſe, 245, 246. Fauſſes raiſons pour la juſtifier ſur cela, 243. Elle eſt une ſemence de crimes pour l'avenir, 348. Si elle ne nuit pas à quelques-uns, elle nuit à d'autres, 250, 251. Elle entretient la paſſion que les femmes ont d'être aimées, 272 - enſeigne le langage des paſſions, 254. Le plaiſir qu'on y prend eſt une appprobation du vice, 275, *& ſuiv.* Elle eſt remplie d'images de toutes les paſſions, 257, *& ſuiv.* Les vertus chrétiennes n'y peuvent paroître, 258. Les Saintes qu'on introduit n'en parlent pas le langage, 258. On y déguiſe le vice pour le rendre aimable, 240, 241. Néceſſité de ſe divertir ne peut l'excuſer, 268, *& ſuiv.* Elle eſt oppoſée à toutes les diſpoſitions chrétiennes, 275, *& ſuiv.* - aux vœux du *Baptême*, 284, *& ſuiv.* Elle eſt une action qui ne peut être offerte à JESUS-CHRIST, 285, 286. Elle eſt contraire à la pénitence, 277. - à la crainte, 287, 288

Comédiens. Voyez *Comédie. Louis* (*S.*)

Compaſſion. La connoiſſance de nous - mêmes la produit, 45, 46

Concupiſcence, toujours mauvaiſe & déréglée, & il n'eſt jamais permis de l'exciter, 243. Voyez *Mariage.*

Confeſſeurs commodes, 76. Ils devroient être des amis fidéles qui nous avertiſſent de ce qu'il y a à reprendre en nous, 104. mais on s'en ſert pour ſe juſtifier, 105. Comment on ſe trompe ſoi-même dans le choix que l'on en fait, 105, 106. Définition d'un Directeur, 107. Il faut s'abandonner ſans déguiſement à un Directeur, 107, 108

Connoiſſance, il y en a de deux ſortes dans l'homme, 68

Connoiſſance de ſoi même. Voyez *le premier Traité depuis la page* 1. Tout le monde convient de la néceſſité de ſe connoître, 2. Peu pratiquent le devoir de ſe connoître, 3, *& ſuiv.* Le deſir de l'éviter cauſe les

divertissemens, 4. Le Précepte, *Connois-toi toi-même*, est pour les autres, & non pas pour nous-mêmes, 34, *& suiv.* On fait semblant de vouloir se connoître, 38, 39. La raison humaine ne peut nous y porter, 39, *& suiv.* La *foi* seule nous en apprend la nécessité, 40, 41. Malheur éternel de ceux qui n'auront pas voulu se connoître, 42. Bonheur de ceux qui se feront connus, & qui auront travaillé à se réformer, 41. Cette connoissance produit toutes les vertus, 43. Portrait d'un homme qui se connoît, 47. Effet avantageux de cette connoissance, 48. Faute de se connoître, on choisit mal un état de vie, 51. La connoissance de soi-même peut suppléer au défaut de tous les *talens*, 52. Pour éviter de se voir on corrompt la morale, 55, *& suiv.* On se la déguise à soi-même, 57. On ne se connoît pas, parceque l'on ne veut pas se connoître, 59. Quelque piété que l'on ait, on a toujours une pente vers cet aveuglement volontaire, 59, 60; mais Dieu nous inspire une pente vers la vérité, 60. Pour parvenir à la connoissance de soi-même, il faut avouer l'opposition que l'on y ressent, 66 - reconnoître l'impuissance où l'on est d'y réussir sans la lumiere de Dieu, 67 - agir comme si nous le pouvions, 67, 68 - tendre à la connoissance de notre état particulier, 68, *& suiv.* - concevoir sa corruption par les déreglemens des autres, 72. - s'instruire des regles de morale, 74, *& suiv.* - sentir sa misere, 81, *& suiv.* - étudier ses *inclinations*, 83, *& suiv.* - comme si l'on travailloit à son portrait, 85, *& suiv.* - s'instruire par les défauts des autres, 98, *& suiv.* - par les jugemens que l'on entend faire des autres, 100, *& s.* - par les mauvais effets de l'ignorance des jugemens que l'on porte de nous, 101, *& suiv.* - pour les éviter avoir un ami qui nous en avertisse, 104. L'étude de soi même peut obtenir de Dieu la lumiere pour se connoître, 128. On ne se connoîtra jamais parfaitement, 129. Choses que l'on ne connoît jamais bien, 129. Cette ignorance est nécessaire dans l'ordre de Dieu, 130. Il faut éviter une connoissance qui causeroit trop de crainte, 130, *& suiv.* - se faire justice de l'examen de soi-même, 131 - joindre la connoissance de soi-même avec la consideration des misericordes de Dieu, 132, 133. Voyez *Orgueil. Réprouvés.*

Conseil. Obligation de prendre conseil, 232, 233. C'est tenter Dieu de ne le pas faire, 233

Conversation est un bien auquel il est dangereux de s'attacher, 329

Converſions, quelles ſont celles qui ſe font à la mort, 217
Cour, ce que c'eſt, 357
Crainte, comment on la doit éviter, 130, 131

D

Défauts, combien on craint de connoître les ſiens, 15, *& ſuiv.* On les cache à ceux qui les ont, & on les découvre aux autres, 22, *& ſuiv.* On ne veut pas connoître ceux qui ſont eſſentiels, 29. On veut bien connoître les plus petits, *ibid.* Le monde eſt plein de gens qui connoiſſent les défauts des autres, 36, *& ſuiv.* & qui n'en veulent pas connoître les vertus, 95, *& ſuiv.* Pourquoi l'on ne connoît pas les ſiens, 84. Il faut travailler à les découvrir comme ſi l'on faiſoit ſon portrait, 85, *& ſuiv.* Comment on les doit conſiderer, 87, *& ſuiv.* Quoique legers ils peuvent avoir de grandes ſuites, 80, *& ſuiv.* Il eſt difficile mais important de connoître ceux qui ſont cachés, 92, *& ſuiv.* Commment on profite des défauts des autres, 96. On eſt plus indulgent envers ceux qui les reconnoiſſent, 97. Moyen d'empêcher que l'on n'en parle, 98, *& ſuiv.* Il faut donner aux autres la liberté de nous en avertir, 109, *& ſuiv.* - rendre aiſé cet office de charité, 110, *& ſuiv.* Comment cela ſe peut faire, 110. Souvent on prend cet avis pour des effets de jalouſie, 116. Diſpoſition de la *charité* & de l'*amour-propre* ſur les défauts, 159, *& ſuiv.* L'*amour-propre* les veut connoître, 161. Sa conduite à l'égard de ceux des autres, 161, *& ſuiv.* Sur les défauts des gens de bien, *voyez le ſeptiéme Traité*, *page* 354. Les défauts des gens de bien ſcandaliſent les gens du monde, 261, *& ſuiv.* Leurs défauts ſont quelquefois plus pour les autres, que pour eux-mêmes, 365. Diſtinction qu'il faut faire entre les défauts, 368, *& ſuiv.* Voyez *Avertiſſemens.*
Thomas de Cantorberi (S.)
Devoirs, beaucoup ſont connus juſqu'à un certain degré & pourquoi, 194, *& ſuiv.*
Dieu inſpire une pente vers la *vérité*, 60, *& ſuiv.* Pourquoi il cache ſes opérations ſous des cauſes naturelles, & n'agit pas toujours d'une maniere miraculeuſe, 208, *& ſuiv.* 360. Toutes les regles que les Peres donnent pour la vie ſpirituelle, ſont fondées ſur ce principe, 210. Comment cela s'accorde avec la doctrine de la grace efficace, 219, *& ſuiv.* Obligation de conſulter Dieu pour les moindres choſes, 235. Dieu

Digitized by Google

se sert des rapports pour de très-grands biens, 294
Distractions, Dieu pardonne celles de fragilité, 278
Divertissemens, on les cherche pour éviter de se connoître, 4. Il n'est pas permis d'en user pour eux-mêmes, 358. Ils ne sont pas si nécessaires que l'on s'imagine, 274, *& suiv.*
Dons, chacun a le sien, qu'il ne faut point passer pour ne point tenter Dieu, 233
Douceur. La connoissance de soi-même la produit, 44.
Dureté, l'oubli de soi-même la produit, 48, *& s.*

E

Elevation, combien à craindre, 45
Emplois. Voyez *Amour-propre*
Ennemis. On leur doit le secret aussi-bien qu'aux amis, 303, *& suiv.* Voyez *Amour-propre*.
Ennui, d'où il vient, 9, *& suiv.*
Epicuriens ont nié la providence de Dieu dans les choses naturelles, 195, *& suiv.*
Esprits faux, ce que c'est, 94
Examen de sa conduite, combien nécessaire, 213, *& suiv.*

F

Femmes, passion qu'elles ont d'être aimées, 253, *& suiv.* entretenue par la comédie & les romans, 254
Flateries, regles pour en entendre le langage, 124, *& suiv.* Ce que c'est proprement que le compliment d'un flateur, 126, *& suiv.*
Foi (la) Voyez *Connoissance de soi-même*.
Fortunes. Voyez *Amour-propre*.

G

Grace efficace. Comment elle s'accorde avec la nécessité d'agir comme si tout dépendoit de nous, 221, *& suiv.*
Graces, le mauvais usage que nous en faisons est bien dangereux, 90, *& suiv.*
Grands, comme on les flatte, 19. Ce qu'ils doivent penser de la flaterie, 127. On leur cache la vérité, 25. Voyez *Amour-propre*.

H

Histoire, ce qu'elle contient, 72. Comment il faut la lire, 72, *& suiv.*
Hommes évitent de se connoître, 3. se regardent en tout, & rapportent tout à eux-mêmes, 5. *& suiv.*

Idées que l'orgueil leur donne d'eux-mêmes, 6. & ſ. Ils ſont les uns aux autres comme des modéles d'Académies, 16. Image de la corruption de l'homme, 74, & ſuiv. Ils ſont capables de tous les crimes, 76, & ſ. Voyez *Vérité*.

Honnêteté. Voyez *Affectation*.

Humilité, ce que c'eſt, 72. La connoiſſance de ſoi-même la produit, *ibid.* Comment on la perd, 36. Moyen de s'humilier, 28. Il eſt juſte de s'humilier, 150, & ſuiv. Voyez *Amour-propre*.

I

JEſus-Chriſt, ſon Royaume eſt caché dans ſes membres, 359. Deſcription de ce Royaume, *ibid.*

Imprudence vient ordinairement de ce que l'on ne ſe connoît pas, 50

Inclinations. Voyez *Connoiſſance de ſoi-même*.

Indiſcretion. Voyez *Amitié*.

Jugemens, que l'on entend faire des autres nous doivent faire connoître ceux que l'on porte de nous, 100, & ſuiv. Combien l'ignorance de ceux que l'on porte de nous a de mauvaiſes ſuites, 102. Les jugemens des autres ne ſont pas toujours faux, *ibid.* La crainte que l'on en a, utile aux foibles, 172, & ſuiv. Ceux qui ne les craignent pas ſont dangereux, 190, 191. Il n'eſt pas permis de juger témérairement de ſoi-même, 232. Bizarrerie des hommes dans la différence qu'ils mettent entre les jugemens publics & particuliers, 314, & ſuiv. Comment on doit juger, 315. Cauſe de ſes mauvais jugemens, 316

Juſtes, leurs fautes viennent de ce qu'ils ne ſe connoiſſent pas aſſez, 84

Juſtice. La connoiſſance de ſoi-même produit la juſtice, 46

L

S. LOuis chaſſe les Comédiens de ſon Royaume, 274

Lumiere que Dieu nous donne eſt proportionnée à notre infirmité, 66, 67. Celles que nous acquérons par nos efforts eſt ſouvent dangereuſe, 69

M

MAriage regle la concupiſcence, mais ne la rend pas reglée, 244.

Moi, idée que l'on a du moi, 9. & ſuiv.

Monde materiel eſt une image des ſociétés formées par l'amour-propre, 142, & ſuiv. Voyez *Orgueil*.

Digitized by Google

Morale, comment & pourquoi on la corrompt, 55. Il faut s'en instruire pour se connoître soi-même, 74. Regles pour l'étudier, 74, *& suiv.*

Mort, on en fuit la pensée, 21. Sa *crainte* est le premier lien de la *société* civile, 139. L'*amour-propre* la fait quelquefois souffrir avec joie, 179. Voyez *Conversions.*

Mortifications, l'*amour-propre* y porte quelquefois, 178

Moyens humains, c'est orgueil de les négliger, 199, *& suiv.*

N

Nuire. L'indiscretion & la malignité des autres ne sçauroient gueres nous nuire, 214

O

Opiniâtreté, ce que c'est, 110

Orgueil, la *connoissance* de soi-même le réprime, 47. On s'éleve le plus qu'on peut, 141. Le monde materiel en est une image, 142. L'orgueil tend à se soustraire à la puissance & à la sagesse de Dieu, 195, *& s.*

Ouvrages, nous permettons que l'on nous découvre de petits défauts dans nos ouvrages, pourvû qu'on estime le reste, 29, *& suiv.*

P

Paresse; *Paresseux* tentent Dieu, 201, *& suiv.* La paresse & la *vanité* sont deux grands ressorts de la conduite des hommes, 340

Parole de Dieu, l'aimer est un des principaux moyens de conserver la piété, 278, *& suiv.* L'on a peu d'idée de ce que c'est qu'annoncer la parole de Dieu, 405

Passions, ce qui en fait la diversité, 70, *& suiv.* font suivre les maximes relâchées, 79, *& suiv.* Voyez *Concupiscence.*

Patience, comment l'amour propre la pratique, 173

Pauvreté d'esprit, ce que c'est, 48, 49

Péché, ce qui nous empêche d'y tomber, 72

Peine, combien on l'évite, 32

Pelagiens ont nié la *providence* de Dieu dans les choses spirituelles, 196

Piété. Connoissance de soi-même la produit, 45. Etendue qu'il faut lui donner, 391, *& suiv.*

Plaisirs, l'amour-propre en éloigne, 77. On doit se défier de ceux qui les aiment, *ibid.* Plaisir n'est pas permis par lui-même, 268

Prédicateurs. Retenue que l'on doit avoir dans le jugement que l'on porte d'eux, 388, *& suiv.* Pourquoi

Digitized by Google

d'habiles Prédicateurs prêchent mal, 389, *& suiv.* La réputation de beaucoup de Prédicateurs vient de l'ignorance de leurs auditeurs, 400. Ce qui en fait bien de mauvais, 400, *& suiv.* On ne les avertit point de leurs défauts. 403 - même dans les Communautés régulieres, 404. Pourquoi, 405

Priere, il faut s'y préparer, 219, *& suiv.* Pourquoi elle eſt tiéde, 220. La continuelle eſt de précepte; en quoi elle conſiſte, 276

Principes. On doit faire état des principes dont tout le monde convient, 2. Pourquoi, *ibid.*

Providence Voyez *Epicuriens. Pélagiens. Semipélagiens.*

Prudence eſt produite par la connoiſſance de ſoi-même. 50

Q

Qualités. Comment l'amour-propre ſe conduit à l'égard des bonnes ou mauvaiſes qualités des autres, 166, *& suiv.*

R

Rapports. Voyez le *cinquiéme Traité*, *page* 292. Tout le monde s'en plaint, 292. On ne connoît pas les regles ſur leſquelles on en doit juger, 292, *& suiv.* - ni celles qui apprennent à les faire, 293, *& suiv.* Regles ſur les rapports, 295, *& suiv.* 311. Fautes que l'on fait en les croyant, 313. Diverſes cauſes des faux rapports, 317, *& suiv.* Comment on doit ſe conduire dans les rapports que l'on entend, 321, *& suiv.* Comment ſe conduire dans ceux que l'on fait de nous, 323, *& suiv.* Profit que l'on en doit tirer. 126, *& suiv.* Voyez *Dieu. Jugement.*

Reconnoiſſance, l'amour-propre la pratique, 171

Relâchement, Confeſſeurs qui l'autoriſent, 76. Pourquoi on ſuit des maximes relâchées, 79, *& suiv.* Importance de ne les ſuivre jamais, 80, *& suiv.*

Repos. L'amour-propre en donne quelquefois l'amour, 176 - eſt un des principaux biens de la vie, 177

Réprouvés, leur punition ſera dans l'autre vie de ſe voir eux mêmes, & leur caractere en cette vie eſt de ne ſe point voir, 54

Réputation, combien c'eſt peu de choſes, 328, 329. On aime à rabaiſſer ceux qui en ont, 329

Richeſſes ſpirituelles, ce qu'elles ſont, 219

Romans, il en faut uſer de même que des Comédies. 239 - entretiennent la paſſion de l'*amour*, 233 - d'une maniere plus dangereuſe, 245, 246. Fauſſes raiſons, pour les juſtifier, 240, *& suiv.* - ſont des ſemences de crimes pour l'avenir, 248. - enſeignent le langage

Digitized by Google

des passions, 254. - déguisent les vices pour les rendre aimables, 265, *& suiv.* Nécessité de se divertir ne les excuse pas, 268, *& suiv.* - opposés à toutes les dispositions chrétiennes, 275, *& suiv.*

S

Saints, c'est tenter Dieu que de vouloir les imiter en tout, 233. Leurs défauts sont plus pour les autres que pour eux, 365, *& suiv.* Exemples des fautes de plusieurs Saints, 366. Ce que devroient observer ceux qui écrivent leurs vies, 367, *& suiv.* Les fautes des Saints ne sont pas si considerables qu'elles paroissent, 368, *& suiv.* Ce qu'il faut penser sur leur défaut de lumiere, 372, *& suiv.* Ils n'ont pas ignoré les *vérités* de pratique, 373

Savans, ce que leur apprend le défaut de lumiere des Saints, 372

Scandales, voyez *le septiéme Traité*, qu'il ne faut point se scandaliser des défauts des gens de bien, *depuis la page* 354. Bonheur de ceux qui ne se scandalisent pas de J. C 354, *& suiv.* Ce bonheur est rare, 354. Ce que c'est, 355. Pourquoi on se scandalise de J. C. *ibid.* On ne le connoît pas dans ses membres, 358, *& suiv.* - parcequ'il est caché sous leurs défauts, 358. Danger de ce scandale, 359, *& suiv.* Pourquoi Dieu les permet, 360, *& suiv.* Scandales qui naissent de l'obscurité qui couvre les Saints, 361. Ce que la foi nous apprend sur cela, 364

Secret. Il ne faut point de raisons pour le garder, & il en faut pour s'en dispenser, 295, *& suiv.* Sur quoi est fondée l'obligation au secret, 296, *& suiv.* Si l'on ne s'y oblige pas, il faut en avertir, 298. Des Monasteres où l'on doit tout rapporter aux Supérieurs, *ibid.* C'est blesser l'honnêteté & la justice, que de ne pas garder un Secret, 298, *& suiv.* On y est obligé soit qu'on l'exige ou non, 300. Le secret est un dépôt, 302. On y est obligé, même envers les ennemis, 302, *& suiv.* - envers ceux qui l'ont violé eux-mêmes, 303. Exceptions legitimes de la loi du Secret, 306, *& suiv.* Conditions nécessaires, pour pouvoir la violer, 309, *& suiv.* Mauvaises suites du violement du secret, 310. La *charité* oblige au secret, 311

Semipélagiens ont nié la *providence* dans le discernement des Elus & des Réprouvés, 196

Sermons. Voyez *le huitiéme Traité*, des moyens de profiter des mauvais Sermons, 376, *& suiv.* Mauvais Sermons ne doivent pas empêcher d'y assister, 376. Sermons sont nécessaires à l'Eglise, 377. C'est ce qui

Digitized by Google

oblige d'y assister, 377. Moyens de s'édifier des mauvais, 377, *& suiv.* Ce que c'est qu'un mauvais Sermon, 380. Il en faut gémir; 381. Outrages que J. C. y reçoit, 381, *& suiv.* - sont un châtiment de Dieu, 382, *& suiv.* - quelquefois un effet de miséricorde, 386. Il y a toujours dans les Sermons quelque chose de quoi s'édifier, 391, *& suiv.* Le dégoût vient souvent de ce que l'on est plus attaché aux manieres qu'aux choses mêmes, 392, *& suiv.* Il faut respecter les vérités qui se trouvent dans les mauvais Sermons, 393, *& suiv.* - se servir des mauvais Sermons pour honorer la vérité pour elle-même, 395. Défauts des mauvais Sermons se trouvent dans nous-mêmes, 396, *& suiv.* Voyez *Parole* de Dieu. *Prédicateurs.*

Silence a son langage, 123. Regles pour l'entendre, 123, *& suiv.* 127

Sociétés, comment elles se sont formées, 139, *& s.* Voyez *Amour-propre. Mort.*

Solitude, pourquoi elle ennuie, 10, *& suiv.*

Soupçons, voyez *le sixiéme Traité* de la guérison des soupçons, 332, *& suiv.* Ils affoiblissent la *charité* en bien des manieres, 333, *& suiv.* On doit les éviter, 336, *& suiv.* Occasions où l'on le peut faire, 337, *& suiv.* Disposition où l'on doit être sur cela, 338. Il faut recevoir avec joie les éclaircissemens qui les dissipent, 339. Il faut les rechercher, *ibid.* Ce qu'il faut faire quand les soupçons tombent sur nous, 344, *& suiv.* - & quand on en juge les éclaircissemens inutiles, 349, *& suiv.* On ne guérit pas les soupçons tout-d'un-coup, 351. Ces soupçons nous sont avantageux, 353. Voyez *Amour-propre. Charité.*

T

Talens sont dangereux quand on ne les connoît pas, 52, *& suiv.* Ce n'est pas un grand mal de n'en point avoir, 52

Tenter Dieu. Des diverses manieres dont on tente Dieu, voyez *le troisiéme Traité depuis la page* 194. Ce que c'est, 195, *& suiv.* 229, *& suiv.* C'est la cause de la perte de ceux qui périssent, 231, *& suiv.*

S. Thomas de Cantorberi avoit un ami qui qui l'avertissoit de tout ce qu'il y avoit à redire à sa conduite, 103. Sa conduite à l'égard du Roi d'Angleterre, 366

Trafic. On fait trafic de services, de civilités, &c. 140

V

Vanité est un mal dont on ne veut pas guérir, 17. Incommodité d'un homme vain, 35. Combien les honnêtes gens l'évitent, 157, *& suiv.* Elle a ses martyrs, 179. Voyez *Paresse.*

Vérité. On s'empêche de la voir, 22. Moyen dont on se sert pour cela, 23, *& suiv.* On n'aime à la dire à personne, 24. On ne peut éviter tout-à-fait de la voir, 27, *& suiv.* On veut peut-être l'aimer, 29. On ne l'aime point effectivement, 30, *& suiv.* On l'aime dans les choses legeres ou indifférentes, 31. On se persuade que ce que l'on aime est vrai, 32, *& suiv.* On en a de l'éloignement secret, 60. L'éloignement que l'on en a prouve le déreglement de l'*homme*, 61. Combien l'amour que l'on a pour la vérité est foible, 62, *& suiv.* 392. Pour sortir de ce mal il faut l'avouer, 65. Non pratiquée elle augmente nos maux, 78. Comment on se conduit à l'égard des vérités contestées, 79. On doit beaucoup examiner le mauvais usage que l'on fait des vérités, 91. Mépris que nous faisons de ceux qui en ignorent quelqu'une, quoiqu'ils en pratiquent d'autres, *ibid.* 274, *& suiv.* Comment on la doit chercher, 95, *& suiv.* Il y a des contrariétés apparentes dans les vérités chrétiennes, 207. Le zele que l'on a pour la soutenir vient quelquefois d'amour-propre ou d'attache à son propre sens, 371. Vérités de pratique, 372. Quelquefois ceux qui paroissent imparfaits soutiennent mieux la vérité, 374. Comment discerner si on l'aime, 394, *& suiv.* Voyez *Amour-propre. Dieu. Saints.*

Vertus. Combien dangereux de regarder ses propres vertus, 45, *& suiv.* On doit beaucoup examiner les imperfections de ses vertus, 87, *& suiv.* Voyez *Amour-propre.*

Vocation. C'est tenter Dieu que d'entrer sans vocation dans un état, 229, *& suiv.* De-là viennent tous les déreglemens, 231, *& suiv.*

Vœux du Baptême, 284, *& suiv.* Voyez *Comédie.*

Fin de la Table des Matieres du III. Volume.

C 27275
SBN

TABLE

DES PASSAGES DE L'ECRITURE Sainte expliqués dans ce Volume.

PSEAUME XII. *verſ.* 4. page 54
XLIX. *verſ.* 16. 382
CXVIII. *verſ.* 20. 333
verſ. 63. 335
CXLVII. *verſ.* 20. 394
PROVERB. Chap. X. *verſ.* 4. 219
OSE'E, Chap. IX. *verſ.* 14. 383
AMOS, Chap. VIII. *verſ.* 11. 383
S. MATTHIEU, Chap. V. *verſ.* 3. 48
Chap. VI. *verſ.* 25. *& ſuiv.* 207
Chap. X. *verſ.* 19. 206
Chap. XVII. *verſ.* 16. 400
I. Ep. de S. Pierre, Chap. V. *verſ.* 5. 397

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google